

L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

ÉDUCATION — INSTRUCTION

PÉDAGOGIE

LE JOURNALISME PÉDAGOGIQUE AU CANADA FRANÇAIS

Chapitre Premier

Il y a vingt-sept ans, février 1909, je publiais dans l'*Enseignement Primaire* une étude sur "le journalisme pédagogique" au Canada français. Personne avant cette date n'avait songé à explorer ce champ modeste, mais combien représentatif, de l'histoire de l'instruction publique en notre province.

Depuis 1909, le champ de l'enseignement s'est agrandi considérablement, les programmes d'études ont été renouvelés, les manuels scolaires transformés, les écoles normales ont presque triplé en nombre et les traités de pédagogie atteint une haute perfection.

La revue d'enseignement, elle aussi, a participé activement à la vie et au mouvement scolaire. Pendant longtemps l'*Enseignement Primaire* fut seul à aider et encourager fidèlement chaque mois les maîtres et les maîtresses d'écoles, religieux et laïques. Fondée en 1880, cette revue (j'y collabore depuis 1885 et j'en suis effectivement le directeur depuis 1890) explore donc le vaste champ pédagogique depuis cinquante-six ans.

Mais depuis une trentaine d'années plusieurs collaborateurs sont nés et partagent avec l'*Enseignement Primaire* l'honneur et la responsabilité d'aider le personnel enseignant à remplir sa noble tâche. Ce sont les communautés religieuses enseignantes, nous le verrons plus tard, qui fondèrent les premières revues pédagogiques à la suite de l'*Enseignement Primaire*. Cette revue elle-même, avait succédé au *Journal de l'Instruction publique*. Puis parurent l'*École Canadienne*, l'*École Primaire*, la *Petite École*, dirigées par des laïques, le *Bulletin des Institutrices* (Winnipeg), dont le directeur est un R. P. Oblat. Les collèges classiques possèdent depuis quatorze ans un organe pédagogique de haute valeur: l'*Enseignement Secondaire au Canada*, publié à l'Université Laval, Québec.

Mais je ne veux pas anticiper.

ORIGINE DU JOURNALISME PÉDAGOGIQUE DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC

Les origines du journalisme pédagogique proprement dit, au Canada, remontent à 1857, alors que M. P.-J.-O. Chauveau fonda le *Journal de l'Instruction publique*. Notons tout de suite que cette belle revue était plus littéraire que pédagogique. Néanmoins, ce fut le premier périodique qui s'occupa, d'une façon suivie, de l'enseignement primaire, des méthodes et des procédés.

Cependant, les origines de la revue d'instruction et d'éducation remontent, chez nous, à 1825, alors que Michel Bibaud, ancien instituteur, fonda la *Biblio-*

thèque canadienne, qui parut jusqu'en 1830. Bibaud publia successivement: le *Magasin du Bas-Canada* (deux ans), l'*Observateur canadien* (un an) et l'*Encyclopédie canadienne* (un an). Cette dernière revue fut publiée en 1842 (1). Les revues de Michel Bibaud n'étaient pas *pédagogiques*, mais elles s'occupaient de tout ce qui peut *instruire*. C'est à ce titre que nous croyons pouvoir décerner à Bibaud (le créateur reconnu de notre littérature vraiment canadienne), sinon le titre de fondateur, tout au moins d'*initiateur* de la revue d'enseignement (2).

Dans ses revues, suivant le témoignage de M. l'abbé Camille Roy (3). Bibaud "se plaît à causer avec ses lecteurs de l'éducation dans le Bas-Canada et de l'état des lettres canadiennes." Bibaud se fait aussi un devoir de rendre compte des examens publics que l'on faisait alors dans les collèges et les couvents; il presse ses compatriotes de seconder le zèle des instituteurs, "et de répandre plus abondamment dans nos campagnes l'instruction." (4) Bibaud note minutieusement les manuels et ouvrages scolaires qui ont été composés et publiés dans le Bas-Canada.

Ce n'est donc pas sans raison que nous croyons devoir décerner à Michel Bibaud le titre de précurseur de la revue d'enseignement, telle que comprise aujourd'hui.

Ce n'est qu'en 1857, nous le répétons, que le journalisme pédagogique est créé au Canada. Le premier janvier de cette année, paraît, à Montréal, le *Journal de l'Instruction publique*, fondé par l'honorable P.-J.-O. Chauveau, surintendant de l'Instruction publique du Bas-Canada. M. Joseph Lenoir est l'assistant-rédacteur de la nouvelle revue, qui paraît une fois le mois; 16 pages, grand format, à deux colonnes. Dans un magnifique article programme, le rédacteur de la nouvelle revue fait connaître la tâche, bien vaste à la vérité, qu'il se propose de remplir. Le *Journal de l'Instruction publique* devait tenir lieu tout à la fois de la revue purement officielle, du recueil où l'on discute scientifiquement la pédagogie théorique, du périodique destiné exclusivement aux instituteurs, du mensuel populaire combattant pied à pied les préjugés et la routine, enfin de ceux qui s'occupent de l'instruction secondaire, de la jeunesse ou de l'enfance. "Étant le premier de son espèce publié en langue française en Amérique, notre journal devra participer, à un certain degré, du caractère de tous ceux que nous venons de décrire, etc., etc." (5) Le grand embarras fut de combiner tous les éléments qui devaient composer un journal général de l'Instruction publique.

Il n'est que juste de reconnaître que le *Journal de l'Instruction publique* était très bien rédigé et des plus instructifs. Ce ne fut pas la revue pédagogique telle qu'on la conçoit de nos jours; néanmoins, cette revue contribua, dans une large mesure, à répandre le goût de la lecture dans le Bas-Canada et à éclairer le peuple et les gouvernants sur leurs devoirs vis-à-vis de l'école. La partie pédagogique fut presque exclusivement tirée des revues françaises de l'époque, notamment le *Bulletin de l'Instruction Primaire*, le *Manuel Général de l'Instruction Primaire* et le *Petit Manuel des Instituteurs*. Notons cependant que les nombreux comptes rendus des délibérations des associations des instituteurs des circonscriptions des écoles normales Laval et Jacques-Cartier, renfermés dans les vingt-trois volumes du *Journal de l'Instruction publique*, constituent en quelque sorte le premier recueil de pédagogie canadienne. Puis les multiples documents scolaires insérés chaque mois dans ce journal seront d'un grand secours aux futurs historiens de l'enseignement au Canada. Une des gloires de l'ancien *Journal de l'Instruction publique* fut de donner un élan sérieux à la

(1) Huston, *Le Répertoire National*, vol. I, p. 113.

(2) Nous croyons devoir noter que dès 1806, le *Courrier de Québec* s'occupait parfois d'éducation, d'orthographe, et signalait de temps en temps les distributions de prix au Séminaire de Québec.

(3) "Michel Bibaud, journaliste." *Bulletin du Parler français*, janvier 1908.

(4) L'abbé C. Roy.

(5) Numéro de janvier 1857, page 10.

littérature canadienne, par la publication de forts belles pages inédites en prose et en vers. Le fondateur de la revue donnait lui-même l'exemple du bon goût, en affirmant son talent littéraire dans sa charmante *Petite Revue Mensuelle*.

Après une longue et laborieuse carrière, le *Journal de l'Instruction publique* disait adieu à ses lecteurs dans son numéro de juin 1879. L'épuisement des fonds votés par la législature était cause de la mort de l'organe officiel. Mais en expirant, le grand mensuel prononça une parole d'espérance: "Heureusement que l'initiative privée va se charger de combler le vide que crée la disparition de cet organe officiel." (1)

Avant d'assister à la naissance des nouveaux journaux d'éducation qui vont désormais se multiplier à Québec et à Montréal, grâce à l'initiative hardie et au zèle courageux de quelques instituteurs, disons un mot d'une honorable tentative dans la vieille capitale, en 1864.

Le 2 janvier 1864 paraissait à Québec *La Semaine*, revue religieuse, pédagogique, littéraire et scientifique. Le *Prospectus*, signé par C.-J. L.-Lafrance, Norbert Thibault et Jos. Létourneau (2) fait connaître le programme que les fondateurs de *La Semaine* désirent développer. Ils s'occuperont de religion: "cela ne signifie nullement que nous expliquerons les dogmes, la morale et la discipline de l'Église," mais ils se contenteront de donner un résumé succinct des principaux événements religieux. Après la religion, c'est la *Pédagogie* qui occupera la place d'honneur dans *La Semaine*. "Cette partie de notre programme, disent les rédacteurs, sera l'objet de nos prédilections." On se contente, néanmoins, de la pédagogie *théorique*. La revue d'enseignement réellement pratique ne devait naître qu'en 1880, avec *L'École Primaire* de M. J.-B. Cloutier.

La Semaine fait aussi une large place à la littérature et aux sciences. Le programme de cette revue, on le voit, est à peu près le même que celui des revues de Bibaud, la pédagogie en plus. *La Semaine* était très bien rédigée. L'on sait que l'un de ses principaux rédacteurs, M. Norbert Thibault, fut un écrivain sérieux, un littérateur de beaucoup de goût. Sa plume alerte et châtiée a laissé des pages qui honorent la littérature canadienne. Notons entre autres travaux de valeur publiés par M. Thibault dans *La Semaine*, une conférence intitulée: *Coup d'œil sur l'histoire de l'instruction primaire dans le Bas-Canada*. C'est l'histoire de l'éducation, chez nous, de 1615 à 1864. Ceux qui, aujourd'hui, traitent ce sujet ont recours à cette étude avec profit. Les études d'histoire du Canada parues dans *La Semaine* sont aussi très intéressantes.

La Semaine cesse sa publication après une année d'existence. Elle témoigne aujourd'hui de la valeur scientifique et du bon esprit des instituteurs canadiens d'il y a soixante-dix ans.

En disant adieu à ses lecteurs (3) le *Journal de l'Instruction publique*, nous l'avons vu, exprimait le vœu que son œuvre fût reprise par d'autres: il comptait sur l'initiative privée pour continuer l'entreprise gouvernementale. Ce vœu ne fut pas stérile.

(à suivre)

C.-J. MAGNAN.

(1) Numéro de juin 1879, p. 104.

(2) M. Lafrance est décédé en 1921, à l'âge de 89 ans: il occupa pendant longtemps le poste important de trésorier de la cité de Québec. Dans *l'Enseignement Primaire* d'avril 1916, j'ai consacré une notice biographique à ce vieux maître d'école né en 1833. M. Létourneau est mort en 1906, après avoir été professeur à l'École normale Laval pendant de longues années. M. Thibault fut aussi professeur dans la même institution, qu'il quitta pour entrer chez les Frères des Écoles chrétiennes, à Montréal. M. Thibault mourut en 1877.

(3) Juin 1879.

IL Y A VINGT-CINQ ANS

Le 5 janvier 1911, les deux premiers Inspecteurs généraux, en notre province, MM. C.-J. Mangnan et J.-C. Sutherland étaient nommés par le Gouvernement de Québec, dont Sir Lomer Gouin était alors le chef.

CONCOURS DE DESSIN

Les membres du personnel enseignant de la Province auront sans doute communiqué à leurs élèves les conditions du concours de dessin organisé dans toutes les écoles primaires par le département de l'Instruction publique.

Il n'est pas inutile de revenir sur les conditions de ce concours, car il existe un peu d'incertitude à ce sujet.

Rappelons donc que le concours est ouvert à tous les élèves des écoles primaires de la Province. Il est divisé en trois classes:

- 1.—Les élèves de la septième à la onzième année;
- 2.—Les élèves des cinquième et sixième années;
- 3.—Les élèves des quatre premières années.

Il s'agit pour les concurrents de dessiner le jouet ou le cadeau qu'ils auront reçu à Noël ou au premier de l'An.

Les dessins doivent être faits soit au crayon de couleur, soit à l'aquarelle (soit à la peinture à l'huile pour les élèves de la première classe du concours), sur des feuilles de papier gris, blanc ou jaunâtre, n'excédant pas 9 pouces par 12.

Chaque dessin devra porter, à l'angle supérieur gauche, le nom de l'élève, son âge, l'année du cours, le nom de la municipalité scolaire et celui de l'instituteur ou de l'institutrice.

Le concours se terminera le 30 janvier 1936. C'est-à-dire: à la sortie de l'école ce jour-là, tous les dessins des concurrents devront être déposés entre les mains de l'instituteur ou de l'institutrice.

Tous les dessins, mis sous enveloppes portant la mention *Concours*, devront être transmis avant le 15 février 1936 à MM. les inspecteurs de district; ceux-ci, avec leur bienveillance accoutumée, voudront bien les faire parvenir au soussigné.

Telles sont les conditions de ce concours. Pour plus amples détails, on pourra se reporter à l'*Enseignement Primaire* de décembre et de janvier.

J'insiste encore une fois auprès des membres du personnel enseignant pour qu'ils expédient le plus grand nombre possible de dessins; qu'ils surveillent les élèves afin que ceux-ci ne perdent pas leur temps à dessiner des images prises dans des catalogues. Il s'agit d'un concours de dessin d'après nature; il s'agit de savoir ce que peuvent faire nos élèves des écoles primaires lorsqu'ils sont aux prises avec ce problème pédagogique: rendre spontanément sur le papier, avec des couleurs à l'eau ou des bâtons de couleur, des objets (jouets ou cadeaux quelconques) qu'ils ont devant les yeux.

GÉRARD MORISSET,

directeur de l'enseignement du dessin.

L'ÉDUCATION NOUVELLE

Que faut-il penser des méthodes-types proposées depuis quelques lustres?

I. LA MÉTHODE MONTESSORI (Suite et fin) (1)

6. ACQUISITION DES CONNAISSANCES.—L'éducation des sens ainsi pratiquée prépare excellemment les opérations de l'intelligence; Mme Montessori range les connaissances par

(1) Voir l'*Enseignement Primaire* de janvier 1936.

ordre rationnel: dessin, écriture, lecture, que suivront des exercices de calcul et de grammaire.

On donne à l'enfant des formes géométriques, et à force de les placer dans le même trou, il retient leur forme et s'exerce à la tracer en suivant les contours. Si au lieu de lui donner un carré ou un triangle, on lui donne les lettres de l'alphabet, il apprend à les connaître et à les tracer. De fait, on lui distribue chaque jour une lettre découpée dans du papier émeri et collée sur une carte blanche et lisse. Il en suit les contours et répète le nom de cette lettre que la maîtresse lui fait connaître. On forme ensuite des syllabes.

Lorsque l'enfant connaît les lettres de manière à les distinguer les yeux fermés, on lui présente, écrit sur un carton, le nom d'un objet connu. Il le lit de plus en plus vite. Pour hâter ses progrès, on fait des jeux variés: l'enfant tire d'une boîte un papier plié où est écrit le nom du jouet; il le lit silencieusement et va chercher le jouet désigné.

On arrive par les mêmes procédés à la lecture des phrases. Des lettres mobiles lui servent à la composition de phrases. Enfin, on lui donne un petit sac renfermant un certain nombre de billets. L'enfant doit les placer sur l'objet qu'ils représentent.

C'est à ce moment que se produit le *miracle* Montessori, la fameuse *explosion* Montessori: l'enfant s'aperçoit qu'il sait écrire et lire. Il a appris à écrire en traçant le contour des lettres; il reconnaît ces lettres sans se tromper; il les groupe rapidement pour former des mots et des phrases.

Le matériel auto-éducatif de la grammaire ressemble au matériel de la lecture et est formé de bouts de cartons que l'on range pour former des phrases, conjuguer des verbes.

Les règles de l'arithmétique s'enseignent au moyen de bâtons plats, de longueurs graduées, alternativement rouges et bleus. On emploie également des objets.

On fait aussi des exercices d'élocution: les enfants se groupent autour de la maîtresse qui parle le moins possible, mais les fait parler et leur apprend à écouter les autres.

7. L'ART DE SE SERVIR DES APPAREILS.—Les appareils Montessori n'ont rien de magique. Ils sont fabriqués pour nourrir l'appétit intellectuel naturel aux enfants normaux de 3 à 6 ans. Mais il faut savoir les employer, et leur emploi doit être réglé par l'observation minutieuse et *objective* de chacun des enfants qui s'en servent.

"L'arrivée dans notre maison des appareils Montessori n'a pas plus de valeur pour la santé morale de nos enfants que n'a, pour leur santé physique, l'arrivée à la cuisine d'une boîte de farines ou de pâtes alimentaires excellentes. Si par votre travail et votre soin personnel, vous ne transformez pas l'aliment brut en un plat nourrissant et appétissant, vos enfants pourront mourir de faim à côté des meilleurs produits actuellement fabriqués (1)."

Les appareils sont une source d'intérêt pour l'enfant; cet intérêt qu'il éprouve pour son ouvrage l'emporte sur son aversion naturelle de l'effort. Plus tard il aura moins de peine à fixer son esprit sur les sujets non intéressants par eux-mêmes. Et c'est ainsi que s'évanouit le problème de la discipline. Les résultats sont obtenus par le meilleur des stimulants, le plaisir. Faut-il en blâmer Mme Montessori? Ne vaut-il pas mieux agir ainsi que d'apprendre à l'enfant à s'ennuyer? Pourquoi lui refuserait-on le stimulant par excellence des grandes personnes?

8. *Applications et compléments*.—Le montessorisme s'applique à d'innombrables écoles de tous les pays civilisés. Les jardinières d'enfants se servent d'une méthode mitigée, préférable, paraît-il, au montessorisme orthodoxe. Mais ce dernier peut rendre des services uniques aux anormaux qui ont besoin de calme et d'un matériel intéressant pour capter leur attention.

La méthode peut s'employer, selon les circonstances, dans les classes élémentaires. Elle peut s'utiliser facilement dans les familles.

Elle s'adapte aisément à l'enseignement primaire élémentaire, dont plusieurs branches autres que celles dont nous avons parlé peuvent bénéficier. Elle se prête également à la peinture et au modelage.

LOUIS RIBOULET.

BIBLIOGRAPHIE.—Mme Montessori, *Pédagogie scientifique La maison des enfants* (Paris).—D. Candfield Fisher *L'éducation Montessori*, adaptation de Jacqueline André (Paris).

(1) D. CANFIELD FISHER, *L'Éducation Montessori*, p. 86.

LETTRE FAMILIÈRE

(Pour l'Enseignement Primaire)

Le genre épistolaire est encore cultivé quelque peu en Europe; il ne l'est presque plus en Amérique. Les conversations téléphoniques, les dépêches, les cartes postales avec formules simplistes, tout cela a remplacé les missives où s'exerçait la plume et où s'épanchait le cœur. Même en Europe, la vie moderne laisse peu de temps à ces confidences qui étaient pourtant si agréables.

Les formateurs de la jeunesse ne doivent pas pour autant négliger d'apprendre à leurs élèves l'art de correspondre avec parents et amis; c'est un art, en effet, dès qu'il s'agit d'une lettre d'affaires, mais plus encore quand on veut envoyer des messages d'affection. L'antiquité latine nous a laissé des volumes de correspondance; il n'y a qu'à se rappeler Cicéron et Sénèque. Dans le monde chrétien, saint Paul vient en tête avec ses Épîtres débordantes de tendresse divine. Par la suite, les Pères de l'Église et les Directeurs d'âmes ont montré tout ce que peuvent inspirer les amitiés surnaturelles, pour établir un trait d'union entre des personnes séparées par la distance.

Pourquoi, de nos jours, ne reviendrait-on pas à ces belles traditions? Les modèles immédiats ne manquent pas. Quand on parle d'épistoliers classiques, le nom de Mme de Sévigné vient naturellement à la bouche. Mais, plus près de nous, Joseph de Maistre, Lacordaire, Ozanam et Louis Veuillot ont déversé toute leur âme en des lettres qui sont des modèles d'art spontané et sans apprêt. Plus récemment encore, la Grande Guerre a multiplié ces conversations par la plume; on en a publié un certain nombre, qui demeureront peut-être parmi les plus pathétiques de l'histoire.

Oui, formons nos élèves à rédiger convenablement une lettre de souhaits, de condoléances, de remerciements, d'excuses ou de simple souvenir. Sans doute, dans la vie courante, on ne préparera pas une missive ordinaire comme on élabore une narration, une description, un discours. Mais il faut que l'habitude de bien écrire soit suffisante pour qu'on puisse laisser "trotter sa plume" sans avoir à faire de fâcheuses retouches. Quiconque s'est entraîné de bonne heure au genre épistolaire prend plaisir à envoyer mille nouvelles au loin.

Cet exercice est d'autant plus fructueux qu'il n'exige aucun plan défini. Le coq-à-l'âne n'y est point blâmable, à condition toutefois qu'on évite l'incohérence. L'unité se fera d'elle-même; celui qui tient la plume manifestera son caractère, son état d'âme, sans qu'il y vise. La sincérité est donc la qualité maîtresse d'une lettre. Il faut simplement avoir appris à se peindre soi-même en parlant des événements du jour. Là plus qu'ailleurs, nous pouvons affirmer que "le style, c'est l'homme".

Par malheur, nos jeunes gens hésitent à se mettre en frais d'écriture: "Je ne sais quoi dire". C'est l'éternelle objection, qui est un aveu de déplorable impuissance. Ils sauraient bien quoi dire, mais ils ne savent pas l'exprimer. Ils éprouvent quelque honte à étaler leur ignorance; pour les uns, en effet, l'épître sera émaillée de fautes orthographiques grossières; les autres observeront à peu près les règles grammaticales, mais leur style sera d'une platitude dont ils pressentent le mauvais effet.

Ils n'ont jamais rien lu sérieusement. C'est toujours là qu'il faut en revenir, dût-on passer pour rabâcheur. Essayons donc aujourd'hui de leur faire lire et de leur expliquer une des lettres de la distinguée Marquise du XVII^e siècle. Mme de Sévigné avait étudié le latin, l'italien et l'espagnol; mais il ne faut pas

tout ce bagage pour s'inspirer de son exemple et pour tirer profit des innombrables modèles dont nous lui sommes redevables.

La majeure partie de ses lettres prenait la direction de Grignan, en Provence, où vivait sa fille très aimée, tandis qu'elle-même partageait son temps entre Paris et la Bretagne. Le billet qu'on va lire est écrit, non à sa fille, mais à son cousin l'abbé Coulanges, qui fut son protecteur dévoué; elle l'appelait "le Bien Bon".

Il s'agit du renvoi d'un domestique; notre Marquise, installée à son château des Rochers, en Bretagne, a été mécontente de son valet Picard et elle a dû lui donner congé. Le malandrin ira se présenter à Coulanges, mais il ne faut pas qu'on le gratifie d'un accueil indulgent. "Le renvoi d'un domestique, diront nos élèves, voilà une matière bien maigre; en deux ou trois phrases, la nouvelle sera communiquée; que dire ensuite, à moins de passer à autre chose?" Mme de Sévigné n'en a pas moins écrit la valeur d'une page assez dense, dont on va voir quelques extraits.

"Ce mot est pour vous donner avis, mon cher cousin, que vous aurez bientôt l'honneur de voir Picard; et comme il est le frère du laquais de Mme de Coulanges, je suis bien aise de vous rendre compte de mon procédé".

Prêtons attention à la structure des phrases; sans y songer, et parce qu'elle en avait l'habitude, l'épistolière se joue avec le style périodique du grand siècle; elle fait alterner les propositions principales avec les circonstanciées; la première phrase débute par la proposition principale: "Ce mot est pour vous dire que..."; la seconde phrase met en tête la proposition causale: "... et comme il est le frère du laquais de Mme de Coulanges..." Ce soin de la construction peut paraître superflu; néanmoins, c'est par là que se distingue d'abord un bon auteur. Plus loin, pour mettre encore plus de variété, nous verrons se succéder des phrases rapides, constituées par une seule proposition indépendante.

Même en n'insistant pas sur ce mouvement du style, examinons un peu les méandres de la pensée qui arrive au fait malgré des digressions apparemment inutiles; Mme de Sévigné nous avertit de ce charmant caprice de sa plume:

"Vous savez que Mme la duchesse de Chaulnes est à Vitré; elle y attend le duc, son mari, dans dix ou douze jours...: vous croyez que j'extravague; elle attend donc son mari... et en attendant, elle est à Vitré toute seule, mourant d'ennui. Vous ne comprenez pas que cela puisse jamais revenir à Picard: elle meurt donc d'ennui; je suis sa seule consolation... Voici un grand circuit; mais pourtant nous arriverons au but. Comme je suis sa seule consolation, après l'avoir été voir, elle viendra ici et je veux qu'elle trouve mon parterre net, et mes allées nettes, ces grandes allées que vous aimez".

Il faut relever les plaisantes répétitions qui précisent les circonstances et préparent le récit de l'incident. La marquise veut faire comprendre à son cousin pourquoi elle a congédié Picard. Un scribe pâlot aurait dit simplement: "J'attendais de la visite et je devais faire ratisser mon parc". Mais, pour une plume alerte et malicieuse, il faut du concret, du pittoresque, et non du lieu-commun. Voyez comment, avec des riens, la lettre est enjolivée dès le début. Ce bavardage badin pique notre curiosité et amorce la narration qui va prendre une allure régulière.

Avant de passer outre, arrêtez-vous à quelques constructions spéciales qui ont dû vous surprendre en lisant ce texte: "Voici un grand circuit". L'usage actuel veut *voilà* pour les choses qu'on vient de dire et *voici* pour celles qui suivent. Autre tournure à expliquer: "Après l'avoir été voir, elle viendra ici".

Ce qui revient à dire: "Après que je serai allée la voir, elle viendra ici". Régulièrement, le sujet de la proposition principale et celui de la proposition subordonnée doivent être clairement exprimés pour éviter toute amphibologie; *après*, suivi d'un infinitif, suppose le même sujet dans la proposition principale; Mme de Sévigné aurait pu écrire: "Après avoir reçu ma visite, elle viendra ici". Mais le contexte prévient toute confusion: Ce renversement d'accord syntaxique s'appelle *anacoluthie*.

En second lieu, soulignez l'adjectif *net*, répété deux fois avec le sens de *propre*, *bien nettoyé*. Ce mot a survécu dans le langage canadien et nous souhaiterions qu'il n'y en eût aucun autre plus fautif; ces sortes d'archaïsmes, enchaînés dans le bon langage, ne contribuent pas peu à sa physionomie originale. Disons enfin qu'un puriste aurait évité les assonances "*après l'avoir été voir*". Mais la Marquise n'y regarde pas de si près.

Il nous faudra passer vite sur le corps même de la lettre. Mme de Sévigné raconte comment elle avait convoqué une imposante équipe de travailleurs pour mettre en bon ordre son parterre; elle avait même dû faire appel aux villageois qui fanaient en ce moment: "Savez-vous ce que c'est que faner? Il faut que je vous l'explique: faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie". Les linguistes perdent leur latin et leur grec pour expliquer le curieux verbe *batifoler*; en tout cas, ce terme imagé rappelle *folichon*, *folâtrerie*. On sait que la récolte des foins donne lieu à mille cabrioles cocasses et à des rires sonores, chez les lurons campagnards grisés par la bonne odeur des foins et par la perspective d'une fructueuse récolte.

La marquise de Sévigné, malgré la *fenaïson*, avait facilement recruté son personnel; ses propres domestiques du château étaient allés remplacer les *faneurs*; ils étaient plus aptes à *faner* qu'à faire la toilette des allées et des pelouses. Mais voilà! Picard, mauvais tête, ne voulut pas aller *faner*, prétendant que ce n'était pas sa profession, que cet emploi n'était pas dans le contrat qui l'avait attaché au service de Madame la Marquise, et qu'il aimait mieux s'en aller à Paris. La maîtresse de maison n'est pas d'humeur à discuter avec ce *gréviste*: "Ma foi, la colère me monte à la tête. Je songeai que c'était la centième sottise qu'il m'avait faite; qu'il n'avait ni cœur ni affection; en un mot, la mesure était comble".

Après avoir terminé son récit, Mme de Sévigné se montre bien femme. Avec une pointe de vanité qui ne va pas jusqu'à l'orgueil, elle relit sa lettre enjouée et y prend complaisance; elle se félicite d'avoir été droit au but dans ce récit, "sans s'écarter ni à droite ni à gauche". Ce post-scriptum n'est pas en contradiction avec les multiples détours que nous avons vus au commencement, et dont chaque détail était subordonné au plan d'ensemble. En tout cas, la satisfaction qu'éprouve l'auteur en considérant son style n'a rien de déplaisant pour nous; ici, le "moi" n'est pas "haïssable". Mme de Sévigné aurait pu s'écrier, comme son vieil ami Corneille: "Je sais ce que je vaux et crois ce qu'on m'en dit". Il n'est pas mauvais qu'un écrivain ait conscience de ses talents, quand il n'y a pas superfétation. Ce fut le cas de cette femme; elle se tint aussi éloignée du pédantisme que de la fausse modestie.

Abbé F. CHARBONNIER,

Docteur ès-Lettres.

AU TEMPS DE MARIE DE L'INCARNATION

Une leçon de courage ⁽¹⁾

DE NOTRE DÉBARQUEMENT A DIEPPE ET DE NOTRE PASSAGE EN CANADA

(suite et fin)

Dans toute la traversée, nous gardâmes exactement nos règles. Nous avions une belle chambre, car encore que Madame notre fondatrice eût frété un navire, néanmoins, pour plus grande sûreté, Messieurs de la Compagnie nous mirent dans l'amiral. Cette chambre était si grande que nous y faisons l'office en chœur, les Hospitalières d'un côté et nous de l'autre. Nous y couchions et prenions nos repas. Elle fermait comme une salle; il y avait de belles fenêtres qui nous donnaient de l'air. Nous étions onze personnes logées à l'aise. Notre voyage d'aller dura trois mois. Notre-Seigneur nous fit la grâce d'entendre la sainte Messe et d'y communier tous les jours, excepté treize jours que les tempêtes agitèrent trop violemment le vaisseau, en sorte qu'on ne pouvait se tenir.

Nous pensâmes encore périr par deux fois. L'une, lorsque nous descendîmes à la première terre pour aller rendre nos vœux à la très sainte Vierge, ainsi qu'on l'avait promis: la chaloupe pensa tourner, à cause que chacun étant désireux d'aller remercier cette divine Mère, l'on s'y jeta à la foule, en sorte que nous fîmes à deux doigts de couler à fond sous le navire. L'autre fois, les brumes nous ayant fait perdre la route, nous fîmes environ soixante lieues sur les rochers, sans en pouvoir sortir.

Nous fîmes rencontre de plusieurs Sauvages en abordant aux terres: ce qui nous apporta une grande joie. Ces pauvres gens, n'ayant jamais vu de personnes faites comme nous, étaient tous dans l'admiration, et, lorsqu'on leur dit que nous étions des filles de Capitaines,—car il leur fallait parler à la mode du pays,—qui, pour l'amour d'eux avions quitté notre pays, nos parents et toutes les délices, ils étaient ravis d'étonnement, et encore plus d'apprendre que c'était pour instruire leurs filles, à ce qu'elles ne fussent pas brûlées dans les feux, mais pour leur enseigner comme il fallait être éternellement bienheureux. Ils ne pouvaient comprendre cela. Ils nous conduisirent, suivant notre navire, jusqu'à Québec.

Revenant à mon discours, il faut avouer qu'il y a plaisir d'endurer lorsqu'on a le cœur gagné à Dieu. Quoique nous fussions bien logées, et soignées autant qu'il se pût, et dans un très beau navire accompagné de tout, néanmoins, comme j'ai dit, il y a tant à souffrir pour les personnes de notre sexe et condition, qu'il le faudrait expérimenter pour le croire. Pour mon particulier, j'y pensai mourir de soif; les eaux douces s'étant gâtées dès la rade, et mon estomac ne pouvant porter les boissons fortes, cela me faisait un mal qui me travaillait beaucoup. Je ne dormis point presque toute la traversée. J'y pâtissais un mal de tête si extrême que, sans mourir, il ne se pouvait davantage. Et cependant, mon esprit et mon cœur possédaient une paix très grande dans l'union de mon souverain et unique Bien. Je n'en faisais pas moins mes fonctions et tout ce qui était nécessaire au prochain, excepté les trois premiers jours que tout l'équipage fut malade, à cause des tempêtes de la rade qui agitaient le vaisseau. Dieu soit éternellement béni des miséricordes qu'il m'a faites en cet espace de temps!

MARIE DE L'INCARNATION.

(Reproduit du très intéressant volume le *Témoignage de Marie de l'Incarnation, Ursuline de Tours et de Québec*, publié à Paris, en 1932, par Dom Albert Jamet, moine de Solesme.)

(1) Voir l'*Enseignement Primaire* de décembre 1935 et janvier 1936.

LE CHANT A L'ÉCOLE

Solfège: deuxième année

Ce petit livre de solfège destiné aux enfants de deuxième année, s'adresse aussi aux élèves des cours plus élevés qui n'ont pas encore commencé l'étude du "Chant à l'École".

Dans l'acte de solfier une notation ordinaire, trois opérations intellectuelles se produisent *simultanément*: la lecture de la note, l'appréciation de sa hauteur et celle de sa durée. Il convient donc d'isoler ces difficultés au début, si l'on veut se conformer au principe pédagogique suivant: "une méthode élémentaire ne doit jamais présenter à l'esprit deux difficultés à la fois". Le cours de deuxième année comprend donc deux parties.

Première partie: Étude de l'intonation.

Seconde partie: Étude des durées.

Dans l'étude de l'intonation, le rapport de la hauteur des sons est figuré au moyen d'un escalier numéroté. L'échelle numérique parle à l'œil, et l'œil aide l'oreille à apprécier le degré de hauteur qui existe entre les sons de la musique.

"Il est plus particulièrement à la mode, à notre époque, d'éviter la portée et ses figures pour la première présentation des intervalles vocaux aux enfants et de les désigner par quelque chose qu'ils ont à tout instant sous les yeux en classe, les caractères des chiffres arabes". (1)

L'attention n'étant pas accaparée par un effort visuel, l'oreille enregistre les sons et l'étendue des intervalles avec une facilité étonnante. C'est un fait prouvé, expérimenté.

L'étude des durées est faite au moyen des signes de notation musicale: valeurs de notes et de silences. La portée n'est pas nécessaire pour écrire ces signes, puisque c'est la forme des notes et des silences qui désigne le rapport de la durée du son et de son interruption.

Après avoir pratiqué les exercices de la première et de la seconde partie de ce petit cours de solfège de deuxième année, l'élève connaîtra parfaitement les idées sonores de hauteur et de durée; il passera ensuite aux exercices gradués de lecture en notation moderne, "Cours élémentaire".

Alors il lira avec aisance, voire même avec plaisir, des intonations mesurées, des signes qui lui diront quelque chose; il comprendra la langue musicale, parce que ses éléments de hauteur et de durée auront été étudiés *séparément*. En dirigeant l'observation vers la matière sonore, l'étude de la notation se trouve ajournée, il est vrai; d'accord avec Monsieur Maurice Chevais, inspecteur de l'enseignement musical dans les écoles de la ville de Paris, disons:

"Lorsque l'oreille de l'enfant sera vraiment exercée, l'étude de la notation usuelle sera facile et rapide. La culture musicale, l'éducation de l'oreille, de la voix, du goût, ne sauraient dépendre en rien d'une écriture, d'une graphique.

En art musical, l'effort des yeux n'est pas d'essence artistique, mais d'ordre intellectuel".

Les études concernant la hauteur ou intonation, et celles ayant rapport à la durée, se font progressivement; chaque exercice a son but particulier. Il y aura profit à suivre l'ordre des exercices qui forment un tout organique.

La dictée musicale "charpente du solfège"; les exercices métriques, rythmiques, vrais éducateurs d'oreilles; l'étude de la mélodie grégorienne au rythme strictement musical non mesuré, sont autant de facteurs propres à assurer à l'enfant une éducation des plus solides.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que le chant grégorien "ancêtre de notre musique moderne", est un art véritable; le répertoire grégorien est un trésor riche de chefs-d'œuvre, donc, une source pure de formation musicale aussi bien que religieuse.

Voici ce que nous écrivait récemment Monsieur H. Garrouteigt p.s.s., Supérieur du Collège Pontifical Canadien à Rome, dont la haute compétence est partout reconnue.

"Je recommande instamment ce petit livre de solfège musical et d'initiation au chant grégorien. Les maîtresses y trouveront le moyen d'instruire les enfants en les intéressant. Les élèves y puiseront

(1) La Schola paroissiale, éditée par les Bénédictins de Bruges.

la connaissance et le goût de la prière de l'Église, et, par conséquent, un précieux secours pour mener une vie chrétienne".

N. B. Le cours de deuxième année de solfège comprend 32 pages; ce livret, destiné à l'élève, est orné de vignettes qui intéresseront les garçons aussi bien que les filles.

A part les chants français tels que: "*Joyeux pinsons*". "*Le petit écolier*" "*Gloire à Dieu*" et autres; il contient des *Méodies grégoriennes avec texte latin*. Les élèves des cours moyen et supérieur seront préparés à l'exécution de chants grégoriens après un, deux ou trois mois d'étude. Alors nous leur proposerons un Ordinaire de Messe facile, qu'ils pourront chanter à l'église avant la fin de la présente année scolaire.

SŒUR X., C. N.-D.

LES IDÉES PÉDAGOGIQUES DE JOSEPH DE MAISTRE SUR L'ÉDUCATION DES FEMMES

Troisième lettre à sa fille Constance ⁽¹⁾

Saint-Petersbourg, 18 décembre 1810.

J'ai reçu avec un extrême plaisir, ma chère enfant, ta lettre du 4 novembre dernier, jointe à celle de ta mère. Je ne sais cependant si je m'exprime bien exactement, car au lieu d'extrême plaisir, je devrais dire *douloureux plaisir*; j'ai été attendri jusqu'aux larmes par la fin de ta lettre, qui a touché la fibre la plus sensible de mon cœur. Je crois, en effet, qu'il ne me serait pas impossible de te faire venir ici toute seule, malgré les embarras de l'accompagnement indispensable; mais, enfin, supposons que je parvienne à surmonter cette difficulté, tu serais ici pour toujours; car tu comprends bien que ces deux ans dont tu parles sont un rêve; et comment ferais-tu goûter cette préférence à tes deux compagnes et même au public? La raison que tu dis serait excellente, si nous étions à soixante lieues l'un de l'autre; à huit cents lieues, elle ne vaut plus rien, et j'en sèche. Parmi toutes les idées qui me déchirent, celle de ne pas te connaître, celle de ne te connaître peut-être jamais, est la plus cruelle. Je t'ai grondée quelquefois, mais tu n'es pas moins l'objet continuel de mes pensées. Mille fois j'ai parlé à ta mère du plaisir que j'aurais de former ton esprit, de t'occuper pour ton profit et pour le mien; car tu pourrais m'être fort utile *col senno e colla mano* (2). Je n'ai pas de rêve plus charmant, et quoique je ne sépare point ta sœur de toi dans les châteaux en Espagne que je bâtis sans cesse, cependant il y a toujours quelque chose de particulier pour toi, par la raison que tu dis: parce que je ne te connais pas. Tu crois peut-être, chère enfant, que je prends mon parti sur cette abominable séparation! Jamais, jamais, et jamais. Chaque jour, en rentrant chez moi, je trouve ma maison aussi désolée que si vous m'aviez quitté hier; dans le monde, la même idée me suit et ne m'abandonne presque pas. Je ne puis surtout entendre un clavecin sans me sentir attristé: je le dis lorsqu'il y a là quelqu'un pour m'entendre, ce qui n'arrive pas souvent, surtout dans les compagnies nombreuses. Je traite rarement ce triste sujet avec vous; mais ne t'y trompe pas, ma chère Constance, non plus que tes compagnes, c'est la suite d'un système que je me suis fait sur ce sujet; à quoi bon vous attrister sans raison et sans profit? Mais je n'ai cessé de parler ailleurs, plus peut-être qu'il n'aurait fallu. La plus grande faute que puisse faire un homme, c'est de broncher à la fin de sa carrière, ou même de revenir sur ses pas. Je te le répète, ma chère enfant, quoique je ne parle pas toujours de cette triste séparation, j'y pense toujours. Tu peux bien te fier sur ma tendresse, et je puis aussi t'assurer que l'idée de partir de ce monde sans te connaître est une des plus épouvantables qui puissent se présenter à mon imagination. Je ne te connais pas, mais je t'aime comme si je te connaissais. Il y a même, je t'assure, je ne sais quel charme secret qui naît de cette dure destinée qui m'a toujours séparé de toi. C'est la tendresse multipliée par la compassion.

(Lettres de M. le comte J. de Maistre, t. 1, p. 194-197.)

(1) Voir l'*Enseignement Primaire* de janvier 1936.

(2) Avec l'intelligence et avec la main.

ÊTRE NATUREL

Être naturel! c'est être soi-même. On dit d'une personne qui manque de simplicité qu'elle est "empruntée". Une personne empruntée prend un caractère, une apparence qui ne lui appartient pas. Elle se cache. Elle se couvre d'un masque. En un mot, elle ment. Être naturel, c'est être vrai.

Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire. A plus forte raison, celles qui nous concernent personnellement. Elles nous fâchent; il nous semble qu'elles nous diminuent. Il faut en certaines circonstances, beaucoup de courage et d'humilité pour se montrer tel qu'on est, pour s'avouer. Être naturel, c'est être courageux, c'est être humble.

C'est aussi être sage. On se trahit toujours à vouloir se parer des dépouilles des autres. Elles ne sont pas faites à notre taille, à notre mesure. Elles ne nous conviennent pas. Elles nous rendent ridicules.

Et que gagnons-nous donc à nous avantager, à vouloir paraître plus que nous sommes? Dieu sonde les cœurs et les reins, nous ne lui en ferons pas accroire. Quant à nos semblables, s'ils se prennent parfois à notre jeu, nous ne saurions les tromper longtemps, et parce que beaucoup font eux-mêmes ce que nous faisons, ils nous devinent, ils nous démasquent.

Notez qu'il nous arrive d'agir ainsi sans calcul; nous sommes, à notre insu, victimes de l'ambiance, de la civilisation et de la civilité, d'une vie qui s'échafaude sur la convention et qui exige sans cesse de petits mensonges.

Que vienne le malheur, il se chargera de mettre notre âme à nu! L'artificiel et le compliqué tomberont d'un coup. Nous redeviendrons qui nous sommes. Une attitude, un cri que nous ne pourrions retenir nous révélera autant à nous-même qu'aux autres.

Les épreuves sont des professeurs de simplicité. Elles s'enveloppent d'une sobre grandeur qui n'est pas la grandiloquence.

D'où vient donc que votre jeu soit si simple? demandait Napoléon au grand tragédien Talma.

—Sire, répondit l'artiste, j'ai, pendant la Révolution, assisté à des séances dramatiques. On jouait sa vie, sa tête. Eh bien, j'ai remarqué que l'on parlait bas et que l'on ne faisait pas de gestes!

Sur un autre plan, quel chrétien ne se sent ému par l'adorable sobriété des sept dernières paroles du Christ mourant pour notre rachat!

S'il est quelqu'un que nous devions, non pas contrefaire, mais imiter, c'est bien ce divin modèle.

Pour le suivre, il faut autre chose que de l'habileté; il exige de nous l'effort, la persévérance, le renoncement, la vertu.

En imitant le Christ, nous nous transformerons, nous nous embellirons, certes, mais nous n'emprunterons rien d'étranger; bien plus, nous nous retrouverons nous-mêmes, car nous nous serons souvenus que Dieu nous avait créés à son image.

LE NOËL, *Paris*.

UNE BELLE PAGE DE L'HISTOIRE DE L'ENSEIGNEMENT DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC

L'Institution des Sourdes-Muettes, Montréal

Deuxième partie ⁽¹⁾

En 1865, Sœur Marie de Bon-Secours obtint la permission de retourner à New-York afin d'accroître ses connaissances, avec Sœur Ildephonse (sa sœur); elle étudia durant huit mois à l'Institution Peet et se créa des sympathies au profit de son œuvre.

En 1870, Sœur Marie de Bon-Secours et sa sœur, Sœur Philippe de Jésus, firent un voyage en France et en Belgique. Là, elles entendirent des sourds parler distinctement. Emmerveillées, elles revinrent au pays armées de la méthode dite "orale". Elles l'adoptèrent, tout en conservant la dactylographie pour l'instruction des élèves inaptes à l'articulation.

(1) Voir l'*Enseignement Primaire* de janvier 1936.

Le 30 octobre 1871, Mgr Bourget nomma l'abbé F.-X. Trépanier aumônier de l'Institution. Monsieur Trépanier vénérât son évêque; les exemples et les leçons du saint prélat semblaient accélérer son zèle dans l'exercice de son ministère. Mis en possession de son emploi, il se donna tout entier à ses graves obligations. Il passa un temps considérable en voyages, à la recherche des meilleurs systèmes. Sous la direction des plus habiles maîtres dans l'art d'instruire les sourds-muets, il se livra à l'étude de leurs méthodes et pratiqua des essais comme un simple normalien. Devenu excellent spécialiste, il se fit maître à son tour, de sorte qu'il se trouva à la fois précepteur, professeur, conseiller et père spirituel de la grande famille confiée à son apostolat. A son école, disparurent les hésitations des Sœurs dans leur mode d'enseignement. L'action scientifique et sacerdotale de l'aumônier diffusa la lumière que le génie de Sœur Marie de Bon-Secours avait fait jaillir dans l'âme de ses élèves; leurs connaissances religieuses s'amplifièrent et leur vie intellectuelle suivit le progrès des meilleurs établissements de sourds-muets, tant en Europe qu'aux États-Unis. Disons en passant que M. Trépanier fut généreusement secondé dans son ministère par M. l'abbé F. C. Reid, son assistant de 1882-1892, et par M. l'abbé J.-E. Bérard, de 1894-1897, entré à la Chartreuse d'Angleterre, cette même année.

Ce développement de la partie la plus importante de son œuvre fut pour Sœur Marie de Bon-Secours une grande consolation. Le fardeau de ses responsabilités se trouva de beaucoup allégé, car la formation intellectuelle et morale de ses chères enfants était pour elle un sujet de continuel souci. La pauvreté pesait sans doute sur sa maison; mais, comme la Providence n'a jamais failli, Sœur Marie de Bon-Secours comptait sur son éternelle solvabilité. L'œuvre grandissait. En 1872, il fallut ajouter une aile à la maison bâtie depuis huit ans à peine.

Sœur Marie de Bon-Secours avait quarante-quatre ans, lorsqu'une maladie cruelle l'emporta en quelques mois. Le 31 octobre 1874, elle décédait, parfaitement rassurée sur le sort de son œuvre qu'elle savait être celle de la Providence.

Quatre Sœurs Gadbois administrèrent successivement l'Institution des Sourdes-Muettes: Sœur Marie de Bon-Secours, Sœur Ildephonse de 1874 à 1877. Sœur Marie-Victor de 1877 à 1879, Sœur Philippe de Jésus de 1879 à 1890 et 1894 à 1906.

Le terrain donné en 1863 par M. Côme-Séraphin Cherrier ne pouvait répondre aux exigences des constructions qui s'imposaient; la Communauté fit à cette fin de nouvelles acquisitions. L'aile, située rue Berri, fut construite en 1883; le corps central de l'édifice, celui qui renferme la chapelle, en 1892; on éleva en 1894 le pavillon destiné aux employés, à la buanderie, à la menuiserie, aux chambres des chaudières, etc. Comme la maison de pierre de 1863-1864 reposait sur un sol mouvant et s'y enfonçait, on dut la démolir. Elle fut remplacée en 1900 par le grand bâtiment de la rue Saint-Denis. Avec de telles additions, l'Institution se trouvait en mesure d'abriter un plus grand nombre d'élèves, tout en faisant honneur au gouvernement de la Province de Québec, qui l'aidait au moyen d'un octroi annuel.

Dans une de ses visites à la maison-mère, en 1900, Mgr Paul Bruchési dit au conseil général: "Je viens vous annoncer une grande nouvelle! L'abbé E.-A. Deschamps est nommé assistant aumônier à l'Institution des Sourdes-Muettes. Je l'ai choisi entre mille, afin de l'établir plus tard *héritier du manteau d'Élie*. En acceptant ce poste aussi ardu que modeste, M. l'abbé Deschamps accomplit un acte de sublime abnégation; son apostolat n'en sera que plus fructueux et vos sourdes-muettes bénéficieront de ses sacrifices". Le 30 juillet, le futur évêque auxiliaire de Montréal inaugurait ses fonctions d'assistant aumônier. Toute la Communauté se réjouit de cet événement.

Six années s'écoulèrent et, le 11 février 1906, le vénérable chanoine Trépanier présentait au divin Maître les mérites accumulés durant sa sainte vie. Dans l'un de ses voyages en Europe (1878), il avait eu le bonheur d'entendre l'immortel Léon XIII lui dire: "Pour instruire les sourds-muets, il faut de la patience, de la sainteté, du dévouement, de la science et de l'observation. C'est difficile, mais avec le secours de Dieu, on peut réussir". Ce bref et lumineux programme, que M. Trépanier suivit à la lettre, fut de même celui de ses successeurs. M. l'abbé Deschamps travailla activement à donner à notre œuvre son plein épanouissement, tant par l'étude approfondie des méthodes, que par ses voyages et ses missions. Il ne ménagea ni ses forces, ni son temps et ses démarches pour faire connaître avantageusement l'œuvre chère à son cœur et lui assurer des ressources. Les anciennes élèves de l'Institution trouvèrent en lui un Père, ce qui ne contribua pas peu à les garder attachées à leur *Alma Mater*.

En 1915, M. l'abbé E.-S. Girard lui était adjoint comme assistant. Monsieur l'Aumônier pouvait se décharger sur ce prêtre actif et zélé d'une bonne partie des fonctions de son ministère, et regarder l'avenir de l'œuvre avec confiance. Un voyage de six mois, en 1921, dans les principales villes d'Europe, fut pour M. le chanoine Deschamps une consolation, de constater que notre Institution pouvait se comparer aux meilleurs établissements du genre. C'était d'ailleurs l'heureuse impression que conservaient nos Sœurs Servule et Ignace de Loyola de leur visite aux Institutions renommées de France, Belgique, Angleterre et Suisse (avril 1909 à juin 1910) où il leur fut donné de suivre des cours spéciaux à l'Université de Fribourg.

Mais l'une des grandes joies de Mgr Deschamps, durant ses vingt-deux années d'aumônerie, fut de voir s'ajouter à notre œuvre des sourdes-muettes, celle des sourdes-aveugles. Cette section s'ouvrit par l'éducation de Ludivine Lachance (1911-1918). Dans son livre "Hors de sa Prison", Madame Corinne Rocheleau-Rouleau, ancienne élève de notre Institution, décrit d'une façon touchante la misère de cette infirme des infirmes, et l'ingéniosité, la patience, le dévouement inlassable de Sœur Angélique-Marie pour son élève. Là encore la charité apostolique de l'aumônier vint diriger et soutenir l'enthousiasme de l'humble religieuse. Une deuxième élève sourde-muette aveugle, arrivée à l'Institution en 1924, à l'âge de cinquante ans, fut confiée aux soins vigilants de Sœur Marie-Adéline. Moins abandonnée à elle-même dans sa famille que le fut Ludivine Lachance, et d'intelligence plus vive, la tâche de son éducation, quoique très ardue, permit néanmoins à sa courageuse maîtresse de recueillir en moins de temps les fruits de son abnégation. M. l'abbé Théobald Paquette, assistant aumônier depuis 1924, s'occupa avec bonheur de catéchiser et de préparer cette belle âme au banquet eucharistique. Virginie Blais mourut le 20 novembre 1932.

L'œuvre des sourdes-aveugles se continue en faveur de huit de nos anciennes élèves, affligées de cécité partielle ou absolue. Une classe bien aménagée, et pourvue de tout un matériel scolaire propre aux sourdes-aveugles, est à leur disposition. Grâce à l'initiative de leur maîtresse, Sœur Angélique-Marie, ces "âmes en prison" bénissent la Providence dans leur affliction et jouissent des doux rayons de la lumière intellectuelle et divine que leur apporte la charité sous toutes ses formes.

Il nous est agréable d'ajouter que, si l'éducation des sourdes-aveugles est le complément de notre Institution, la Congrégation des Petites Sœurs de Notre-Dame des Sept-Douleurs en est le digne couronnement. Cette Congrégation, intimement liée à l'Institut des Sœurs de Charité de la Providence, a été fondée en 1887, afin de donner aux sourdes-muettes qui ont la vocation religieuse, l'avantage de satisfaire leurs pieux désirs. Ces Petites Sœurs se dévouent toute leur vie au bien de leurs compagnes d'infortune.

Comme on le voit par le programme d'études ci-après, le but de l'Institution est de donner aux sourdes-muettes une éducation chrétienne et solide, une instruction pratique qui les rende utiles à leurs familles et, si besoin est, capables de gagner honorablement leur vie. Le régime est maternel et l'organisation générale de la maison tend à procurer aux élèves les avantages de la vie familiale. Les enfants sont constamment en la compagnie et sous les soins des religieuses.

Les sourdes-muettes peuvent être admises à suivre le cours d'études régulier dès l'âge de huit ans, si leur développement physique et intellectuel est normal. A leur entrée toutes sont appliquées à l'étude de la parole et de la lecture sur les lèvres. Celles qui arrivent à l'Institution à un âge avancé, ou dont la vue et les organes vocaux sont trop affectés, sont instruites par l'écriture et la méthode dite dactylographique ou manuelle.

Le français est enseigné aux élèves de langue française et l'anglais aux élèves de langue anglaise.

Le cours est de dix ans pour les élèves d'intelligence normale. L'Institution est reconnue comme école ménagère locale par le Département de l'Instruction publique, depuis 1931.

Les élèves peuvent obtenir les certificats suivants: Instruction religieuse—Calligraphie—Dactylographie—Capacité dans les matières du programme d'études.

UNE SŒUR DE CHARITÉ DE LA PROVIDENCE.

L'ÉDUCATION ESTHÉTIQUE ET LA DÉSERTION DES CAMPAGNES ⁽¹⁾

II

Si nous sommes de vrais amants de la nature, nous saisirons bientôt le furtif dialogue de l'abeille et de l'oiseau, nous prendrons de la fourmi une leçon de prévoyance, de l'hirondelle une leçon de diligence, et nous suivrons le cours de dentelle de l'araignée et nous bénirons tout de la rose, jusqu'au coup de griffe de son épine.

“Et au-dessus de ces symboles partiels, le grand symbole total, le symbole religieux: la voix de Dieu à travers les choses... N'est-ce pas une pensée reconnaissante qui jaillit du cœur quand, libéré de tous les soucis terrestres, pacifié par la contemplation, l'homme, un soir, devant la mer profonde et le ciel lumineux, songe au milieu de quelles merveilles il a été placé par Dieu et déjà ébloui par les révélations présentes, espère le mystère des révélations futures?”

C'est dans ce sens religieux des choses, que Lamartine a été élevé, et il doit toute sa poésie à l'attention d'une mère qui, selon son expression, “lui mettait le doigt sur toutes choses” et sous les beautés créées, lui découvrait la sagesse aimante de Dieu” (2).

Eh bien, si vous parlez aux enfants de toutes ces merveilles, si vous les conduisez par la main au milieu de toutes ces splendeurs, en leur disant comme la mère de G. Sand à sa fille: “Voilà qui est joli, regarde...”; si vous leur donnez à l'école une connaissance de la nature plus scientifique et en même temps plus enthousiaste et plus admirative; si vous avivez leurs émotions en appelant à votre aide les chefs-d'œuvre de la littérature et de la peinture, il n'y a point de doute, les enfants prendront plaisir à tous ces spectacles enchanteurs, ils aimeront cette terre prodigieuse et féconde, ils s'attacheront à elle, et peut-être les retiendrez-vous loin de ces expéditions aventureuses vers les pays fascinateurs où, malheureux exilés, ils vont dépenser follement en des jours inutiles,

Des trésors de santé, de jeunesse et d'honneur.

Depuis trop longtemps déjà, l'école et la famille se sont désintéressées de cet exode funeste, et l'orientation que l'on a imprimée à l'enseignement en ces dernières années n'a fait et ne fera qu'envenimer la plaie. Des esprits éclairés n'ont pas hésité à en condamner les exagérations manifestes, et lorsque les sociologues se lamentent de l'exode des campagnes et s'efforcent de l'arrêter, quand ils le considèrent comme une calamité redoutable décimant la Flandre, le Brabant, la Hesbaye—pour ne parler que de nos provinces—alors que nos artistes les Virrès et les Jeurissen, les Lemonnier et les Streuvels, les Gezelle et les Kinon, les Hardy, les Ramaekers cherchent à l'enrayer, l'école, sous prétexte d'expansion mondiale, le favorise et l'accentue. Faisons une bonne fois machine arrière, et ne consommons point définitivement “ce divorce de l'homme avec la terre”, divorce qu'un moraliste appelle “le plus grand malheur d'une société”.

On ne comprendrait pas que nous voulions inspirer l'amour des champs, si nous négligions de faire aimer les artisans qui y vivent et tous les travailleurs du sol.

(1) Voir l'*Enseignement Primaire* de janvier 1936.

(2) Th. Ponsard, *Formation du sentiment esthétique*. Paris, Librairie des catéchismes.

D'ailleurs en réhabilitant le travail manuel, nous combattons directement une des principales causes de la désertion de la campagne, j'ai nommé le fonctionnarisme, qui exerce la pire séduction sur les jeunes esprits et qui préoccupe à bon droit les économistes modernes, tant son développement est inquiétant.

"Le plus pauvre, en effet, dit M. E. Bouloc, croit s'élever en devenant ou en faisant de son fils un cantonnier, un facteur ou un gendarme; le cantonnier songera à faire du sien un agent-voyer, le facteur un employé des postes, le gendarme un saint-cyrien, l'instituteur un professeur; le sort des institutrices et des demoiselles des postes paraît enviable et l'est, en effet, aux parents et aux jeunes filles pauvres et même d'une très bonne paysannerie, pour employer le joli mot de Proudhon; et ainsi se forme et s'étend partout la chaîne infinie du mandarinat."

De nos jours, il faut l'avouer, le travail manuel subit la défaveur générale et le XIXe siècle a stigmatisé la classe ouvrière en lui donnant le nom de prolétariat. Ça été une des gloires de l'Eglise catholique d'avoir réhabilité le travail manuel et de lui avoir donné au moyen âge son brillant essor. La société moderne voudrait l'encourager de nouveau et le remettre en honneur. Depuis un demi-siècle, elle cherche à refaire ce que la révolution détruisit. Comme on serait heureux de voir l'école et la famille travailler de concert à cette réformation de l'esprit du siècle.

(à suivre)

Abbé EM. LISIN,
prêtre belge.

DE LA PRÉPARATION A LA VIE FAMILIALE

(Suite) (1)

LE BON EXEMPLE NE SUFFIT PAS, NÉCESSITÉ DES PRÉCEPTES

Jusqu'ici je n'ai parlé que des moyens d'éducation où le "bon exemple" joue le principal rôle.

Pour préparer leurs enfants à leur tâche future de "parents" qu'ils auront à remplir plus tard, ce procédé concret de l'exemple suffit-il? Malgré son importance de toute première valeur, il doit être complété, supplémenté par le "précepte", par un enseignement direct s'adaptant aux mille et un petits événements de chaque jour.

De même que "le précepte serait vain s'il était démenti par l'exemple", de même aussi le bon exemple doit être supplémenté par le précepte. En plus de l'*affection*, affection sincère et profonde, qu'ils doivent à leurs enfants, les parents doivent leur donner une bonne éducation familiale: éducation physique, intellectuelle, morale et religieuse.

Éducation physique qui consiste à développer méthodiquement les forces du corps et à lui faire contracter les habitudes et les dispositions capables d'en faire l'auxiliaire de l'âme pour réaliser, par leur concours réciproque, la destinée à laquelle l'homme et la femme sont appelés. On sait le proverbe: "Un esprit sain dans un corps sain."

L'éducation intellectuelle, celle qui a pour fin la formation de l'esprit par le développement des facultés qui le composent et par l'acquisition des connaissances.

(1) Voir l'*Enseignement Primaire* de janvier 1936.

L'éducation morale qui consiste dans la formation de la conscience pour la rendre capable de distinguer le bien du mal moral, et dans la direction de la volonté pour l'incliner fortement, mais doucement, à accomplir ce bien. La culture de ces deux facultés constitue tout le fonds de l'éducation morale. Cette éducation morale dont nous venons de parler se complète et se fortifie par l'éducation religieuse qui consiste à enseigner à l'enfant et à lui faire aimer la religion révélée par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le catéchisme doit donc occuper une place d'honneur dans la famille. L'éducation religieuse bien comprise inspire aux enfants ce don infiniment précieux, la piété. Bossuet n'a-t-il pas dit que "la piété est le tout de l'homme" ?

Ici, je devine une objection. Peu de parents ont les qualités requises pour donner cette éducation intégrale. Cette objection est sérieuse et elle prouve avec éloquence combien il importe aux jeunes gens de se préparer au beau et noble rôle de parents. Néanmoins, les parents les moins doués, s'ils sont honnêtes et bons chrétiens, s'ils aiment sincèrement leurs enfants, s'ils ont une simple instruction élémentaire et possèdent suffisamment les connaissances religieuses indispensables, peuvent donner sous leur toit l'essentiel d'une bonne éducation.

ÉDUCATION PHYSIQUE

Physique d'abord, en donnant à leurs enfants une nourriture saine et suffisante; en les habituant à la régularité des repas et à l'observation de l'hygiène alimentaire, à la propreté, au jeu modéré. Il importe de veiller sur le sommeil des enfants en établissant comme règle l'exactitude du coucher et du lever; l'aération des chambres, le calme, le silence aux heures du sommeil des enfants s'imposent à l'attention des parents. La prudence dans les amusements et sur les routes publiques n'est pas non plus à négliger.

ÉDUCATION INTELLECTUELLE

L'éducation intellectuelle se donne en apprenant aux enfants à observer les choses, les êtres, les qualités sensibles des choses et des êtres, les éléments ou partie des choses et des êtres, matière première des choses et des êtres, les causes et auteurs des choses, les outils et les instruments, l'utilité des choses et des êtres, enfin le temps: heures, jours, semaines, mois, années, et comme conclusion, le prix du temps.

A l'aide de ces éléments, apprendre aux enfants à réfléchir, à penser: c'est ainsi que sans savoir un mot de psychologie, un père et une mère, doués du simple gros bon sens, peuvent développer chez leurs enfants le jugement et le raisonnement.

Par ces mille et une leçons de choses qui s'offrent quotidiennement à la curiosité innée de l'enfant dans la maison, autour de la maison, sur la ferme, dans la rue même, si les parents se donnent la peine d'y collaborer, non seulement le jugement et le raisonnement de l'enfant se développeront, mais la mémoire et l'imagination y trouveront aussi leur compte.

DE L'ESPRIT D'INITIATIVE.—LA CURIOSITÉ CHEZ L'ENFANT

Cette culture intellectuelle sur place, au hasard de la vie quotidienne, suppose une initiative raisonnable laissée aux enfants, et, je le répète, la collaboration constante et patiente des parents.

Malheureusement, il y a des parents qui se préoccupent peu de répondre sensément à toutes ces questions ingénues et souvent sensées que posent les enfants en face du petit univers familial où Dieu les a placés. Certains pères et certaines mères grondent même ou font taire ces chers petits, avides de connaître.

Ah! si les parents savaient utiliser pour le développement intellectuel de leurs enfants cette précieuse qualité que Dieu leur a donnée, *la curiosité*, que dis-je, cette soif de connaître, quelles merveilles ils opéreraient sans effort ni fatigue!

UN EXEMPLE INTÉRESSANT ET INSTRUCTIF

A ce propos, permettez-moi de vous lire cette page de Legouv  ; elle est vécue et reposante:

“J’étais assis hier au coin du feu, mon fils jouait à côté de moi. Je lisais attentivement la curieuse relation d’une excursion en Chine, quand l’enfant me tira le bras et me dit : — Père, pourquoi... — Laisse-moi. — Pourquoi, en soufflant le... — Laisse-moi donc! dis-je. Mais lui, avec cette providentielle obstination des enfants : — Pourquoi, en soufflant le feu avec un soufflet, l’allume-t-on? Réponds-moi, père, dis-le moi... — Je n’en sais rien, repris-je, avec une sorte d’impatience, en le repoussant. Il s’éloigna, chagrin, et je me remis à ma lecture. Mais j’étais distrait, mon attention, détournée un moment, ne pouvait se reprendre au fil du récit; et, malgré moi, sur ces pages, au milieu des noms étranges de ces contrées lointaines, je voyais toujours les yeux interrogateurs de l’enfant et sa mine avidement curieuse. Bientôt donc, les rivages de la Chine s’éloignèrent de moi sans que je m’en aperçusse; et, ma pensée dérivant, je me mis à réfléchir à cet admirable *pourquoi* qui fait le fond du langage de l’enfance.—Quel esprit d’investigation! me disais-je; comme tout les frappe dans ce monde nouveau pour eux! Il y avait une peine réelle sur sa petite figure quand je l’ai repoussé. Et, en effet, comment ai-je pu le repousser? N’est-ce pas une faute, plus qu’une faute, d’amortir ainsi cette ardeur, qui est comme la faim et la soif de l’intelligence? N’est-ce pas, en quelque sorte, leur fermer les yeux? Toujours écartés, ils perdent l’habitude de voir; les objets eux-mêmes n’ont plus pour eux leur signification, et nous plongeons dans la nuit ceux que nous sommes chargés d’éclairer. Mes réflexions devenaient des remords. Ainsi, tout à l’heure, pourquoi avoir refusé de lui répondre? Pourquoi, lorsqu’il me demandait cette explication, lui avoir dit: “Je ne sais pas”? A peine avais-je achevé ce mot, que je m’arrêtai, frappé d’un coup subit: “Pourquoi je lui ai dit: *je ne sais pas*? repris-je avec lenteur. Pour une raison bien impérieuse, bien puissante, bien honteuse... c’est que... je ne le sais pas!...”

“Le livre me tomba des mains, mon ignorance m’apparut pour la première fois dans toute son étendue; et, comme en tombant, mon livre s’était ouvert à la première page, je lus sur le titre: *Voyage dans l’Inde et dans la Chine*. Voilà qui est bien étrange! pensai-je: je me fatigue à apprendre ce qui se passe en Chine et je ne sais pas pourquoi ce soufflet, dont je me sers à chaque moment, allume le feu qui me chauffe tous les jours! Que dis-je, ce soufflet? Mais ce clou qui le supporte, mais ce mur où est attaché ce clou; mais ces papiers peints qui recouvrent ce mur, d’où viennent-ils? Et ce livre où je lis, et ce papier où j’écris, qui le fabrique? Comment? Où? Depuis quand? Les questions abondaient, les pourquoi se multipliaient; je voyais pour ainsi dire chaque objet s’animer sous mes regards et m’interroger! Tous ces mystères au milieu desquels j’avais vécu sans les comprendre ni les sonder, et qui se révélaient à moi, m’accablaient sous cet éternel *je ne sais pas*, mon unique et humiliante réponse.

“La voix de cet enfant m’a réveillé de mon sommeil d’ignorance. J’en veux sortir pour lui. Je veux étudier ce petit monde qu’on appelle une chambre, pour l’y guider et lui en montrer les principales merveilles. M. Xavier de Maistre, ce délicat esprit, qui appartient au dix-huitième siècle par le badinage et au nôtre par la rêverie, a écrit son charmant petit livre avec un mélange piquant de scepticisme et de sensibilité; l’on y sent l’homme qui a vu Voltaire et qui a entrevu Chateaubriand: mais en réalité son *voyage autour de sa chambre* n’est qu’un aimable prétexte pour en sortir. Moi, c’est dans mon réduit même que je veux concentrer mes pérégrinations; je pars en pèlerinage *pour chez moi*! Et toi, cher interrogateur, toi dont l’obstiné *pourquoi* m’a jeté dans ce nouveau mouvement d’idées, viens avec moi, écoute, regarde, instruis-toi, instruis-moi.—Enfants, enfants! nous vous aimons d’une affection bien profonde; et cependant nous ne savons pas tout ce que vous êtes pour nous. Non seulement Dieu nous a donné en vous des sources inépuisables de joie, mais vous nous servez d’instituteurs; vos questions ingénues ouvrent nos yeux; le besoin de vous instruire nous force à apprendre ou à réapprendre, et nous vous devons tout, même ce que nous vous donnons!”

(à suivre)

C.-J. MAGNAN.

MÉTHODOLOGIE

LA LECTURE EXPLIQUÉE A L'ÉCOLE PRIMAIRE SUPÉRIEURE ET A L'ÉCOLE NORMALE

(Pour l'Enseignement Primaire)

Trois études sur un CŒUR SIMPLE, de Flaubert

III.—LE CŒUR D'UNE SERVANTE

(Mme Aubain a perdu prématurément cette petite Virginie que nous avons vue faire sa Première Communion. En frappant la servante presque autant que la mère, sa maîtresse, ce deuil rapproche les deux femmes. En même temps, privé désormais de toute affection familiale, le cœur de Félicité va s'ouvrir à toutes les misères humaines.)

Elles se promenaient ensemble le long de l'espalier; et causaient toujours de Virginie, se demandant si telle chose lui aurait plu, en telle occasion ce qu'elle eût dit probablement.

Toutes ses petites affaires occupaient un placard dans la chambre à deux lits. Mme Aubain les inspectait le moins souvent possible. Un jour d'été, elle se résigna; et des papillons s'envolèrent de l'armoire.

Les robes étaient en ligne sous une planche où il y avait trois poupées, des cerceaux, un ménage, la cuvette qui lui servait. Elles retirèrent également les jupons, les bas, les mouchoirs et les étendirent sur les deux couches avant de les replier. Le soleil éclairait ces pauvres objets, en faisait voir les taches, et des plis formés par les mouvements du corps. L'air était chaud et bleu, un merle gazouillait, tout semblait vivre dans une douceur profonde. Elles retrouvèrent un petit chapeau de peluche, à longs poils couleur marron; mais il était tout mangé de vermine. Félicité le réclama pour elle-même. Leurs yeux se fixèrent l'une sur l'autre, s'emplirent de larmes; enfin la maîtresse ouvrit ses bras, la servante s'y jeta; et elles s'étreignirent, satisfaisant leur douleur dans un baiser qui les égalisait.

C'était la première fois de leur vie, Mme Aubain n'étant pas d'une nature expansive. Félicité lui en fut reconnaissante comme d'un bienfait, et désormais, la chérit avec un dévouement bestial et une vénération religieuse.

La bonté de son cœur se développa.

Quand elle entendait dans la rue les tambours d'un régiment en marche, elle se mettait devant la porte avec une cruche de cidre et offrait à boire aux soldats. Elle soigna des cholériques. Elle protégeait les Polonais; et même il y en eut un qui déclarait la vouloir épouser. Mais, ils se fâchèrent; car un matin, en rentrant de l'Angélus; elle le trouva dans sa cuisine, où il s'était introduit, et accommodé une vinaigrette qu'il mangeait tranquillement.

Après les Polonais, ce fut le père Colmiche, un vieillard passant pour avoir fait des horreurs en 93. Il vivait au bord de la rivière, dans les décombres d'une porcherie.

Les gamins le regardaient par les fentes du mur, et lui jetaient des cailloux qui tombaient sur son grabat, où il gisait, continuellement secoué par un catarrhe, avec des cheveux très longs, les paupières enflammées et au bras une tumeur plus grosse que sa tête. Elle lui procura du linge, tâcha de nettoyer son bouge, rêvait à l'établir dans le fournil, sans qu'il gênât Madame.

Quand le cancer eut crevé, elle le pansa tous les jours, quelquefois lui apportait de la galette, le plaçait au soleil sur une botte de paille; et le pauvre vieux, en bavant et en tremblant, la remerciait de sa voix éteinte, craignait de la perdre, allongeait les mains dès qu'il la voyait s'éloigner. Il mourut; elle fit dire une messe pour le repos de son âme.

COMMENTAIRE LITTÉRAL

Espalier: Mur ou treillage sur lequel on fixe des arbres fruitiers, en étalant leurs branches.

En telle occasion ce qu'elle eût dit: inversion un peu pénible.

Ses petites affaires: tous les menus objets qui lui avaient appartenu.

Placard: 1° Revêtement d'une porte de menuiserie (cf. le verbe plaquer, le subst. plaque).— 2° Armoire pratiquée dans le mur de façon à ne pas faire saillie.

Mme Aubain les inspectait: il ne s'agit pas d'un coup d'œil distrait, mais bien d'un examen attentif.

Elle se résigna: 1° s. c. à les inspecter.—2° résigner un droit, un office, c'est en faire abandon, se résigner, c'est renoncer à sa propre volonté, ou du moins à un goût, à une préférence.

Des papillons: évidemment ces mites dont les larves rongent les étoffes.

Armoire: meuble haut, à deux battants, pour enfermer le linge, les vêtements ou même des objets précieux.

Ménage: petits jouets qui constituent pour une fille un ensemble d'ustensiles ménagers.

Ces pauvres objets: sans valeur par eux-mêmes, ces objets disaffectés, fripés, provoquent eux-mêmes une espèce de pitié mélancolique:

Gazouillait: faire entendre un chant léger.—Origine inconnue.

Peluche: tissu analogue au velours, mais moins ras.

Vermine: dérivé de ver, ce mot désigne les parasites qui s'attachent aux hommes, aux animaux. Il désigne ici les larves de ces mites dont nous avons parlé plus haut.

Réclamer: 1° exiger son dû.—2° demander avec insistance.

Leurs yeux se fixèrent l'une sur l'autre: Le sens est clair; mais la construction n'est pas très régulière. Il faudrait: elles fixèrent les yeux l'une sur l'autre.

Elles s'étreignirent: étreindre, entourer en serrant étroitement, embrasser avec force.

Satisfaisant leur douleur: accordant à leur douleur tout ce qu'elle demandait.

Expansif: qui se répand au dehors, qui manifeste ses sentiments par des paroles, par des gestes.

Chérir: aimer tendrement.

Bestial: exactement, qui assimile l'homme à la bête.—Le mot est donc ici impropre. L'affection de Félicité peut être aveugle, docile jusqu'à la servilité, ressembler même à l'affection d'un chien; elle n'est pas bestiale.

Vénération: à lui seul, signifie respect religieux.

Tambour: caisse cylindrique ayant pour fonds deux peaux tendues, sur l'une desquelles on frappe avec des baguettes pour la faire résonner.

Cruche: vase en grès ou en terre cuite, à large panse, à anse et à bec, destiné à contenir un liquide.

Cidre: boisson faite avec du jus de pomme fermenté.

Cholériques: atteints du choléra, maladie épidémique comportant des troubles intestinaux graves, un refroidissement intense et des contractions spasmodiques des membres.—En 1832, il y eut en France une grave épidémie de choléra.

Elle protégeait les Polonais: à cette époque, nombreux étaient les Polonais qui, pour échapper à la persécution russe, cherchaient en France un refuge.

Ils se fâchèrent: ils se brouillèrent, cessèrent d'être amis.

Où il s'était introduit et accommodé une vinaigrette: Concision excessive et peu correcte; car s' est à la fois complément d'objet direct d'introduire et complément d'objet indirect de accommoder.

Accommoder: assaisonner un aliment au goût de quelqu'un.

Vinaigrette: sauce au vinaigre, à l'huile et aux fines herbes.

Passant pour: ayant la réputation de, considéré comme...

Avoir fait des horreurs: 1° Horreurs, actes qui inspirent l'horreur, c'est-à-dire une répulsion violente, souvent accompagnée de crainte.—2° Expression volontairement familière, puisqu'elle correspond à une opinion populaire.

En 93: en 1793, au plus fort de la Révolution française.

Décombres: matériaux qui restent d'une construction effondrée ou démolie.

Porcherie: étable à porcs.

Gamins: 1° petit garçon servant d'aide aux ouvriers.—2° Enfant espiègle qui joue dans la rue.

Fentes: ouvertures verticales.—Substantif verbal de fendre.

Grabat.—lit misérable.

Caillou: fragment de silex, de quartz... Vient du latin *calculus* par l'intermédiaire du vieux mot *chail*, auquel s'est ajouté le suffixe *ou*.

Il gisait: l'ancien verbe *gésir*, n'est plus employé qu'à l'indicatif présent, à l'imparfait de l'indicatif et au participe présent.

Catarrhe: inflammation d'une muqueuse, généralement accompagnée de sécrétion.

Paupières: membranes mobiles qui recouvrent le globe oculaire.

Enflammées: gonflées et souffrant d'une espèce de brûlure.

Tumeur: grosseur morbide.

Linge: toile de fil ou de coton, vêtement de toile.

Nettoyer: rendre net.

Bouge: réduit circulaire construit dans un mur pour servir de débarras; puis maison, logement misérable.

Rêvait à: 1° Fit le rêve de, souhaita ardemment comme une chose difficile.—2° *Rêver de* est d'un usage plus courant.

Établir: mettre dans un état stable, placer définitivement à demeure.

Fournil: local où est placé le four.—Mots de formation analogue, *chenil*, fenil, courtil, coutil.

Gêner: sens dérivé, très atténué: encombrer, embarrasser.

Cancer: tumeur qui ronge les parties du corps environnantes.—C'est le mot latin cancer (crabe), qui a donné par ailleurs *cancro* (1° crabe—2° qui n'avance pas dans ses études) et dont une autre forme (*cancrum*) a donné chancre.

Panser: 1° prendre soin de quelqu'un ou de quelque chose (panser un cheval):—2° traiter un malade; 3° soigner une plaie.

Galette: gâteau considéré non quant à sa matière ou à sa qualité, mais quant à sa forme qui est celle d'un disque.

Voix éteinte: voix assourdie qu'on entend à peine, comme on voit à peine une lueur atténuée.

ÉTUDE LITTÉRAIRE

Ce développement comporte deux parties distinctes mais étroitement unies entre elles: dans la première, nous voyons Mme Aubain et Félicité, la maîtresse et la servante rapprochées dans une commune douleur; dans la seconde, nous voyons le cœur de Félicité s'épanouir dans l'exercice d'une universelle charité.

Nous avons donc d'abord une scène d'intimité pathétique.

Scène difficile à traiter, pour qui voulait éviter à la fois la vulgarité et la sensibilité.

Les choses banales, une sorte d'inventaire domestique, les rapports quotidiens d'une bourgeoisie provinciale et de sa domestique, Flaubert les peint en toute simplicité. Voici, d'abord, la conversation des deux femmes: "Elles se promenaient ensemble le long de l'espallier; et causaient toujours de Virginie, se demandant si telle chose lui aurait plu, etc."

Puis, l'opération ménagère: "Un jour d'été elle se résigna; et les papillons s'envolèrent de l'armoire."

"Les robes étaient en ligne sous une planche où il y avait trois poupées, des cerceaux, un ménage, la cuvette qui lui servait. Elles retirèrent également les jupons, les bas, les mouchoirs, et les étendirent sur les deux couches, avant de les replier."

On le voit, une simple énumération d'objets, l'indication de quelques gestes. Aucune recherche de l'effet.

Cependant, à cette besogne silencieuse correspond pour ainsi dire un pathétique secret qui finit par éclater.

Cette explosion d'une double douleur est fort bien préparée.

La tâche qu'accomplit Mme Aubain lui est douloureuse. (Un jour d'été, elle se résigna).

Par eux-mêmes, les objets qu'elle redécouvre, jouets et vêtements, lui rappellent nécessairement l'aspect de l'enfant morte et ses jeux. Mais voici que la lumière extérieure les ramène à la vie: "Le soleil éclairait ces pauvres objets, en faisait voir les taches, et des plis formés par les mouvements du corps." Bien plus, un contraste violent va rendre plus cruelle cette évocation d'une morte: "L'air était chaud et bleu, un merle gazouillait, tout semblait vivre dans une douceur profonde". Dès lors, un rien suffira pour libérer l'émotion que les deux femmes refoulent au fond d'elles-mêmes. Ce rien, c'est l'apparition d'un objet lamentable: "Elles retrouvèrent un petit chapeau de peluche, à longs poils, couleur marron; mais il était tout mangé de vermine". Car c'est parce que cet objet est désormais sans valeur, presque ridicule, que Félicité ose le désirer: "Félicité le réclama pour elle-même". Du même coup, elle libère son cœur et, avec le sien celui de Mme Aubain: "Leurs yeux se fixèrent l'une sur l'autre, s'emplirent de larmes; enfin la maîtresse ouvrit ses bras, la servante s'y jeta; et elles s'étreignirent, satisfaisant leur douleur dans un baiser qui les égalisait".

Ainsi la scène s'élargit, les âmes s'épanouissent, et d'un épisode ménager sort un drame profondément humain.

Ce pathétique peut surprendre ceux qui croient encore à l'impassibilité de notre conteur. Mais il n'y a là, nous le savons, que la transposition d'une scène vécue par Flaubert quelque temps après la mort de sa mère.

D'ailleurs, peu importe ici. Voyons plutôt les conséquences psychologiques de cet épisode, ses répercussions sur la vie morale de Félicité.

Tout naturellement, c'est Mme Aubain, qui bénéficie d'abord de son propre geste: "C'était la première fois de leur vie, Mme Aubain n'étant pas d'une nature expansive. Félicité lui en fut reconnaissance comme d'un bienfait, et désormais la chérit avec un dévouement bestial et une vénération religieuse."

Nous avons signalé déjà l'erreur qui constitue, selon nous, l'emploi de cette épithète "bestial"; mais cette réserve faite, on ne peut que constater l'exactitude des traits apportés ici par Flaubert. Félicité a toujours ici, très vif, le sentiment de sa condition: elle se sait une inférieure. Avidement d'aimer encore plus que d'être aimée, le dévouement gratuit est comme sa loi naturelle. De n'avoir jamais été payée de retour, elle a souffert plus qu'elle ne s'est étonnée. Le geste de Mme Aubain

la surprend autant qu'il l'émeut; dans son âme il provoque un progrès, presque une révolution, si sa scrupuleuse fidélité devient une vénération religieuse.

Il y a plus et mieux encore.

"La bonté de son cœur se développa", dit Flaubert, cette phrase sert de transition entre les deux parties de notre morceau, et nous allons voir comment après avoir aimé et servi les siens (maîtres, parents), la brave fille va aimer et servir tous ces étrangers qui deviennent pour elle le prochain.

Le romancier énumère d'abord ceux qui bénéficient de sa charité: les soldats qui passent, des cholériques, un Polonais. Énumération sans commentaire, mais combien significative! La charité de Félicité est d'abord une charité populaire: on sait l'empressement du Français à gâter le soldat qui défile crânement, musique en tête; on sait aussi quel accueil fraternel reçoivent chez nous les Polonais persécutés.

Populaire, cette charité peut être ingénument héroïque. Elle l'est, par exemple, lorsque Félicité "soigne des cholériques". Mais dans l'héroïsme ou l'ingénuité, aucun romanesque, aucune chimère. Car un sentiment domine chez Félicité tous les autres: le sentiment de son devoir d'état. La conscience professionnelle lui interdit d'être bonne aux dépens, si minimes soient-ils, de Mme Aubain. Si elle rêve d'établir un cancéreux dans le fournil, c'est "sans qu'il gêne Madame". Elle pousse plus loin le scrupule, et quand le Polonais, son protégé, s'offre sans permission le luxe d'une vinaigrette, elle n'hésite pas à rompre avec lui, encore qu'il voulût l'épouser. Sa scrupuleuse probité n'est pas, ici, moins héroïque que sa charité.

Dieu sait pourtant jusqu'où peut aller son dévouement! Flaubert nous le montre bien quand après la sobre énumération que nous venons d'analyser, il peint en détail la misère du cancéreux et les soins que lui prodigue son infirmière bénévole.

Tout ici aurait dû faire reculer Félicité:

La réputation du malade, "un vieillard passant pour avoir fait des horreurs en 93".

Son gîte sordide: Il vivait au bord de la rivière, dans les décombres d'une porcherie.

L'aspect de sa personne et la nature de son mal: "il gisait (sur un grabat), continuellement secoué par un catarrhe, avec des cheveux très longs, les paupières enflammées, et au bras une tumeur plus grosse que sa tête". Et le cancer crève, et le pauvre vieux bave!...

Peu importe: non contente de "lui procurer du linge", Félicité tâcha de nettoyer son bouge... le pansa tous les jours, quelquefois lui apportait de la galette, le plaçait au soleil sur une botte de paille".

Encore de l'héroïsme et de l'héroïsme qui s'ignore.

Dernier caractère de cette charité: soucieuse des âmes autant que des corps, c'est une charité chrétienne: "Il mourut; elle fit dire une messe pour le repos de son âme".

Bien entendu, c'est nous seul qui analysons ainsi les vertus de Félicité, en décomposons les éléments, pour montrer ici leur accord et, là, leur opposition. Flaubert, lui, n'analyse pas; il conte, il peint. Mais les traits sont si heureusement choisis, si vrais et si expressifs qu'ils nous révèlent l'âme de Félicité aussi bien qu'un psychologue de profession. Tout concret qu'il demeure, son art est ici riche de suggestions spirituelles.

* * *

Quelques mots seulement sur le style.

Quelques fautes d'abord à signaler ou à rappeler.

Nous avons souligné déjà cette épithète fâcheuse de "dévouement *bestial*". Mais plus qu'un terme impropre, n'y a-t-il pas ici une erreur de psychologie?

Une construction bien peu naturelle, maintenant: "Elles causeraient toujours de Virginie, se demandant si telle chose lui aurait plu, *en telle occasion ce qu'elle eût dit probablement*". Il n'y a pas seulement une inversion artificielle, mais une construction bien lourde dans son pédantisme inconscient.

Deux incorrections enfin: "*Leurs yeux se fixèrent l'une sur l'autre*".—"Elle le trouva dans la cuisine, où il s'était introduit et accommodé une vinaigrette". (La seconde d'ailleurs moins choquante que la première.)

Partout ailleurs, une rare maîtrise, dans l'art de peindre comme dans l'art de suggérer.

Avec une égale simplicité et une constante justesse, Flaubert nous montre les lieux, les choses, les gens; puis de ces descriptions où n'entrent guère que des noms et des verbes, à l'exclusion de presque toute épithète, il laisse se dégager une émotion profonde. Reprenez, par exemple, la scène de l'inventaire. Sauf dans les deux lignes où Flaubert oppose la vie du dehors ("L'air était chaud et bleu, un merle gazouillait, tout semblait vivre dans une douceur profonde"), la sobriété touche presque à la nudité. Deux ou trois adjectifs nécessaires à la vision d'un objet (... un *petit* chapeau de peluche, à *longs* poils, couleur *marron*); une seule épithète à valeur sentimentale, si l'on peut dire ("Le soleil éclairait ces *pauvres* objets).

Même pour peindre l'embrassement pathétique des deux femmes, rien que ces mots essentiels, indispensables: "Leurs yeux se fixèrent l'une sur l'autre, s'emplirent de larmes; enfin la maîtresse ouvrit ses bras, la servante s'y jeta; et elles s'étreignirent, satisfaisant leur douleur dans un baiser qui les égalisait."

Enfin autant que la justesse du vocabulaire et la plénitude de la proposition, ce qui n'est pas moins remarquable, c'est la construction générale de la phrase et son élargissement final. Nous avons trois groupes de deux propositions; mais tandis que dans les deux premiers, nous avons d'abord un membre de phrase assez long, puis un plus court (1); dans le dernier, c'est le contraire. Flaubert indique d'abord sobrement le geste des deux femmes (elles s'étreignirent), puis analysant le sentiment d'où naît ce geste (un besoin de leur cœur), et aussi la situation nouvelle qu'il crée (l'égalité substituée à la hiérarchie), il laisse la phrase prendre l'ampleur relative qu'exige la complexité de sa pensée: "elles s'étreignirent, satisfaisant leur douleur dans un baiser qui les égalisait".

Tout cela vous paraît-il un peu subtil?—A propos d'un autre écrivain, peut-être. Mais n'oublions pas que dans son souci, sa hantise de la perfection, Flaubert mettait parfois des semaines à écrire une page. A son sujet, l'analyse la plus raffinée, ne risque guère de l'être trop.

GAILLARD DE CHAMPRIS,

Professeur à l'Institut Catholique de Paris

LEÇON DE CHOSES

Le régime des oiseaux

(Cours supérieur et complémentaire de l'école primaire)

Lecture en classe suivie de questions de contrôle. Devoir d'application: un résumé synthétique.

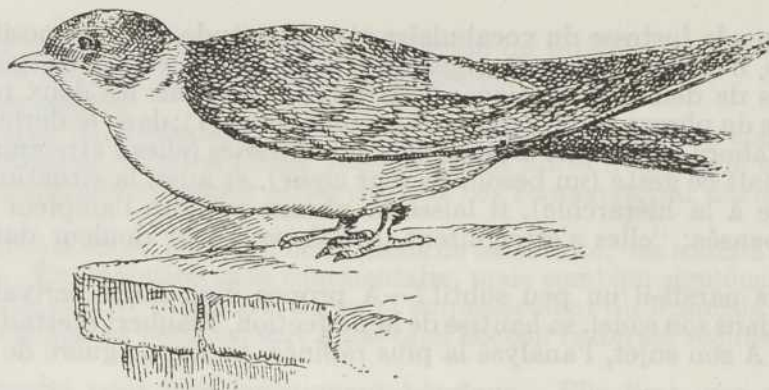
La nourriture des oiseaux est extrêmement variée suivant les espèces; les uns chassent pour les manger des animaux grands et petits, mammifères, reptiles, poissons, mollusques, insectes; d'autres sont végétariens et leur estomac n'exige que des graines ou des fruits. Mais toujours la structure de leur corps est en étroit rapport avec la nature de leur alimentation; il y a là une admirable adaptation dont l'étude, même rapide, élève invinciblement l'âme vers le Créateur.

Les gallinacés, comme le coq, qui n'ont guère de préférence et mangent indifféremment toutes les substances comestibles, jeunes pousses de plantes, graines, baies sauvages, escargots, vers, fourmis; leur bec est solide, suffisamment aigu, un peu courbé à la pointe, très propre à saisir et à déchiqueter ses hétérogènes captures; leurs pattes aussi sont fortes, munies de doigts robustes, très aptes à fouiller la terre et les détritiques où s'abritent les menues bestioles convoitées.

Chez les palmipèdes, ainsi nommés parce que leurs doigts sont *palmés*, c'est-à-dire réunis par une membrane, et dont l'oie, le canard, le goéland, la mouette représentent des types bien connus de tous, la nourriture consiste surtout en petits animaux aquatiques. Les uns pêchent leur proie, les autres la trouvent en fouillant la vase.

Les palmipèdes habitent les marais ou les bords de la mer, où leur table est mise. Ceux qui pêchent ont un bec solide et plus ou moins crochu à son extrémité: c'est une arme redoutable qui ne fait pas grâce aux poissons saisis. Chez ceux qui fouillent la vase le bec est large, plan; dans quelques espèces, comme les canards, cet organe est revêtu d'une peau molle renfermant des nerfs abondants, ce qui en fait un appareil tactile très sensible. En tâtonnant sans y voir dans la bourbe, le canard est donc averti par son bec de la nature des objets qu'il rencontre, et il peut ainsi sans trop de peine discerner les morceaux friands propres à satisfaire sa gourmandise.

(1) C'est que, ici, le premier geste commande le second:
"Leurs yeux, se fixèrent l'une sur l'autre, s'emplirent de larmes".
"Enfin la maîtresse ouvrit ses bras, la servante s'y jeta".



Type d'oiseau chasseur insectivore: L'HIRONDELLE

Si, des palmipèdes nous passons aux échassiers (pluviers, bécasses, râles, hérons, etc.), nous trouvons encore des oiseaux carnivores vivants aux dépens des animaux aquatiques. Là, plus de rames pour sillonner les eaux, et c'est cependant dans ce milieu qu'il faut chercher la nourriture; mais la Providence n'a pas créé cette nécessité sans réaliser en même temps les moyens d'y faire face.

Les échassiers—nom dont l'étymologie est facile à discerner—ont les pattes, le cou, le bec très allongés. On connaît le portrait typique qu'en a tracé le grand fabuliste Lafontaine:

Un jour sur ses longs pieds allait je ne sais où
Le héron au long bec emmanché d'un long cou.

Grâce à ces pattes demesurées, véritables *échasses*, ils peuvent parcourir les marécages, déambuler sur les bords bourbeux des étangs; le cou, long et flexible, est très apte à se replier pour aller saisir, entre les mandibules d'un bec fin et précis, la proie entrevue dans les profondeurs de l'eau.

Voici maintenant de terribles meurtriers, les rapaces, que nous qualifierions tous indistinctement de brigands, si plusieurs ne se montraient favorables aux intérêts de l'homme en détruisant des animaux nuisibles. On les partage en deux groupes: les diurnes, qui chassent pendant le jour, et les nocturnes, qui ne se mettent en quête de leur gibier qu'après le coucher du soleil.

Tous ont des traits d'organisation en étroite harmonie avec leur genre de vie qui les oblige à l'assassinat permanent: leur bec est renflé, puissant, crochu, et les quatre doigts robustes qui composent leurs pattes sont armés d'ongles solides, ou *serres*, redoutables tenailles acérées. Bec et serres constituent un implacable outil propre à lacérer, à déchiqueter; cet outil est merveilleusement secondé par des yeux très perçants.

Chez les diurnes, comme l'aigle, les yeux sont placés sur les côtés de la tête; au contraire, chez les nocturnes, comme le hibou, ils sont rapprochés sur le devant de la face.

Parmi les passereaux, groupe composite dans lequel sont rangés tous les menus oiseaux de nos champs, de nos jardins, de nos bois, quelques-uns vivent exclusivement d'insectes, qu'ils prennent au vol. Tels sont les martinets, les hirondelles. Ceux-là, si utiles à l'homme, sillonnent presque continuellement les airs, le bec ouvert, engloutissant de grandes quantités de bestioles ailées. Ce sont des oiseaux essentiellement aériens: pour pouvoir se livrer sans fatigue à leurs chasses continues, ils ont un corps mince et effilé, des ailes longues et étroites, et leurs pattes sont aussi réduites que possible; chez le martinet même, les pattes sont presque absentes et l'oiseau tombé sur le sol peut à peine s'y déplacer.

Le bec fin et aigu des mésanges, des fauvettes, indique des goûts carnassiers et une grande habileté à piquer les insectes et les larves rampant sur les écorces; au contraire, le bec gros et court du moineau, du pinson, révèle des mangeurs de graines.

UN AMI DES OISEAUX.

LE DESSIN A L'ÉCOLE PRIMAIRE

(Février 1936)

Programme mensuel suggéré aux divers cours

COURS INFÉRIEUR

En première année: le "rond"; apprendre son tracé aux petits élèves. Faire porter des points à égale distance du centre. Le professeur indiquera comment se servir de la règle, d'un bout de papier ou d'une ficelle dans l'exécution de ce tracé.

En deuxième année: étude des attitudes par le moyen de personnages-squelettes.

Le rectangle: tracé et arrangement décoratif.

Dans les deux années, notion sur les couleurs primaires.

Première année

1. Description du "rond".
2. Un oignon.
3. Une frise décorative.
4. De mémoire: une tasse.

Deuxième année

1. Diverses attitudes de personnages-squelettes.
2. Une frise décorative.
3. De mémoire: un joueur de hockey (par lignes brisées épaisses).

COURS MOYEN

En troisième année: étude de l'ovale. Tracé en différentes positions. Lignes courbes ressemblant à l'ovale; décors composés de ces courbes. Objets et animaux ayant la forme de l'ovale.

En quatrième année: tracé et notion de l'hexagone. Trouver des objets ayant cette forme ou s'en rapprochant.

Composition de frises décoratives au moyen de cette figure.

Troisième année

1. Trois phases principales du hibou.
2. Frise décorative (ove).
3. De mémoire: dessiner un plateau de forme ovale et y disposer un motif central et une bordure.

Quatrième année

1. Une carafe (forme hexagonale).
2. Un hexagone décoré.
3. Une frise décorative.
4. De mémoire: un meuble de cuisine.

COURS SUPÉRIEUR

En cinquième et sixième années: tracé du pentagone au compas. Exécuter l'étoile à cinq pointes.

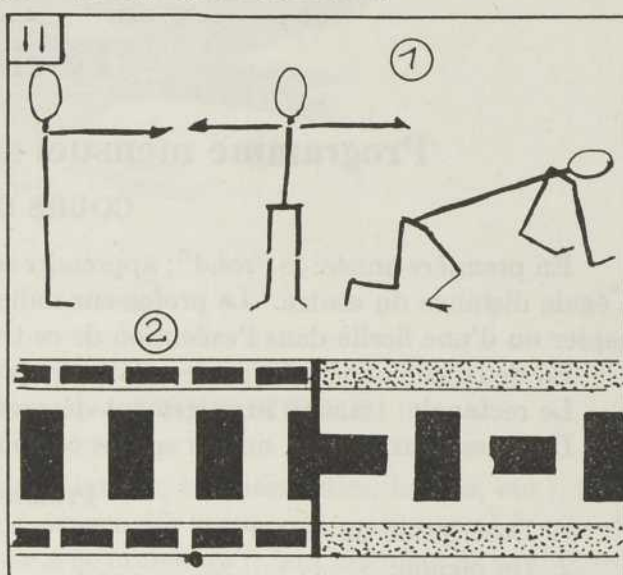
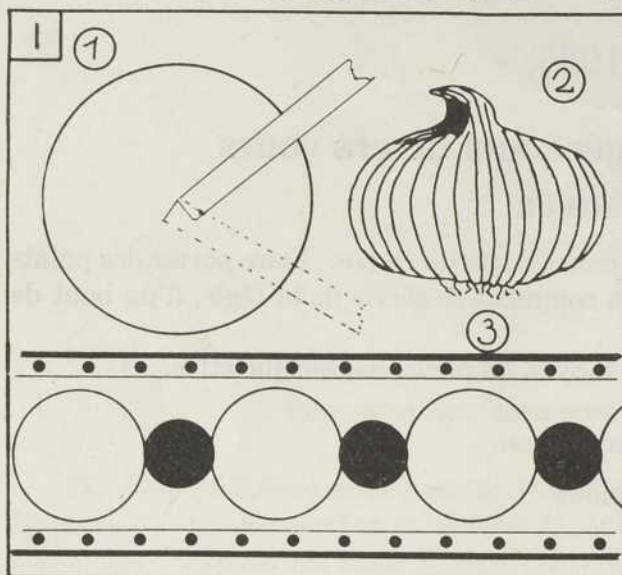
Étude en perspective d'un coffret ou plumier d'élèves; décorer d'une fleur à cinq pétales la surface du couvercle.

Cinquième et sixième années

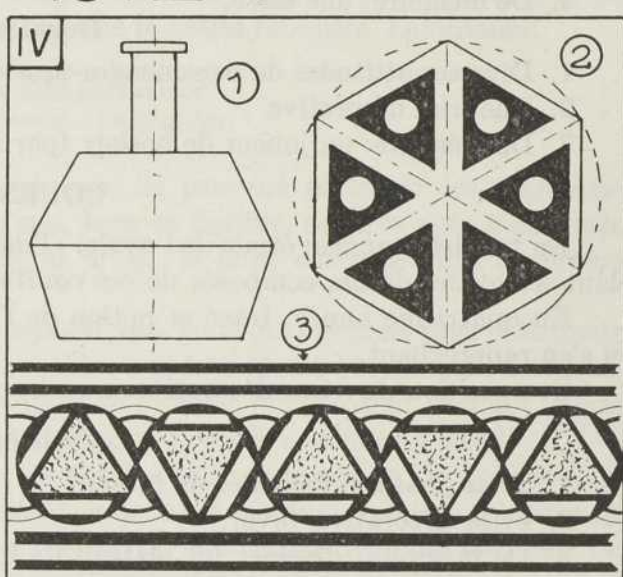
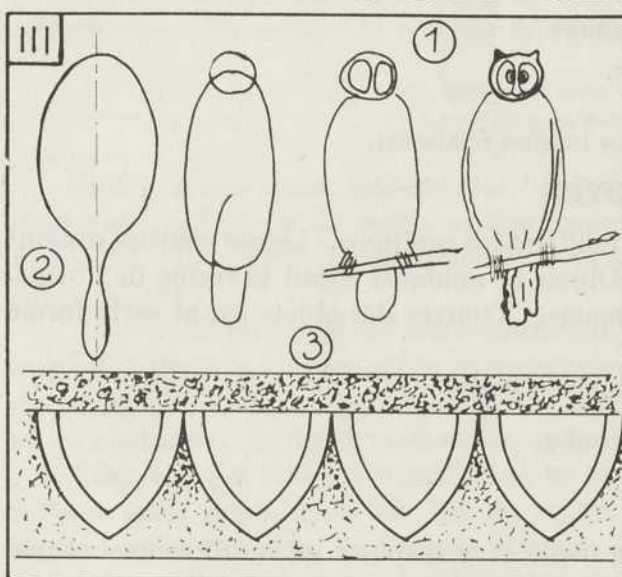
1. Tracé du pentagone et de l'étoile à cinq pointes.
2. Un plumier vu en perspective.
3. De mémoire: un meuble de salon.

Frère AMÉDÉE,
des Écoles Chrétiennes.

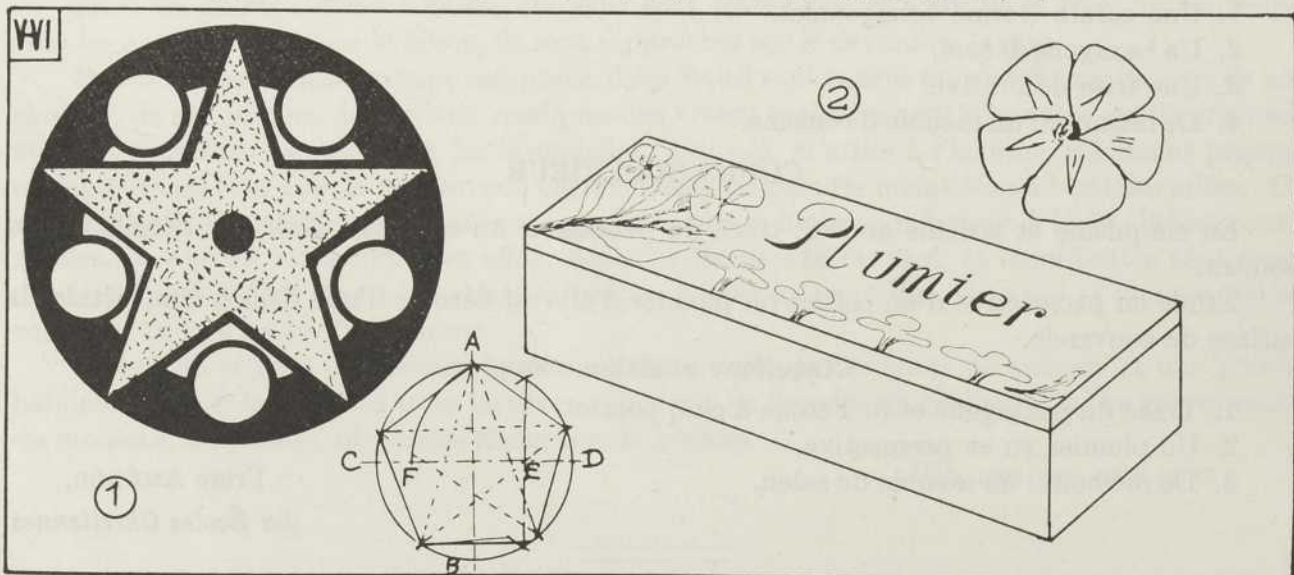
COURS INFÉRIEUR



COURS MOYEN



COURS SUPÉRIEUR



PHRASÉOLOGIE ET COMPOSITION

(Quelques sujets de description)

MON LIVRE

Ce livre qui parfois me fait tant maugréer, que de travail il a coûté! Il ne s'est pas fait tout seul, mon livre: chiffonnier, papetier, imprimeur, libraire se sont mis à l'œuvre pour le confectionner et me le fournir. Mais il est un homme auquel il a coûté plus qu'à tout autre, et qui le regarde comme son enfant: l'auteur. Cet homme a passé bien des heures peut-être à confier à mon livre les pensées qu'il croyait m'être utiles. De ma part il y aurait donc ingratitude si je ne consacrais mes forces à profiter du labeur de ces bienfaiteurs de l'enfance. D'ailleurs ma mémoire plus d'une fois sans doute aura besoin d'un appui, elle le trouvera dans ce livre. C'est pourquoi je veux l'aimer, mon livre.

Autres sujets, plus précis: *Mon catéchisme.*—*Ma grammaire.*—*Mon arithmétique.*—*Mon histoire du Canada.*

MON CAHIER

Un beau grand cahier, comme en ont les élèves du cours supérieur, avec une couverture d'oiseaux qui chantent quand les fleurs sentent bon: voilà où j'écris! Ce n'est plus le cahier à double ligne des commençants, le petit cahier de quelques pages des élèves de deuxième année; non, un gros cahier, un cahier tout de bon, quoi!... Aussi il faut voir quel soin j'en prends! Je l'enferme dans mon cartable; en classe comme à la maison, je ne l'ouvre que dans mon cartable. J'ai toutes les précautions pour qu'il soit beau jusqu'à la dernière ligne. Oh! des taches, "des images", dit mon professeur, je n'en sème plus comme dans mon cahier de bébé où je perçais les pages pour les effacer. Non. Les jambages de mes lettres à boucles donnent bien quelquefois l'illusion d'un pâté; mais c'est erroné de confondre ainsi une laidur avec un plein un peu ample. Mon écriture laisse encore à désirer; elle pêche contre la forme, la pente; quant à l'application, elle est complète; les lignes sont bien suivies, les traits tirés à la règle; les chiffres et les opérations d'arithmétique ne ressemblent pas à un gri-bouillis incompréhensible; et là encore je me sers de ma règle. Aussi mon cahier ne paraît pas trop mal; il occupe même une belle place dans nos expositions scolaires, et j'en suis tout fier!

Mon premier cahier.—*Mon cahier d'écriture.*—*Mon cahier de dessin.*

LA DÉBÂCLE

Une masse de glace qui se met en mouvement sous l'action de la température plus clémente, des courants d'eau plus forts, voilà la débâcle. Elle s'observe sur toutes nos rivières. Avril l'amène. La terre échauffée par le soleil fond son épaisse couverture; cette eau coule à la rivière; la glace, travaillée par le torrent, refoulée par cette nappe liquide affluant de toutes parts, craque, se morcelle et suit l'onde: ce chemin usé vogue vers la mer. Si peu que le vent s'élève les dégâts sont à craindre. Malheur à la rive vers laquelle cette glace est lancée, aux routes qu'elle atteint, aux maisons, aux arbres du rivage! Quelle aveugle puissance dévastatrice elle porte avec elle! Mais pour l'ordinaire elle s'amoncele en buttes de cristal sur les grèves, et disparaît enfin sous les rayons du soleil, la pluie et les vents. La rivière débarrassée cesse son impétueux vacarme pour reprendre son calme habituel. Ainsi devraient agir nos âmes envers tout ce qui les rebaisse, et se river à la paix.

Une maison s'écroule.—*Un éboulement.*—*Le verglas abot la forêt.*

AU LAC SAINT-PIERRE

Animé par les transatlantiques, les barques de quelques pêcheurs et les écoliers du village, à l'été le lac présente un riant tableau. Mais à l'hiver il vit en reclus, sous un lourd manteau épais de trois pieds.

Cependant ses petits amis des beaux jours viennent de temps à autres lui rendre visite; mais en vain frappent-ils à la porte de sa prison, il ne répond pas. Du côté des Trois-Rivières, il montre encore sa tête que le froid encapuchonnera bientôt. De rares voitures en sillonnent les bords ou le traversent. Parfois, surtout le dimanche, des patineurs zigzaguent gaiement sur sa carapace.

Cette vaste plaine blanche, glacée, à peu près inanimée, évoque les solitudes du nord. Cet immense linceul, les arbres dénudés qui le bordent, même ces pins géants grandis dans les orages nous font souvenir de la mort.

À l'horizon, le soleil fait chatoyer de volumineux diamants: ses rayons seront-ils bientôt assez puissants pour les fondre? Pour l'instant nous nous plaisons à les voir étinceler au sein d'une neige éblouissante sous un ciel tout de bleu.

Au bord de notre petite rivière.—Le lac de X.....

Frère ARSÈNE-LOUIS,
de l'Instruction chrétienne.

UNE GRANDE FIGURE NATIONALE

CHAMPLAIN

(1567-1635)

Le 25 décembre 1935 marquait le troisième centenaire de la mort de Samuel de Champlain, fondateur de Québec, premier gouverneur de la Nouvelle-France. Voici deux brefs résumés de la vie de Champlain, qui peuvent être lus en classes et donnés à refaire sous forme de rédaction.

CHAMPLAIN

(4^e et 5^e années)

Samuel de Champlain est le fondateur de Québec et le père de la Nouvelle-France. Il naquit à Brouage, France, en 1567. Grâce à la protection du bon roi Henri IV, Champlain visita plusieurs fois le Canada.

En 1608, il remonta le Saint-Laurent avec un navire chargé de colons, qui désiraient fonder une France nouvelle sur les bords enchanteurs du grand fleuve. Ce premier établissement fut Québec. Champlain eut à lutter contre les Iroquois, les sauvages les plus redoutables de l'Amérique. En retour il trouva dans les Hurons des alliés fidèles.

En 1629, les Anglais s'emparèrent pour la première fois de Québec. Ce n'est qu'en 1632 que le Canada fut rendu à la France. Champlain revint au pays, et consacra le reste de sa vie au succès de son entreprise: établir sur les rives du Saint-Laurent une France nouvelle et catholique.

En 1634, Champlain envoya La Violette fonder Trois-Rivières. L'année suivante, les Pères Jésuites ouvraient un collège à Québec.

Quelques années auparavant (1615), d'autres excellents religieux, les Récollets, étaient venus s'établir à Québec dans le but de faire connaître Dieu et son Église aux malheureux sauvages idolâtres.

Profondément chrétien, Champlain favorisa de tout son pouvoir les efforts des Missionnaires. Il mourut pieusement le 25 décembre 1635.

CHAMPLAIN

(6^e et 7^e années)

Navigateur français instruit et expérimenté, fondateur de Québec et premier gouverneur de la Nouvelle-France. Ses talents lui gagnèrent bientôt l'estime et la faveur du roi Henri IV, qui lui accorda une pension. Il vint pour la première fois au Canada en 1603, dans l'expédition préparée par M. de Chaste. Sa conduite sous cet officier et son successeur M. de Monts, est déjà connue du lecteur. Après avoir fondé Québec en 1608, il continua d'explorer le pays. Il suivit un parti de Hurons et d'Algonquins, contre les Iroquois, qu'il défit près de leur pays; cet événement fut cause que les Iroquois jurèrent aux Français une haine éternelle. Il explora les rivières Richelieu, des Outaouais, et découvrit les lacs Champlain, Nipissing, Huron, Ontario. Après la reddition de Québec à Kirke, protestant français au service de l'Angleterre, Champlain retourna en France, mais il revint dans le pays après le traité de St-Germain-en-Laye (1632), qui rendait le Canada à la France, et fut nommé gouverneur. Champlain mourut à Québec en 1635, profondément regretté. C'était un homme de talent, de caractère et entièrement dévoué aux devoirs de sa charge, aux vues justes, droites et austères, tempérées par une certaine douceur. Son zèle pour la propagation de la foi était très grand: il disait souvent "que le salut d'une âme vaut mieux que la fondation d'un empire."

Sous son administration arrivèrent à Québec les premiers missionnaires en Nouvelle-France: les Récollets en 1615 et les jésuites en 1625, et le premier défricheur, Louis Hébert et sa famille en 1617.

L'administration de Champlain fut aussi marquée par la fondation des Trois-Rivières, par M. de la Violette, en 1634; l'établissement de la première seigneurie au Canada, par Robert Giffard, en 1634; aussi la fondation du collège des Jésuites, à Québec, en 1635.

Champlain mourut à Québec le jour de Noël 1635. Ce fut un grand chrétien et un grand Français. Il a mérité le titre glorieux de fondateur de la Nouvelle-France.

RÉDACTION D'APRÈS UNE IMAGE

I.—Remarques pédagogiques

(Pour l'Enseignement primaire)

Dans l'exercice de la rédaction à l'école primaire, il faut nous mettre en garde contre deux erreurs opposées: ou bien laisser les élèves se débrouiller tout seuls, sous prétexte que l'art d'écrire est un art personnel, ou bien, par crainte de l'effort et par manque de confiance, réduire les élèves à copier "ce que les autres ont dit", c'est-à-dire, ce que les auteurs ont écrit ou même ce que le professeur lui-même a préparé. Longent encore cette dernière erreur, maîtres ou maîtresses qui, trop attachés à des recettes formalistes ou empiriques, figent leurs élèves dans des cadres d'où est chassée la spontanéité. Sans peut-être aller jusqu'à ces extrêmes, nous sommes parfois exposés, instituteurs et institutrices, à glisser vers l'un ou l'autre de ces défauts.

Savoir faire une rédaction convenable constitue pour un écolier une habileté qui résulte d'un apprentissage assez long et complexe, impliquant des tâtonnements, c'est-à-dire une alternance d'échecs et de succès. Cet apprentissage exige de la part du maître une direction intelligente et adaptée, comme de la part de l'élève, une courageuse initiative; il comporte aussi une combinaison heureuse d'imitation et d'invention. Mais la difficulté technique consiste justement à trouver cette jonction harmonieuse, ce juste milieu entre l'action du maître et l'effort personnel de l'élève, entre l'imitation, qui ne doit pas être un simple décalque et l'invention qui ne peut tout de même pas créer de toutes pièces. C'est là, pour un maître soucieux et expérimenté, une question d'ajustement, de tact, de doigté, de mesure pratique, d'art personnel enfin, qu'on ne peut trouver solutionnée telle quelle dans les préceptes de littérature.

La souple articulation de toutes ces nécessités pourrait peut-être s'opérer avec moins de difficultés si le maître savait mieux illustrer aux élèves de sa classe "le comment s'y prendre" pour arriver à rédiger une page. Ce point est si primordial qu'il peut paraître bien puéril de l'énoncer. L'expérience ne prouve-t-elle pas cependant qu'un bien trop grand nombre d'écoliers et d'écolières sortent de nos écoles sans avoir appris d'une façon pratique "ce comment s'y prendre". Alors ils restent incapables de composer par eux-mêmes, parce qu'ils n'ont à peu près jamais aperçu (je ne dis pas compris), par une juste expérimentation, ce jeu psychologique intime de leurs facultés qu'implique un tel genre de travail. Et comment auraient-ils pu en prendre conscience, si le maître lui-même n'a pas su le découvrir suffisamment, au moins dans les grandes lignes de son fonctionnement ?

Pour en arriver à cette féconde mise au point des virtualités des élèves d'une classe en face d'un sujet à traiter, la logique des préceptes littéraires, si nécessaires soient ceux-ci, ne suffit plus; même l'analyse objective, si précieuse soit-elle, des morceaux des meilleurs écrivains, a besoin d'être complétée. A tout cela doit s'ajouter un délicat travail d'adaptation au comportement spécial, à la physionomie propre et au réel contenu psychique des facultés chez l'enfant ou chez l'adolescent. Cette adaptation pratique exige un assez long commerce avec l'esprit des élèves.

Un procédé particulier que l'on peut parfois cependant utiliser pour mieux mesurer nos directions à l'état d'esprit des élèves, serait de faire ce que j'appellerais des "sondages" dans leur contenu mental, mais cela sans aucune préparation ou explication préalables. On peut ainsi mieux se rendre compte des réponses spontanées que peut provoquer tel sujet donné ou tel spectacle proposé à l'observation. Le maître peut ensuite tabler sur ces données premières et imparfaites pour amener graduellement ses élèves à faire œuvre plus parfaite.

Ce procédé a été utilisé pour en arriver à la rédaction du texte ci-dessous. La gravure qui a servi d'inspiration au sujet ici traité a été exposée aux yeux des élèves (filles) de quatrième et cinquième années, sans aucune explication préparatoire. Au bout d'une demi-heure, en moyenne, les élèves ont remis leur rédaction. Le fond du travail présenté ci-dessous est fortement inspiré de ces copies d'élèves. Nous avons cependant trié et précisé quelques détails, mis un peu de suite dans l'ensemble, corrigé quelques expressions. Toutefois les sentiments que nous prêtons à la fillette qui joue à la maman et surtout les paroles que nous mettons sur ses lèvres ont été tirés presque textuellement de ces rédactions spontanées d'écolières.

II.—Un texte pour des écolières de quatrième et cinquième années

COMME MAMAN

Lise a cinq ans. C'est une brunette aux joues roses, aux jambes et aux bras potelés: modèle de bonne santé. Voyez aussi comme elle a l'air propre. Sa maman, en effet, après lui avoir donné "son grand bain" du samedi soir, lui a mis un joli petit jupon blanc fraîchement empesé.

Sa mère cependant étant descendue à la cuisine, Lise est restée seule dans la salle de bain. Assise sur un petit tabouret à sa taille, tout en chantonnant un air joyeux, elle met avec négligence ses petits bas blancs. Durant qu'elle boutonne son soulier de cuir verni, elle paraît distraite... Elle vient sans doute d'imaginer un plan dans son petit cerveau; car, tout à coup, sans prendre soin de chauffer son deuxième soulier, elle se lève, remplit d'eau tiède "un bol à mains", le pose sur le tabouret avec, à côté, un petit pain de savon parfumé, et court à sa chambrette.

Se penchant sur un minuscule moise enrubanné de bleu, elle dit sur un ton aussi maternel que sérieux: "Maintenant, Lolotte, comme c'est demain dimanche et que je m'aperçois que vous n'êtes pas très propre, vous allez vous faire débarbouiller par votre maman, et cela sans trépigner. A voir votre figure toute salie par le chocolat, on ne vous prendrait pas pour ma fille, mais plutôt pour celle de Monsieur Arthur, notre charbonnier; vite, au bain".

La belle poupée rose, aux cheveux blonds et frisés, a eu à peine le temps de se réveiller qu'elle est transportée dans la salle de bain et couchée sur les genoux de sa petite maman en train de la déshabiller. Lise a eu soin de fermer la porte derrière elle, "pour t'éviter les courants d'air", confie-t-elle à sa poupée. Je pense que c'était plutôt pour se dérober aux regards de sa mère.



"Copyright, Gutmann & Gutmann". "Saturday night".

COMME MAMAN, par Roch Aubry

Cette image est la reproduction d'une gravure coloriée (9½" x 13"), d'un très beau fini, propriété de Gutmann & Gutmann. On peut se la procurer à la Compagnie Wisintainer & Fils, Inc., Montréal.

Puis, houp! sans hésitation, Lise plonge Lolotte dans le bassin. Elle lui couche d'abord la tête sur le bord du bol pour lui laver la figure. Elle se sert pour cela d'une petite serviette très douce. Durant ce premier nettoyage délicat, notre petite mère improvisée manquant d'expérience, dans un geste maladroit, soulève sa poupée, qui, sentant des gouttelettes savonneuses pénétrer dans ses beaux yeux bleus subitement ouverts, échappe un cri d'émoi: "m m maman-an? "Vite, Lise essuie les yeux de Lolotte et tâche de la consoler. "Ne pleure pas, ma chérie, ce n'est rien. Ça ne fera plus mal. Moi, quand j'étais petite, je ne pleurais pas pour ça... Tu vas voir comme tu te sentiras bien, une fois lavée. Puis maman va te mettre ta belle robe neuve en soie rouge pour aller te promener demain chez cousine. Bien! comme tu es raisonnable de ne plus pleurer! Reste assise maintenant; n'aie pas peur, je vais bien te tenir la menotte".

Devenue joyeuse et aidée de sa maman, Lolotte joue des pieds et des mains: flic flac; quel plaisir de clapoter ainsi dans l'eau savonneuse du grand bassin! N'empêche que, durant ces trois ou quatre minutes, Lise trouve le tour de savonner, de frotter et de rincer son bébé de la tête aux pieds.

Comme la poupée est devenue moins craintive, Lise s'enhardit jusqu'à essayer de lui laver la tête. Ayant trempé une grosse éponge dans le bassin, la petite maman la presse pour faire couler l'eau sur la blonde chevelure de Lolotte; bientôt mouillés, les cheveux de la poupée se défrisent et tout collants tombent lamentablement sur son front et sur ses joues.

Soudain Lise s'aperçoit que l'aspect de sa poupée est changé, que sa figure a pâli, que tout son teint est défraîchi et que son corps s'amollit. Bébé aurait-il une faiblesse?... La bambine de cinq ans a compris son imprudence. Un gros soupir s'échappe de sa poitrine; une larme glisse sur sa joue. Que faire? Quel remède faudrait-il pour guérir sa belle Lolotte, sa Lolotte qu'elle aime, sa Lolotte qui lui donne tant de bonheur? "Peut-être, pense-t-elle, qu'en la menant au médecin des poupées, il pourra lui redonner ses couleurs, au moins la sauver de la mort..." Mais déjà Lise a enlevé sa poupée du bassin fatal et l'essuie prestement; puis elle l'enveloppe bien chaudement dans la grande serviette qui est à la main. Fi de la bouteille de parfum et de la boîte de poudre destinées à achever la toilette...

Ce soir, Lise, sans chanter et toute pensive, comme une vraie maman bien inquiète, berce longuement, en la pressant sur son cœur, sa Lolotte emmaillotée dans sa plus épaisse couverture de lit. Le bébé a repris un peu de consistance, mais non ses couleurs de bonne santé. L'âme en peine, Lise se couchera de bonne heure avec sa pauvre poupée malade à ses côtés; peut-être que demain ça ira mieux.....

ROCH AUBRY,

École normale Saint-Joseph, Hull.

RÉCITATION

LAISSEZ VENIR A MOI LES PETITS ENFANTS

"Laissez venir à moi tous ces enfants candides,
Disait Le Maître, un jour. J'aime leurs cheveux blonds!
Laissez me regarder leurs prunelles limpides;
Laissez mes mains de Dieu reposer sur leurs fronts..."

Seigneur votre désir a traversé les âges
Et comme un trait de flamme est venu jusqu'à nous.
C'est le plus gracieux de tous vos héritages:
Et nous l'avons reçu, bon Maître, à deux genoux.

Enseigner, c'est prier: Sur des lèvres sans vie,
C'est mettre une parole et des accents de feu;
A toute âme aux abois, par l'enfer poursuivie,
C'est montrer le refuge au sein même de Dieu.

C'est peindre qu'enseigner. Sur une toile obscure
C'est jeter, en priant, des teintes de ciel bleu,
Ebaucher l'idéal qu'entrevoit l'âme pure.
La toile c'est l'enfant; et l'idéal, c'est Dieu.

Enseigner, c'est chanter. Toute âme est une lyre;
Enseigner, c'est toucher harmonieusement
Cette lyre immortelle, et c'est lui faire dire
Le chant de son devoir, le chant du dévouement.

C'est être prêtre aussi qu'enseigner. De sa vie
C'est faire un holocauste aux désirs du Seigneur.
Sacerdoce d'amour, bonheur digne d'envie;
Apostolat choisi, tout de gloire et d'honneur.

Enseigner, oui, c'est l'œuvre austère et souriante
Commencée, ô Jésus, dans vos bras triomphants,
Quand votre voix disait, sonore et suppliante;
"Laissez venir à moi tous ces petits enfants!"

(Extrait du recueil de poèmes "Immortel Amour", par Mère Marie Saint-Ephrem, religieuse de Jésus-Marie, 1929) :

L'ANGLAIS RENDU FACILE ⁽¹⁾

Vu que nous parlons assez longuement aujourd'hui de la méthode "FRENCH MADE EASY" *through the medium of the gramophone*, nous nous contenterons de donner deux leçons de conversation—dictées au gramophone—et empruntées au COURS MOYEN de la nouvelle méthode.

OUR FAMILY

1. Where do you live?
I live in the little white cottage, at the foot of the hill.
2. Have you many sisters and brothers?
I have two sisters and two brothers.
3. What do you call your mother?
I call her Mamma.
4. What do you call your father?

I call him Daddy.
5. Are you the eldest son?
Yes, I am the eldest son, I am eleven years old.
6. How old is the youngest in the family?
The youngest is one year old.
7. Is it a boy or a girl?
It is a girl.

ON THE TRAIN

1. Why is your father packing his grips?
He is going to travel.
2. How is he going to travel?
He is going to travel by train.
3. From what station does he leave?
He leaves from Westmount station.
4. Who is that man to whom your father is talking?
He is the ticket agent; father is buying a ticket from him.
5. To what city is your father going?
He is going to Quebec.
6. At what time does the train leave?
The train leaves at twelve-fifteen.
7. Who is that man in uniform walking down the aisle of the train?

(1) Les manuels de l'Anglais rendu facile ou du French made Easy s'obtiennent chez M. W. Patenaude, 11 rue Notre-Dame ouest, Montréal.

8. What is her name?
Her name is Elizabeth, but *we* call her "Little Sister".
9. How many members are there in your family?
There are seven members in our family, my parents, my two brothers, my two sisters and I.
10. Do you ever look after your little sister?
Yes, I often wheel her in her carriage.
11. Has your father a good position?
Yes, my father is head foreman in the rubber factory.
12. Who helps your mother with the housework?
My sister Ann helps my mother with the housework and I chop the wood for the stove.
13. How many of you go to school?
Just three of us, one brother, one sister and myself.
14. Do you live in the suburbs?
Yes, we have a nice cottage with a garden in Montreal West.
- He is the conductor.*
8. Who is the conductor?
The conductor is the man who is in charge of the train; he collects the tickets.
9. What other employees are there on train besides the conductor?
An engineer, a fireman, a brakeman and porters.
10. Does the train stop at all stations?
No, it stops at only four stations.
11. What is the train called?
It is called the Express train.
12. What is a train that stops at every station?
A train that stops at every station is a local train.
13. What do the engineer and the fireman do?
The engineer drives the engine and the fireman attends to the fire in the engine.

Il est bon de noter que l'accent tonique est souligné dans chaque mot ou partie de mot sur lesquels il doit porter; cet accent est tout indiqué dans les manuels des élèves et, de plus, bien frappé à l'audition au gramophone. C'est pourquoi la nouvelle méthode L'ANGLAIS RENDU FACILE —à l'aide du gramophone—garantit et obtient, de fait, une bien meilleure prononciation et accentuation, dans toutes les classes qui emploient régulièrement les disques d'anglais. Nous indiquons, dans un autre article, l'historique et l'évolution de l'enseignement par gramophone, depuis certaines années, dans plusieurs pays.

LOUIS LECOMTE.

DOCUMENTS OFFICIELS

ONZIÈME CONGRÈS DES INSPECTEURS RÉGIONAUX TENU À QUÉBEC, LE 23 DÉCEMBRE 1935

Les huit inspecteurs régionaux des écoles primaires de la Province de Québec se sont réunis à l'Édifice du Parlement provincial le 23 décembre dernier.

L'honorable Cyrille-F. Delâge, surintendant de l'Instruction publique, fit l'ouverture de ce congrès, auquel étaient présents Messieurs les inspecteurs régionaux: Rodolphe Maltais, J.-G. Marien, J.-Arsène Paquin, J.-Ed. Boily, J.-Eug. Lamarre, L.-O. Pagé, E. Litalien et Paul Hubert.

L'Inspecteur général des écoles primaires, M. C.-J. Miller, présida ensuite à l'étude de chacune des questions inscrites sur l'ordre du jour suivant:

AVANT-MIDI

- 9.30 h. a) Ouverture du congrès par l'honorable Cyrille-F. Delâge, Surintendant de l'Instruction publique.
b) Remarques par M. Lionel Bergeron, Secrétaire du Département de l'Instruction publique.

- c) Directives par M. C.-J. Miller, Inspecteur général des écoles primaires.
- d) Étude du bulletin et des formules de rapport de la deuxième visite.
- e) Suggestions des inspecteurs régionaux sur les fiches destinées à remplacer certaines pages du bulletin d'inspection qui se rapportent aux dimensions de l'emplacement de chaque école, des salles de classe, etc., ayant un caractère permanent.
- f) Causerie de M. Gérard Morisset sur l'enseignement du dessin.

APRÈS-MIDI

- 2.00 h.
- a) Organisation de la deuxième visite officielle des inspecteurs d'écoles.
 - b) Sujet de la conférence pédagogique (automne 1936).
 - c) Est-il désirable de recommander aux commissions scolaires la distribution de certains manuels de classe comme livres de récompense lors de la distribution des prix ?
 - d) Que penser des concours organisés sans l'autorisation du Surintendant dans les écoles primaires par différentes sociétés ou organisations ?
 - e) Les examens du Certificat d'études de juin 1936. Leur organisation.
 - f) Motions et avis de motions.
 - g) Vœux.
 - h) Clôture du congrès.

CONCOURS DE PEINTURES, DESSINS ET GRAVURES

La revue hebdomadaire des High Schools américains, *The Scholastic*, organise depuis deux ans un concours de dessins et de gravures, suivi d'une exposition circulante qui a lieu dans la capitale de chaque état.

Le concours de 1934 eut un succès considérable.

L'an dernier, les écoles protestantes de la Province prirent part au deuxième concours et décrochèrent deux pris.

Cette année, les écoles catholiques du Québec—qui n'avaient pu participer aux épreuves de 1935 faute de temps—sont invitées particulièrement à se mesurer avec les High Schools de nos voisins.

Nous sommes persuadés que parmi nos jeunes de douze à dix-huit ans, il se trouve des artistes en herbe qui peuvent lutter avantageusement avec leurs camarades américains et remporter des prix. Même s'ils n'obtenaient aucune récompense—ce qui serait étonnant—ne se livreraient-ils pas à un exercice fructueux de l'œil et de la main en participant à ce concours ? Nous en sommes sûrs. Et nous ne pouvons trop insister auprès des élèves qui ont du talent pour qu'ils fassent un effort sérieux dans ce sens et qu'ils nous expédient, dans les délais fixés, des ouvrages originaux et intéressants.

Peuvent prendre part à ce concours tous les élèves, garçons et filles, âgés d'au moins douze ans et d'au plus dix-huit, à quelque institution qu'ils appartiennent: école primaire supérieure, école complémentaire, couvent, école normale, collège classique, séminaire, scolasticat...

Le concours est divisé en deux sections:

1.—Ouvrages à la peinture à l'huile, à tempera, au pastel, au crayon, à l'aquarelle, au fusain, à l'encre de Chine... Rien n'empêche les concurrents de combiner entre eux ces procédés.

2.—Gravures sur bois ou sur linoléum, lithographies, eaux-fortes, pointes-sèches... Dans cette section, les concurrents doivent soumettre des épreuves de leurs travaux; mais il importe qu'ils aient travaillé eux-mêmes la matière—bois, pierre, zinc, cuivre—dont ils tireront leurs épreuves. Dans le cas d'un bois gravé, par exemple, il faut que chaque concurrent ait entaillé le bois et en ait tiré soi-même les épreuves; mais il ne faut pas expédier les blocs de bois.

Dans la première section, il y a aura un premier prix de cinquante dollars, un deuxième de vingt-cinq et un troisième de dix; il y aura encore dix mentions de deux dollars cinquante chacune.

Dans la seconde section, le premier prix sera de trente-cinq dollars, le deuxième de vingt et le troisième de dix; il y aura dix mentions de cinq dollars chacune.

Les concurrents ont le choix du sujet: paysage, figure, composition historique ou religieuse, nature morte, sujet de genre, portrait ou composition décorative. Le sujet doit être original, c'est-à-dire être conçu et exécuté par les concurrents eux-mêmes, sans l'aide de qui que ce soit. Et pour être sûrs de l'observance de cette prescription, les organisateurs du concours exigent qu'au verso de chaque pièce soumise soit collée une fiche de papier contenant cette déclaration faite le plus loyalement possible: *Ceci est mon œuvre personnelle*, signée par l'élève et contresignée par le professeur.

Les dimensions des pièces soumises sont facultatives. Toutefois il est préférable d'adopter des dimensions uniformes; par exemple vingt-deux pouces par vingt-six. On prie les concurrents de ne pas soumettre des pièces dont les dimensions dépasseraient quatre pieds sur cinq.

Enfin, chaque envoi devra porter au verso, à part la fiche dont il a été question plus haut, la pièce d'identification suivante:

Adresse de la maison d'enseignement:.....	
Nom de l'institution:.....	
Nom du concurrent:.....	
Nom du supérieur, directeur, principal, professeur:.....	
.....	
Age du concurrent à la date du 15 mars 1936:	Le nom ou l'ordre de sa classe:
.....	
Classification de la pièce soumise:	
Première section.....	Seconde section.....
Nom et adresse de la personne à qui l'envoi sera remis après la clôture de l'exposition, en 1937:.....	
.....	
.....	

Les envois, emballés avec soin, devront être expédiés avant le premier mars 1936 à GÉRARD MORISSET, directeur de l'enseignement du dessin, Hôtel du Gouvernement, Québec.

Le Directeur de l'enseignement du dessin choisira, parmi les pièces soumises, celles qui lui paraîtront les meilleures et les fera parvenir au directeur du concours. C'est également lui qui se chargera de remettre à leur propriétaire chacun des envois à la clôture de l'exposition, en mai 1937.

Vers le 25 avril 1936, nous ferons connaître par la voie des journaux et par une circulaire spéciale le résultat du concours.

Le Surintendant de l'Instruction publique,

CYRILLE-F. DELÂGE.

CONGRÈS DES PRINCIPAUX DES ÉCOLES NORMALES DE
FILLES, TENU A L'HÔTEL DU GOUVERNEMENT,
A QUÉBEC, LE 8 JANVIER 1936

Lettre de convocation

Québec, le 18 décembre 1935.

Monsieur le Principal,

A la séance du Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique tenue le 25 septembre 1935, il a été proposé et résolu "que le sous-comité chargé d'étudier les moyens à prendre pour améliorer la situation des institutrices fasse aussi rapport sur l'opportunité de maintenir, de modifier ou d'abolir le Bureau central des Examineurs catholiques.

"A cette fin, ce sous-comité est spécialement requis d'obtenir des statistiques sur le nombre des institutrices actuellement en disponibilité et munies: a) d'un diplôme d'école normale; (b) d'un diplôme du Bureau central".

Au préalable d'autres renseignements furent demandés concernant les écoles normales et le Bureau central (voir le procès-verbal de la session de septembre du Comité catholique dans l'*Enseignement Primaire* de novembre 1935, page 129).

Le sous-comité ci-dessus mentionné s'est réuni deux fois: le 16 novembre et le 14 décembre 1935. A sa dernière réunion, la proposition suivante a été soumise par le Bureau central:

"Attendu que sur les 8847 institutrices catholiques brevetées qui enseignent dans la Province de Québec (statistiques officielles 1933-34), 6119 sont brevetées pour écoles élémentaires et 2684 pour écoles complémentaires;

"Attendu que, depuis quelques années, les aspirants et les aspirantes qui se présentent aux examens du Bureau central subissent en majorité et avec succès les examens du brevet complémentaire: en 1935, 2132 brevets complémentaires et 1973 brevets élémentaires;

"Attendu que le niveau des études primaires est suffisamment élevé pour fournir des brevetées complémentaires (ancien brevet supérieur) à toutes les écoles de la Province;

"Attendu qu'il est nuisible au progrès des écoles primaires de les laisser en grande majorité aux soins de simples brevetées élémentaires;

"Attendu que la suppression du brevet élémentaire laisserait encore un nombre suffisant d'institutrices pour répondre aux besoins de la Province;

"Attendu que cette suppression du brevet élémentaire ferait disparaître cinquante pour cent de la concurrence dont se plaignent les diplômées des écoles normales;

"Attendu qu'en adoptant cette mesure, on assurerait un recrutement plus facile et meilleur des classes de 8^e, 9^e et 10^e années;

"Il est proposé par monsieur C.-J. Magnan, appuyé par monsieur B.-O. Filteau:

a) Que ce sous-comité recommande au comité catholique qu'à dater de juillet 1937 il ne soit plus permis ni au Bureau central ni aux Écoles normales de délivrer le brevet élémentaire;

b) Que ce projet soit soumis aux principaux des Écoles normales à une date que le Surintendant jugera convenable."

Après une longue discussion à laquelle prennent part tous les membres du sous-comité, la résolution suivante est adoptée sur proposition de M. le Sénateur Prévost, appuyé par M. Victor Doré:

- 1.—Ce sous-comité reconnaît l'utilité du Bureau central et recommande qu'il soit maintenu;
- 2.—Ce sous-comité est toutefois d'avis que les règlements du Bureau central doivent subir certaines modifications et dès maintenant il recommande que ledit Bureau ne délivre, à dater de 1937, que des brevets complémentaires;
- 3.—Ce sous-comité reçoit la proposition faite au nom du Bureau central par MM. Magnan et Filteau, l'accepte pour étude et prie M. le Surintendant de la soumettre à MM. les principaux, afin d'obtenir leur opinion sur ce qui a trait à la suppression du brevet élémentaire dans les écoles normales."

En conséquence, j'ai l'honneur de vous convoquer en congrès spécial, à l'Hôtel du Gouvernement, Comité des bills privés du Conseil législatif, chambre 90, le mercredi, 8 janvier 1936, à 9.30 heures du matin.

Outre la question de la suppression du brevet élémentaire dans les écoles normales, un projet d'exposition de dessin vous sera soumis par M. Gérard Morisset, directeur de l'enseignement du dessin.

J'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué,

CYRILLE-F. DELÂGE.

Surintendant.

Le congrès fut présidé par l'honorable Cyrille-F. Delâge, Surintendant, assisté de l'Inspecteur général des écoles normales, M. C.-J. Magnan. M. B.-O. Filteau, Assistant-Secrétaire du Département de l'Instruction publique, agissait comme secrétaire.

MM. les Principaux dont les noms suivent étaient présents au congrès:

Leurs Excellences Mgr Ross, Mgr Courchesne et Mgr Limoges, respectivement principal des écoles normales de Gaspé, Rimouski et Mont-Laurier; Mgr Charbonneau, P.A., de Hull; MM. les Chanoines Gervais, de Joliette, Simard, de Sherbrooke; MM. les abbés Desrosiers, de Montréal, Dubé, de Québec, Degagné, de Chicoutimi, Vallée, des Trois-Rivières, Bernard, de Saint-Hyacinthe, Gagné, de Saint-Pascal, Foy, de Beauceville, Thuot, de Saint-Jérôme, Tremblay, de Roberval, R. P. Jasmin, o.m.i., de Ville-Marie, Hamelin, de Sainte-Ursule.

Était aussi présent, M. Gérard Morisset, directeur de l'Enseignement du dessin.

Le résultat des délibérations du congrès sera communiqué, par M. le Surintendant, aux membres du Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique, pour la réunion de février 1936.

BUREAU CENTRAL DES EXAMINATEURS

Rien n'est changé quant aux examens de juin 1936. Les projets de modifications concernant le Bureau central ne sont qu'à l'étude: les examens de juin 1936 se feront donc dans les mêmes conditions que les années précédentes.

CERTIFICAT D'ÉTUDES PRIMAIRES

QUATRIÈME SESSION DU COMITÉ DE RÉGIE TENUE A QUÉBEC LES 20 ET 21 DÉCEMBRE 1935 SOUS LA PRÉSIDENTE DE L'HONORABLE CYRILLE-F. DELÂGE, SURINTENDANT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Étaient présents à cette réunion: l'honorable Cyrille-F. Delâge, Surintendant de l'Instruction publique, M. C.-J. Miller, Inspecteur général et Secrétaire du Comité de régie, les révérendes Mères Sainte-Anne-Marie, de la Congrégation de Notre-Dame, et Marie-Eustelle, des Servantes du Cœur Immaculé de Marie, les révérends Frères Louis-Patrice, des Frères Maristes, et Justinus, des Frères de l'Instruction chrétienne, MM. J.-Ed. Boily, inspecteur régional de la région numéro 4, J.-Eugène Lamarre, inspecteur régional de la région numéro 5, et M. J.-Henry Lane, inspecteur du district numéro 57.

ORDRE DU JOUR

- 1.—Prière d'ouverture.
 - 2.—Paroles de bienvenue de Monsieur le Surintendant.
 - 3.—Lecture de la lettre nommant M. J.-Eugène Lamarre, inspecteur régional de la région numéro 5, membre du Comité de régie.
 - 4.—Adoption du procès-verbal de la session de décembre 1934.
 - 5.—Lecture du rapport financier concernant les examens de juin 1935.
 - 6.—Lecture du rapport que le secrétaire a transmis au Comité catholique lors de sa session du 25 septembre 1935.
 - 7.—Lecture du rapport d'un comité de l'Honorable Conseil exécutif, en date du 6 juin 1935, amendement l'article 76a des Règlements du Comité catholique.
 - 8.—Communications reçues.
 - 9.—Date des prochains examens.
 - 10.—Horaire des examens, instructions aux aspirants, aux surveillants et aux correcteurs.
 - 11.—Adoption des questions et des problèmes qui seront soumis aux aspirants pour l'obtention des certificats de 6^e et 8^e années, en juin 1936.
 - 12.—Suggestions.
-

EXERCICES SCOLAIRES

INSTRUCTION RELIGIEUSE

PROPOS DE LITURGIE

Pourquoi la couleur des ornements varie-t-elle avec les Fêtes?

Peut-être vous êtes-vous demandé déjà quelles règles président à la variation des couleurs des ornements que le prêtre prend pour célébrer la Messe ou présider les vêpres, et ce que ces couleurs peuvent bien signifier.

Je vais tâcher de vous satisfaire, certain que cette explication vous rendra plus attentifs à suivre les offices.

* * *

Le blanc est l'emblème de la lumière, de l'allégresse, de la pureté. Il convient aux *Mystères joyeux et glorieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Agneau sans tache que les Anges chantèrent à Bethléem; que la blanche étoile annonça aux Mages; que le saint vieillard Siméon proclama l'illumination d'Israël; qui ressuscita éblouissant de clarté, et qui s'est fait, sur cette terre d'exil et de labeur, par l'Eucharistie, la manne céleste, le pain substantiel des âmes pures.

C'est la couleur de *Marie*, la Vierge immaculée.

C'est la couleur des *Anges* que la Bible fait toujours apparaître en vêtements blancs, symboles de leur innocence; des *Confesseurs* qui ont gardé ou qui ont recouvré la grâce de leur baptême; des *Vierges* et des *Saintes Femmes* dont l'Eglise exalte la pureté.

C'est la couleur qui convient à l'*Eglise du Ciel*, pour la fête de la *Trinité divine* et pour la triomphante solennité de la *Toussaint*, et à l'*Eglise de la terre*, son vestibule et sa figure, au jour anniversaire de la *dédicace* de ses temples.

C'est enfin la couleur qui chante les effets du *Baptême* et la sainteté du *Mariage chrétien*.

Ainsi, l'étole, le chasuble, la chape blanche que revêt le prêtre, pour ces solennités, symbolisent la lumière que le Sauveur a fait reparaître sur la terre, la pureté qu'il y fit refleurir et l'ineffable joie dont il enivre les âmes, dès ici-bas, par sa grâce et, là-haut, dans sa gloire, pour toujours.

N'est-ce point là une belle et fortifiante leçon ?

Le rouge, par sa ressemblance avec le sang et avec le feu, est l'emblème de l'amour actif et dévoué. Il paraît à la *Pentecôte* et aux *Messes du Saint-Esprit*, dont les langues de feu figurèrent l'ardeur inépuisable et communicative; aux fêtes du *Précieux Sang* et des *Instruments de la Passion*, qui rappellent le verset de l'Apôtre (*Gal.*, II, 20): "Il m'a aimé et il s'est livré pour moi"; aux jours anniversaires des *Martyrs*, et, par suite, aux fêtes des *Apôtres*, puisque, N.-S. lui-même l'a déclaré, il n'y a point d'amour supérieur à celui qui donne sa vie pour ceux qu'il aime.

Donc, en voyant sur les épaules du prêtre cette chasuble rouge, pensons à l'amour de Dieu pour nous. Animés par les dons du divin amour, stimulés par l'exemple des *Martyrs*, écrivons-nous: "Comment ne point payer de retour Celui qui tant nous aime?" Et prenons la résolution d'être plus fidèles encore à nos devoirs.

Dans le vert, l'on voit communément le symbole de la vie et de l'espérance. Aussi, l'Eglise romaine prescrit-elle des ornements de cette couleur pour le temps qui s'écoule entre l'*Octave de l'Épiphanie* et la *Septuagésime*, où elle vit encore du souvenir de la vie surnaturelle que l'Enfant-Dieu est descendu apporter au monde; comme pour le temps qui suit la *Pentecôte*, de la *Trinité* jusqu'à l'*Avent*, temps qui figure sa durée sur la terre, jusqu'au Jugement dernier, dans l'inébranlable espérance de ses immortelles destinées.

L'application se fait d'elle-même: en cette vallée de larmes, nous avons tant besoin, pour soutenir notre courage, et de la grâce, communication à notre âme des divines énergies, et de l'espérance que ce que nous voyons aujourd'hui d'une manière obscure s'illuminera un jour de la vision de l'éternelle beauté !

Le violet est la couleur de la pénitence et de l'expiation. Il apparaît aux dimanches et fêtes de l'*Avent* et du *Carême*, aux jours de jeûne, en certaines processions qui ont plutôt un caractère de supplication, dans la première partie des rites du *Baptême*, dans l'administration des sacrements de *Pénitence* et d'*Extrême-Onction* et dans la plupart des *bénédictions*.

Le noir est le signe de deuil. L'Eglise le prend à l'office du *Vendredi-Saint*, car, en ce jour où le Rédempteur souffrit de si cruels tourments, il sied aux rache-

tés de s'oublier eux-mêmes, de faire taire la joie de leur délivrance, pour ne songer qu'aux souffrances du divin Patient... et elle revêt encore ces ornements lugubres, elle en couvre même les autels et les murs de ses temples aux *funérailles* de ses enfants, car, si elle ne se désolé point comme ceux qui ont perdu l'espérance, elle sait prendre sa part des douleurs des familles, leur montrant ainsi que les larmes sont rédemptrices et qu'elles ont une valeur trop méconnue d'expiation et de supplication.

Toutefois, quand elle est certaine de saluer dans le défunt un ange du Paradis, la joie l'emporte sur la compassion: elle fait prendre à son ministre, quand il conduit au cimetière le corps d'un *enfant*, l'étole *blanche*, emblème de la pureté et de la céleste félicité.

Quant au drap d'or, il ne constitue point une couleur: il est le symbole de l'allégresse, et il sert à rehausser la pompe des cérémonies, aux jours de grande solennité; il remplace donc le blanc ou le rouge... et parfois le vert et même le violet, aux fêtes d'Adoration perpétuelle, aux Premières Communions.

FIDELES.

LANGUE FRANÇAISE

École primaire élémentaire

COURS INFÉRIEUR

EXERCICES DE PENSÉE ET DE LANGAGE

I. Dites à quoi servent pour faire une chambre: un balai? à *balayer* — un plumeau? à *épousseter* — un torchon? à *essuyer*.

II. Composer plusieurs petites phrases dans chacune desquelles entrera le mot *chien*.

Le *chien* garde la maison. Ce *chien* est *doux*. Mon petit *chien* s'appelle Médor. Mon oncle a un *joli chien* de chasse. Paul a été mordu par un *chien*. On a tué un *chien* enragé.

DICTÉES

I

TOUT LE MONDE TRAVAILLE

Plus tu grandiras, plus tu t'apercevras combien d'hommes et de femmes travaillent pour toi, des mains et de la pensée. Le travail, c'est la vie du monde. Quand tu auras compris cela, tu ne te contenteras pas de respecter les travailleurs; tu te rendras utile à ton tour.

QUESTIONS.—Qui a établi le travail?—Quand? (Lorsque Dieu a dit à Adam: "Tu

mangeras ton pain à la sueur de ton front.")—Comment appelle-t-on ceux qui ne travaillent pas? (Des paresseux ou des parasites.)—Que signifie *parasites*. (Ceux qui vivent aux dépens des autres.)—À quoi s'exposent ceux qui ne veulent pas travailler? (À manquer de tout, à mourir de faim.)—Comment peut-on travailler? (Du corps et de l'esprit.)—Donner des exemples pour les deux sortes de travail.

GRAMMAIRE.—Relever les verbes qui sont aux temps du futur.—À quels groupes appartiennent ces verbes?—Trouver des mots de la famille de *travail*: travailler, travailleur, travaillé, travaillant.—Donnez un ou plusieurs compléments à *je travaillerai*...

II

LA ROUTE

La route qui traverse mon village s'allonge toute droite jusqu'à l'horizon. Elle va rejoindre la route nationale qui va de Québec à Montréal. Que de fois je l'ai parcourus pour aller à l'école ou à l'église! Que de fois je suis allé au devant de mon père et de mes frères qui rentraient du travail!

EXPLICATIONS.—*Village*: réunion de maisons en nombre peu considérable; le *bourg* est

un gros village où se tiennent des marchés; la *ville* est un assemblage de maisons plus considérable que celui des villages et des bourgs.—*Horizon*: lieu où se termine notre vue et où le ciel et la terre semblent se toucher. *Route nationale*: en notre province on appelle routes nationales, celles qui relient les grandes villes et les différentes régions.

GRAMMAIRE.—Mettre le verbe *cousait* à l'infinitif et aux participes.—Transcrire le texte en supposant que l'auteur parle au nom de plusieurs personnes.

La route qui traverse notre village...

RÉCITATION

DIS POURQUOI

Ah ! dis pourquoi, petite mère,
Quand tu m'embrasses le matin,
Après que j'ai fait ma prière,
M'appelles-tu: mon chérubin.
Dis où les chérubins demeurent.
S'ils sont petits, blonds comme moi,
S'ils sont méchants... Si, quand ils
[pleurent,

Leur mère est bonne comme toi.
Les mène-t-on jouer sur l'herbe ?
Se promener dans les forêts ?
En rapportent-ils une gerbe
De fraises, et de beaux bouquets ?
Dis, les fait-on beaux les dimanches ?
Et vont-ils leurs petits bras nus ?
Savent-ils joindre leurs mains blanches
Pour adorer le bon Jésus ?
Embrassent-ils leur bonne mère
Ainsi que moi tous les matins ?
Comme moi, font-ils leur prière,
Maman, les petits chérubins ?

X...

MOTS ET EXPRESSIONS.—Chérubin, nom donné, à l'un des neuf chœurs d'anges. L'Église catholique, se basant sur des passages de la Sainte Écriture, admet que les anges sont partagés en trois hiérarchies, dont chacune se subdivise en trois chœurs, ce qui fait, en tout, neuf chœurs d'anges.

LES IDÉES.—Résumé de la poésie: Un bébé s'étonne du nom de chérubin que lui donne sa mère. Il la questionne sur ce que sont et font ces chérubins, qu'il ne connaît pas.—Pourquoi, dirons-nous, avec l'enfant, ce nom de chérubin ? Parce qu'un jeune enfant baptisé, pieux, a l'âme pure et qu'il ressemble un peu, par la pureté et l'innocence, aux anges du ciel.

RÉDACTION.—Les anges.

SOMMAIRE.—I. Qu'est-ce que les anges ?—II. Comment connaissons-nous l'existence des

anges ?—Manifestations nombreuses dans l'Ancien Testament, enseignement de Notre-Seigneur.—III. Que savons-nous sur les anges ? Création, épreuve, révolte, châtement.—IV. Les bons et les mauvais anges, leur rôle.—V. L'ange gardien.—VI. Nos devoirs envers notre bon ange: respect, dévotion, confiance.

RÉDACTION

MONSIEUR LE COQ

CANEVAS.—1. Parlez du coq de la basse-cour, de son air orgueilleux, de son beau plumage et de sa belle voix qu'on entend au loin.—2. Dites pourquoi le coq est appelé le réveille-matin du laboureur.

DÉVELOPPEMENT

1. Monsieur le Coq est l'oiseau le plus joli de la basse-cour. Aussi, on dirait qu'il le sait. Il faut voir comme il se promène avec orgueil, comme il est fier de son beau plumage où brillent toutes sortes de couleurs !

On peut bien dire que c'est Monsieur le Coq !

Dans la basse-cour, c'est lui aussi qui a la voix la plus forte. On l'entend de très loin, quand il lance en l'air ses cocoricos.

2. Le coq est appelé le réveille-matin du laboureur, parce que, en effet, de très grand matin, il chante et son chant réveille toute la ferme. Alors, ses cocoricos semblent dire: "La nuit va finir; le jour approche; laboureur, lève-toi vite."

JACQUES.

COURS MOYEN

EXERCICES DE PENSÉE ET DE LANGAGE

I. Comment appelle-t-on les animaux qui ont quatre pattes ? Nommez quelques quadrupèdes domestiques. Le chien est-il un animal utile ? Quels services nous rend-il ? Dites quelques-unes de ses qualités. De quoi est-il le symbole ? (*De la fidélité.*) N'existe-t-il pas plusieurs variétés de chiens ? En connaissez-vous quelques-unes ? (*Le mâtin, le dogue, l'épagneul, le basset, le lévrier, le terre-neuve.*) Par quoi se distingue le chien de berger ? (*Par son intelligence.*) Comment appelle-t-on les animaux qui se nourrissent de chair ? (*Les carni-*

vores.) Le chien est-il carnivore? Nommez d'autres animaux carnivores. (*Le chat, le lion, le tigre, le loup, le renard.*) Quel est le cri du chien? (*L'aboïement.*) A quelle maladie cruelle le chien est-il sujet? (*A la rage.*) Cette maladie peut-elle nous être transmise? Comment? (*Par la morsure de l'animal.*) Quel est le grand savant français qui a trouvé le remède contre la rage? (*Pasteur.*)

DICTÉES

I

LA VITRE

Regarde au dehors! Une grande tempête se prépare! La neige tombe, le vent *mugit*, les arbres les plus vigoureux *plient*. La nature est comme saisie par une *convulsion*!... Mais, autour de toi, quelle *tranquillité*! Toi qui es une créature si petite, si faible! tu écris sans que rien t'interrompe dans ton travail; le papier sur lequel tu traces ces caractères est immobile; ta plume, ta plume si légère, ne tremble même pas entre tes mains. Quoi te sépare donc de cette terrible *tourmente*? Quel puissant rempart te défend contre elle? Une *feuille de verre*! feuille plus mince que ton cahier, si fragile que le moindre choc peut la briser, si invisible que l'oiseau enfermé dans ta chambre va s'y *heurter*, croyant que c'est encore de l'air? N'est-ce pas admirable, une vitre?

d'après E. LEGOUVÉ.

Explications.—*Mugit*, ici le verbe mugir signifie crier, gémir, se plaindre; au sens propre (*mugir*: crier, en parlant des animaux.—*plient*: faire remarquer que le verbe *plier*, étant de la 1ère conjugaison, ne prend pas d's à la 1ère personne du singulier de l'indicatif (je plie) ni à l'impératif (plie).—*convulsion*: contraction violente et involontaire des muscles; au figuré: mouvement violent causé par les passions; ce mot veut aussi dire: bouleversement.—*tranquillité*: s'écrit avec deux l.—toi qui es: le verbe être est ici à la deuxième personne du singulier: le pronom *qui* a pour antécédent le pronom *toi*.—*tourmente*: rafale.—une *feuille de verre*: le mot *feuille* est employée au figuré; une feuille de verre est ici mis pour vitre.—*heurter*: choquer, toucher rudement; au figuré, *blessar*; signifie aussi *frapper* à une porte.

II

L'ORDRE ET L'ÉCONOMIE

On dit, avec raison, que les femmes font ou défont les maisons: c'est que sans l'ordre et l'économie tout marche de travers, et la plus grande fortune ne tarde pas à disparaître.

Que vous soyez destinées à la vie des champs ou à celle des villes, votre bonheur dépend de l'ordre que vous saurez mettre dans l'administration de la maison. La direction d'une maison appartient naturellement à la femme qui doit agir en surveillant et en ordonnant. La fortune des familles dépend de l'économie des femmes; les hommes, occupés de graves intérêts, sont chargés d'apporter l'argent nécessaire à l'entretien de la maison, tandis que, par leur ordre, leur économie et leur soin, les femmes doivent faire fructifier cet argent.

EXPLICATIONS.—Rechercher tous les verbes de la dictée, indiquer les sujets et les compléments de chacun, s'il y a lieu. Exemples: *dit*: a pour sujet *on*, pronom indéfini, 3^e pers. du singulier, et pour complément direct les propositions "que les femmes font les maisons" et "que les femmes défont les maisons".

RÉCITATION

LE COQ ET LE RENARD

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.

"Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle:
Paix générale cette fois.

Je viens te l'annoncer; descends que je
Ne me retarde point, de grâce; [t'embrasse
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans
[manquer.

Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte à vos affaires:
Nous vous servirons en frères,
Faites-en les feux dès ce soir,
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternel.

Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle

De cette paix;

Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie:

Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends: nous pourrons nous entre-baiser

[tous.]

Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire,
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire

Une autre fois. Le galant aussitôt

Tire ses grègues, gagne au haut,

Mal content de son stratagème.

Et notre vieux coq en soi-même

Se mit à rire de sa peur:

Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

LA FONTAINE.

RÉDACTION

UNE CHAMBRE MEUBLÉE

CANEVAS.—1. Qu'appelle-t-on une chambre meublée?—2. Quels sont les meubles ordinaires qui ornent une chambre?—3. Si vous aviez une chambrette, quels objets religieux voudriez-vous voir au mur, près de votre lit?—4. Pourquoi?

DÉVELOPPEMENT

1. Une chambre meublée, c'est une chambre ornée de meubles.

2. Les meubles ordinaires qui ornent une chambre sont: un lit, une table de nuit, une glace au-dessus d'une table de toilette ou d'une cheminée, une table ou un guéridon pour permettre d'écrire et deux ou trois chaises.

3. Si j'avais une chambrette à moi, je voudrais voir au mur, près de mon lit, une belle image du Sacré-Cœur, une image de la Sainte-Vierge, de sainte Bernadette Soubirous, de saint Joseph, de saint Jean-Baptiste, notre patron national, et un crucifix.

4. Pourquoi? Parce que la vue de ces objets pieux inspire de bonnes pensées, parce que je serais portée (ou porté) à mieux faire ma prière devant ces saintes images, parce qu'enfin je me sentirais mieux gardée et plus heureuse dans ma chère chambrette.

MADELEINE.

COURS SUPÉRIEUR

DICTÉES

I

INJUSTICE DE L'AMBITION

L'*injustice* de l'ambition en est un dernier *trait* encore plus odieux que

ses inquiétudes et sa honte. Oui, un *ambitieux* ne connaît de loi que celle qui le favorise; le *crime* qui l'élève est pour lui comme une vertu qui l'*ennoblit*. Ami fidèle, l'amitié n'est plus rien pour lui dès qu'elle *intéresse sa fortune*; mauvais citoyen, la vérité ne lui paraît estimable qu'autant qu'elle *lui est utile*; le mérite qui entre en *concurrence* avec lui est un ennemi auquel il ne pardonne point; l'*intérêt public* cède toujours à son *intérêt propre*; il éloigne des sujets *capables* et se substitue à leur place; il sacrifie à ses jalousies le *salut de l'État*; et il *verrait* avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins et les *lumières* d'un autre. Telle est l'ambition dans la *plupart* des hommes: inquiète, honteuse, injuste.

MASSILLON.

ANNOTATIONS.—*Injustice*: Ce nom convient à toute action contraire à la justice, au droit, à l'équité: on donne aussi ce nom au résultat de cette action.—*Trait*: A ici le sens de caractère, signe distinctif qui permet de reconnaître, de distinguer entre plusieurs choses.—*Ambitieux*: Celui qui a de l'ambition, adjectif formé du nom *ambition* en substituant le suffixe *eux*, qui marque un état habituel, à la terminaison *on*.—*Crime*: Se dit de toute violation grave à la loi morale et religieuse, tout acte coupable qui blesse l'intérêt public ou les droits d'un citoyen. Le mot *crime* est synonyme de *péché*.—*Ennobler*: C'est rehausser ou donner de l'éclat, de l'importance, de la considération; on le dit des personnes et des choses, mais plus souvent des choses. Ce mot *ennobler* ne doit pas être confondu avec *anoblir* qui signifie donner des lettres de noblesse.—*Intéresser*: Dans le sens général, c'est faire entrer quelqu'un dans une affaire; mais on le dit aussi, comme dans le cas présent, de ce qui concerne les choses.—*Être utile*: Expression synonyme de être profitable, avantageux.—*Concurrence*: Dans ce nom les deux *r* sonnent fortement; on appelle concurrence la prétention réciproque de plusieurs personnes au même emploi, au même avantage, etc.

II

DICTÉES DE REVUE

LA SUPÉRIORITÉ MORALE DE LA CAMPAGNE

La campagne, quand elle est entrevue dans la lumière de la foi, et quand

lle apporte à ses enfants des conditions de vie véritablement humaine, la possibilité d'accéder à la propriété, entraînant exemple d'une élite rurale et l'appui de toutes les organisations agricoles, la campagne, dis-je, garde sa supériorité morale incontestée sur la ville.

Autour de l'église rayonnent les fermes. Là, le prêtre demeure le gardien de la morale, l'aviseur plein d'autorité qui apporte aux grandes heures lumière et assistance. Dans le royaume restreint de la campagne, tous les terriens forment une grande famille qui, les dimanche et fêtes, se réunissent dans la maison du bon Dieu pour assister au même sacrifice, recevoir le même Évangile et manger le pain divin à la même table. Les joies sont communes, ensemble on pleure dans les jours endeuillés et, quand la joie illumine un front, la contagion gagne toute la paroisse. Aussi longtemps que la ville ne verse pas ses poisons par ses agents: le cinéma, la danse, les revues, les journaux, sa vie morale conserve tout son éclat. Les yeux ne se posent que sur les tableaux splendides de la vie agreste, les cœurs n'ont d'amour que pour les êtres et les choses qui, dans la campagne silencieuse, reflètent la beauté de Dieu et sa puissance, l'âme se remplit des mystères que la Providence, avec un art admirable, a sémés dans ce petit univers qui l'entoure.

R. P. L. GAUTHIER, *c.s.v.*

L'INFLUENCE MATERNELLE

Parmi les créatures qui honorent l'espèce humaine, il en est une dont toutes les langues et toutes les générations reconnaissent et célèbrent à l'envi les mérites.

Nous en portons l'image au plus profond de nos cœurs; et nous avons tous, un jour, goûté la joie de sentir passer sur nos fronts sa main caressante.

Son souvenir rayonne, comme une

clarté d'aurore, sur les débuts et sur les progrès de notre existence. Elle a recueilli notre premier sourire. Elle a présidé à nos premiers pas. Ses lèvres s'ouvrirent amoureusement pour moduler nos premières formes de langage. C'est à elle que nous devons nos premiers signes de croix, nos premiers élans vers Dieu, nos premières manifestations de foi, d'espérance et d'amour. C'est par sa voix douce et grave, tout ensemble, que nous furent inculquées les premières notions religieuses qui acheminent l'homme vers le tabernacle où le Dieu-hostie réside, et vers les parvis du ciel.

Après l'Église,—de laquelle nous tenons la vie de la grâce, et qui jouit elle-même de toute la gloire d'une maternité surnaturelle,—rien ici-bas ne nous paraît plus précieux qu'une mère chrétienne. Et ceux-la le savent mieux que tous autres qui ont perdu ce trésor, et dont le front ridé par l'âge ou assombri par l'infortune s'incline, au cimetière, avec une irrésistible émotion, sur la tombe de l'être chéri que personne ne remplace, et de qui leur sont venus, avec la vie de la nature, tant de biens.

RÉCITATION

LA PATRIE

Enfant, sais-tu pourquoi j'aime tant la Patrie,
Et que pour la sauver, je combats et je prie ?
Pourquoi je la vénère et l'acclame partout ?
Oh ! la Patrie ! enfant, pour moi, vois-tu, c'est
De nos vaillants héros c'est l'histoire [tout !
[immortelle;

C'est notre doux parler, la langue maternelle
Qui jadis gazouilla les chants de mon berceau;
C'est toute la jeunesse arborant le drapeau,
La gloire de nos preux qui m'enchantent et m'en-

Le toit où je suis né, le sol qui me fait vivre.
C'est le vieux cimetière où dorment les aïeux,
Les érables en fleurs sous l'azur de nos cieux,
Les clochers argentins, l'église vénérée,
Tout le pays natal et la terre sacrée.
C'est la Nouvelle France, objet de mes amours.
Le Canada Français que j'aimerai toujours !
Aime, enfant comme moi ta mère, la Patrie;
Sans fin pour la sauver, lutte, combats et prie:
Car, la Patrie, enfant, pour nous, vois-tu, c'est
Vénère-la toujours, acclame-la partout. [tout !

R. P. G. BOILEAU, *o.m.i.*

COMPOSITION

LES TROIS IGNORANCES

Sommaire

Expliquer cette pensée d'un écrivain français Chs Nodier: "Il y a trois sortes d'ignorance: ne rien savoir, savoir mal ce qu'on sait, et savoir autre chose que ce qu'on doit savoir."

Développement

"L'ignorance toujours mène à la servitude." Un poète met cette sentence dans la bouche d'un bon dogue qui gourmande un petit enfant très malheureux parce qu'il faut aller à l'école où "le maître est tout noir". L'homme, sans crainte, peut répéter cette maxime, il ne l'a que trop souvent expérimentée !

Si nous réfléchissons, nous constatons que Nodier a parfaitement raison en déclarant qu'il y a trois sortes d'ignorance et qu'elles sont toutes les trois bien fâcheuses dans leurs conséquences.

D'abord "ne rien savoir". Que peut l'homme qui ne sait rien ? Son intelligence ressemble à une chambre fermée à triples verrous, il y a peut-être des trésors dans cette chambre, mais ils ne profiteront jamais à personne, car jamais ils ne pourront sortir de leur cachette, il leur manque la clé qui ouvre tout: l'étude.

Pauvre ignorant, jouet des uns et des autres, sa vie sera une misérable chose sans valeur, sans profit, sans lumière. S'il est ignorant par une suite de circonstances fâcheuses, il faut le plaindre sincèrement; s'il l'est par sa faute... eh bien il faut le plaindre encore, car un jour ou l'autre il rentrera en lui-même, il s'apercevra combien il a été maladroit de ne pas s'instruire alors qu'il le pouvait, il regrettera et il souffrira...

"Savoir mal ce qu'on sait", le cas est plus fréquent que le premier et il est peut-être plus dangereux. Les

demi-savants se croient en général des aigles, ils veulent trancher de tout, il sont insupportables, et encore ils ne possèdent qu'à demi leurs demi-connaissances, volontiers ils font des confusions. Et c'est de cette catégorie que sort toute une foule d'individus qui occupent certains rangs dans la société parfois, mais qui n'ont ni valeur intellectuelle réelle ni talent manuel véritable. Demi-artistes dans tous les genres quand ils ne sont pas des déclassés.

La troisième catégorie, "savoir autre chose que ce qu'on doit savoir", donne une série de caractères très amusants. Comme la précédente, elle prend naissance sur les bancs de l'école, alors que celui qui sait mal empilait sans ordre les connaissances qu'on lui donnait et ne réfléchissait pas, celui qui sait autre chose que ce qu'il doit savoir faisait une confusion perpétuelle dans les études. Il se piquait de ne pas savoir telle partie des mathématiques qu'on lui demandait, mais disait avec orgueil qu'il était fort en cosmographie; c'est le comptable ignorant en chiffres mais très fort en versification; c'est le tailleur ratant son habit parce qu'il assemble dans sa tête deux notes de musique qui ne veulent pas de l'accord. Et la troisième catégorie donne naissance à un chassé-croisé, l'homme ne répond pas à la position et réciproquement.

Il faut déplorer l'ignorance en général et essayer de la faire disparaître le plus possible. Elle est la cause d'une infinité de maux physiques et moraux, elle abaisse l'homme, le rend mercenaire ou le dévoie.

Un philosophe a dit: "L'homme peut à proportion de ce qu'il sait". Ceci n'est pas absolument vrai. La science seule sans la religion peut conduire au mal. On a vu des personnes relativement peu instruites, mais possédant une bonne éducation chrétienne, faire beaucoup plus de bien autour d'eux et donnant un bien meilleur exemple que des *savants* ignorant

leurs devoirs religieux ou méprisant ceux qui observaient les commandements de Dieu et de l'Église.

En conclusion: Il faut savoir beaucoup, savoir bien et mettre ses capa-

cités intellectuelles, morales ou manuelles au service du bien, de la patrie, de l'Église et de Dieu.

UN VIEUX MAÎTRE.

MATHÉMATIQUES

ARITHMÉTIQUE, MESURAGE, ALGÈBRE

Arithmétique

COURS INFÉRIEUR

1^{ère} ANNÉE

1. Combien font:

$50+1 ?$	$51+1 ?$	$52+2 ?$	$54+2 ?$
$50+2 ?$	$51+2 ?$	$52+3 ?$	$55+3 ?$
$50+4 ?$	$51+4 ?$	$52+5 ?$	$56+4 ?$
$50+7 ?$	$51+6 ?$	$53+3 ?$	$57+2 ?$
$50+9 ?$	$51+8 ?$	$53+5 ?$	$58+1 ?$

2. Soustractions:

$60-1=?$	$59-1=?$	$56-3=?$
$60-2=?$	$59-3=?$	$56-5=?$
$60-4=?$	$58-4=?$	$55-5=?$
$60-5=?$	$58-6=?$	$54-3=?$
$60-10=?$	$57-7=?$	$53-3=?$

3. 5 dizaines + 1 = — 6 dizaines - 1 = — 4 dizaines + 2 = —

5 " + 3 = —	6 " - 4 = —	5 " - 2 = —
5 " + 5 = —	6 " - 5 = —	3 " + 7 = —
5 " + 8 = —	6 " - 7 = —	6 " - 3 = —
5 " + 9 = —	6 " - 9 = —	3 " + 9 = —

4. Additions et soustractions:

24	16	41	34	58	55	47	39
+ 32	+ 33	+ 17	+ 25	- 46	- 23	- 24	- 15
—	—	—	—	—	—	—	—

5. Le livre de Marcel contient 56 pages. Marcel en a lu 24. Combien de pages lui reste-t-il à lire ?

2^e ANNÉE

1. Soustractions:

808 œufs	967 oiseaux	863 livres	638 minots.
- 527 "	- 209 "	- 475 "	- 445 "
-----	-----	-----	-----
œufs	oiseaux	livres	minots.

2. Si une vache donne 36 livres de lait par jour, combien de livres donnera-t-elle en une semaine ?

3. Combien recevrai-je pour 54 livres de veau à 9 sous la livre ?

4. Quel est le poids de 12 minots d'avoine, si un minot pèse 34 livres ?

COURS MOYEN

3^e ANNÉE

1. Un cultivateur a besoin de \$120. pour payer des intérêts. Il vend 137 livres de veau à 9 sous la livre et 48 douzaines d'œufs à 34 sous la douzaine. Combien de minots d'avoine à 45 sous devra-t-il vendre pour compléter la somme ?

Solution : Il reçoit pour le veau: $137 \times .09 = \$12.33$

Il " " les œufs: $48 \times .34 = \$16.32$

Total.....\$28.65

Il lui faut encore: $\$120. - \$28.65 = \$91.35$

Nombre de minots à vendre: $\$91.35 \div 0.45 = 203$. *Rép.*

2. Combien de pouces dans 1 pied ? dans $\frac{1}{2}$ pied ? dans $\frac{1}{3}$ de pied ? dans $\frac{1}{4}$ de pied ? dans $\frac{1}{6}$ de pied ?

3. Quelle fraction d'un pied égale 1 pouce ? 2 pouces ? 3 pouces ? 6 pouces ? 4 pouces ? 8 pouces ? 9 pouces ? 5 pouces ? 10 pouces ? 8 pouces ? 11 pouces ?

4. Combien de pouces égalent $\frac{1}{2}$ pied et $\frac{1}{4}$ de pied ? $\frac{1}{2}$ pied et $\frac{1}{3}$ de pied ? $\frac{1}{2}$ pied et $\frac{1}{6}$ de pied ? $\frac{1}{3}$ de pied et $\frac{2}{3}$ de pied ? $\frac{1}{4}$ de pied et $\frac{5}{12}$ de pied ? $\frac{3}{4}$ de pied et $\frac{1}{3}$ de pied ?

5. Quelle partie d'un pied égale 2 pouces + 4 pouces ? 3 pouces + 1 pouce ? 6 pouces + 2 pouces ? 7 pouces + 2 pouces ? 9 pouces + 3 pouces ? 10 pouces - 4 pouces ? 11 pouces - 7 pouces ?

4^e ANNÉE

1. J'ai assez d'argent pour acheter 9 verges de drap à \$1.33 la verge, mais après en avoir examiné de plusieurs qualités, je décide d'en prendre à \$2.39 la verge. Combien de verges pourrai-je avoir pour le même argent ?

Solution : 9 verges de la 1^{re} qualité coûteraient: $\$1.33 \times 9 = \$11.97$

Nombre de verges de la 2^e qualités: $\$11.97 \div 2.39 = 5 +$ verges. *Rép.*

2. Un fermier a vendu à l'automne la moitié de sa récolte de patates. Dans le cours de l'hiver, ce qui lui reste diminue de $\frac{4}{25}$. Il vend ce reste alors à \$1.05 le minot et en retire \$154.35. Combien de minots avait-il récoltés en tout?

Solution : Il a vendu d'abord $\frac{1}{2}$ de sa récolte.

Il lui restait $\frac{1}{2}$

La diminution = $\frac{4}{25}$ de $\frac{1}{2} = \frac{4}{50}$ ou $\frac{2}{25}$

Il restait net: $\frac{1}{2} - \frac{2}{25} = \frac{25-4}{50} = \frac{21}{50}$.

Nombre de minots de la 2^e vente: $\$154.35 \div \$1.05 = 147$.

$$\frac{21}{50} \text{ de la récolte} = 147 \text{ m.}$$
$$\frac{50}{50} \text{ " } \quad \text{" } \dots\dots = \frac{147 \times 50}{21} = 350 \text{ m. } \textit{Rép.}$$

COURS SUPÉRIEUR

5^e ANNÉE

1. Maman a tissé 28 verges de toile qui lui reviennent à \$0.24 la verge. Après en avoir fait le blanchissage, elle s'aperçoit que la toile a raccourci de $\frac{1}{21}$ de sa longueur.

Combien devra-t-elle vendre la verge pour gagner $33\frac{1}{3}\%$?

Solution : La pièce coûte: $\$0.24 \times 28 = \$6.72$

$$\text{La gain à faire} = \frac{\$6.72 \times 33\frac{1}{3}}{100} = \$2.24$$

Vente: $\$6.72 + \$2.24 = \$8.96$

La perte par le blanchissage = $28 \times \frac{1}{21} = \frac{28}{21} = 1\frac{1}{3}$ verge.

Il reste: $28 - 1\frac{1}{3} = 26\frac{2}{3}$ verges.

Il faudra vendre: $\$8.96 \div 26\frac{2}{3}$ ou $\frac{\$8.96 \times 3}{80} = \frac{\$3.36}{10} = \$0.33\frac{3}{5}$ Rép.

2. J'emprunte une somme de \$720 à 5%. Quels seront les intérêts dus après un an ? après 8 mois ? après 90 jours ?

Solution : Int. pour 1 an: $\frac{\$720 \times 5}{100} = \$36$. *Rép.*

Int pour 8 mois: $\frac{\$36 \times 8}{12} = \$24.$ *Rép.*

Int. pour 90 jours: $\frac{\$36 \times 90}{73} = \$8.88.$ Rép.

6^e ANNÉE

1. Deux champs ont été ensemencés en avoine. Le premier, qui égale 7 arpents de moins que l'autre, a rapporté \$194.40. Le second a donné à l'arpent $\frac{1}{5}$ de plus que l'autre et a rapporté \$324. Combien chaque champ a-t-il rapporté à l'arpent ?

Solution :

Si le rendement à l'acre du premier champ avait été le même que celui du second, le produit du premier champ aurait été augmenté de $\frac{1}{5}$ et serait devenu :

$$\frac{\$194.40 \times 6}{5} = \$233.38$$

$$7 \text{ arpents du second} = \$324. - \$233.28 = \$90.72.$$

$$1 \text{ arpent du second} = \$90.72 \div 7 = \$12.96. \text{ Rép.}$$

$$\frac{6}{5} \text{ d'un arpent du premier} = \$12.96$$

$$\frac{5}{5} \text{ " " " " } \frac{\$12.96 \times 5}{6} = \$10.80. \text{ Rép.}$$

2. Un compte de \$145. devait être payé le 1^{er} novembre, mais il ne fut acquitté que le 19 février suivant, et le débiteur dû verser \$148.50, y compris l'intérêt. Quel taux lui a-t-on chargé ?

Solution : Du 1^{er} novembre au 19 fév. il y a : $29 + 31 + 31 + 19 = 110$ j.

$$\text{L'intérêt payé} = \$148.50 - \$145. = \$3.50$$

$$\text{Pour 110 j. on a donné } \$3.50$$

$$\text{Pour 365 j. on donnerait : } \frac{\$3.50 \times 365}{110} = \$11.61$$

$$\text{Sur } \$145. \text{ on paye } \$11.61$$

$$\text{Sur } \$100. \text{ " " ?}$$

$$\frac{\$11.61 \times 100}{145} = \$8.$$

Rép. 8%

SECTIONS AGRICOLE, COMMERCIALE ET MÉNAGÈRE

7^e ANNÉE

Arithmétique

1. Une cargaison de blé est assurée, pour les $\frac{3}{4}$ de sa valeur à $2\frac{3}{8}\%$, et la prime payée s'élève à \$44.07. Trouvez le nombre de minots expédiés, si un minot vaut 80 sous.

Solution : Le montant de l'assurance = $\frac{44.07 \times 100}{2\frac{3}{8}} = \$1695.$

$$\text{La cargaison vaut : } \frac{1695 \times 4}{3} = \$2250.$$

$$\text{Nombre de minots : } \$2260 \div \$0.80 = 2825 \text{ m. Rép.}$$

2. Je fais vendre par la Coopérative Fédérée 400 minots de betteraves et je paye $1\frac{1}{2}\%$ de commission. En paiement je prie la Coopérative de m'expédier 80 sacs de moulées alimentaires à \$1.45 le sac et du sucre granulé à 8 sous la livre pour la balance. Combien le minot de betteraves a-t-il été vendu, si j'ai reçu 323 livres de sucre ?

Solution : Valeur du sucre : $\$0.08 \times 323 = \$25.84$

$$\text{Valeur de la moulée : } \$1.45 \times 80 = \$116.$$

$$\text{Total} \dots \dots \dots \$141.84$$

Cette somme égale la vente — la com. ou $98\frac{1}{2}\%$ de la vente.

$$98\frac{1}{2}\% = \$141.84$$

$$100\% = \frac{\$141.84 \times 100}{98\frac{1}{2}} = \$144.$$

$$\text{Prix d'un minot : } \$144. \div 400 = \$0.36. \text{ Rép.}$$

Mesurage

Voir section industrielle.

8^e ANNÉE

Arithmétique

1. A. et B. forment une société. A met d'abord \$3,000 et, au bout de 6 mois, il ajoute \$2000. B. fait une mise de \$6,000, mais au bout de 8 mois, il retire \$3000. A la fin de l'année, les profits s'élèvent à \$2160. Quelle sera la part de chacun ?

Solution :

A met d'abord \$3000 pour 6 m., ce qui équivaut à \$18000 pour 1 m.

Il met ensuite \$5000 pour 6 m., ce qui équivaut à \$30000 pour 1 m.

En tout..... \$48000 pour 1 m.

B met d'abord \$6000 pour 8 m., ce qui équivaut à \$48000 pour 1 m.

Il met ensuite \$3000 pour 4 m., ce qui équivaut à \$12000 pour 1 m.

En tout..... \$60000 pour 1 m.

\$48000. + \$60,000 = \$108,000

\$108,000 rapp. \$2160.

\$48,000 rapp. $\frac{2160 \times 48000}{108000} = \$960$. Rép.

\$60,000 rapp. $\frac{2160 \times 60,000}{108,000} = \$1200$. Rép.

2. Un cultivateur a 24 minots de sarrasin qu'il désire mélanger avec du blé et de l'avoine, de manière à pouvoir vendre le mélange 45 sous. Quelle quantité de blé et d'avoine devra-t-il faire entrer dans la mélange, si le sarrasin vaut 50 sous, le blé 90 sous et l'avoine 42 sous ?

Solution :

45	90	$\frac{1}{45}$	ou	1	$\frac{1}{5}$	ou	3	Proportion	1 à 90 sous
	50	contre		contre	contre		contre	du	3 à 50 "
	42	$\frac{1}{3}$		15	$\frac{1}{3}$		5	mélange	20 à 42 "

Si l'on met 24 m. de sarrasin au lieu de 3, il faudra également mettre 8 fois plus des autres grains, soit :

$$\left. \begin{array}{l} 1 \times 24 = 24 \text{ m. de blé.} \\ 20 \times 24 = 480 \text{ m. d'avoine.} \end{array} \right\} \text{Rép.}$$

Mesurage

Voir section industrielle.

SECTION INDUSTRIELLE

7^e ANNÉE

Mesurage

1. Quelle est la différence entre la superficie du carré inscrit dans un cercle de 20 pouces de diamètre et celle de l'hexagone inscrit dans le même cercle ?

Solution : Superf. du carré = $\frac{20^2}{2} = \frac{400}{2} = 200$ po. car.

Superf. de l'hexag. = $10^2 \times 433 \times 6 = 100 \times 2.598 = 259.8$ po. car.

Différence: $259.8 - 200 = 59.8$ po. car. *Rép.*

2. Une meule de fromage en forme de cylindre pèse 64 livres. Quel sera le poids d'une pointe de 72 degrés. ?

Solution : $360^\circ = 64$ lbs.

$72^\circ = ?$

$$\frac{64 \times 72}{360} = 12\frac{4}{5} \text{ lbs. } \textit{Rép.}$$

Algèbre

1. Un homme a 8 ans de plus que sa femme et, il y a 50 ans, son âge était le double de celui de sa femme. Quel est l'âge de chacun ?

Solution : Soit x l'âge de la femme.

Alors $x + 8$ l'âge du mari.

$$2(x - 50) = x + 8 - 50$$

$$2x - 100 = x - 42$$

$$2x - x = -42 + 100$$

$$x = 58, \text{ âge de la femme. } \textit{Rép.}$$

$$x + 8 = 66, \text{ âge du mari. } \textit{Rép.}$$

2. Un homme a 125 milles à faire en automobile. Il se met en route et au bout de $1\frac{1}{2}$ heure, il s'aperçoit qu'il doit augmenter sa vitesse de 10 milles à l'heure pour pouvoir parcourir la distance en 5 heures. Quelle était sa vitesse initiale ?

Solution : Soit x la vitesse initiale.

$$\text{On a : } 1\frac{1}{2}x + 3\frac{1}{2}(x + 10) = 125$$

$$3x + 7x + 70 = 250$$

$$10x + 70 = 250$$

$$10x = 250 - 70 = 180$$

$$x = \frac{180}{10} = 18 \text{ milles. } \textit{Rép.}$$

8^e ANNÉE

Mesurage

1. Combien de pieds de tôle faudra-t-il pour faire un grand plat en forme de tronc de pyramide hexagonale de 9 pouces de côté au haut et de 6 pouces

de côté au fond ? La hauteur inclinée du plat est de 14 pouces. Il faut allouer $33\frac{1}{3}\%$ de perte pour les retailles.

Solution : Superf. d'une face latérale : $\frac{(9+6) \times 14}{2}$

Superficie des 6 faces : $\frac{(9+6) \times 14 \times 6}{2} = 630$ po. car.

Superficie du fond : $6^2 \times 0.433 \times 6 = 93,528$ po. car.

Total 723.528 po. car.

Il faudra donc : $\frac{723.528 \times 133\frac{1}{3}}{100} = 964.704$ po. car. *Rép.*

2. La hauteur perpendiculaire d'une tourelle en forme de tronc de pyramide carrée est de 16 pieds. Sa largeur au sommet est de 8 pieds, et sa largeur à la base, de 10 pieds. Le toit de cette tourelle est une pyramide carrée dont les arêtes mesurent $7\frac{1}{2}$ pieds. Combien paiera-t-on, à raison de \$28. par mille pieds, pour le bois nécessaire au lambrissage de cette tourelle, si l'on met deux planches d'épaisseur ? Allouer 20% pour le déchet.

Solution : Demi-différence entre largeur du haut et largeur du bas = $\frac{10-8}{2} = 1$

Apothème du tronc = $\sqrt{16^2 + 1^2} = 16.03$

Superf. latérale : $\frac{10+8}{2} \times 16.03 \times 4 = 144.27 \times 4 = 577.08$ pi. car.

Apothème du toit : $\sqrt{(7\frac{1}{2})^2 - 4^2} = 6.34$

Superficie du toit : $\frac{8 \times 6.34 \times 4}{2} = 101.44$ pi. car.

Superficie totale : $577.08 + 101.44 = 678.52$ pi. car.

Dépense : $\frac{678.52 \times 120 \times \$28.}{100 \times 1000} = \$22.80$. *Rép.*

Algèbre

Initiation au deuxième degré.

1. Faites le carré du binôme $(a+b)$ et du binôme $(a-b)$

Rép. $a^2 + 2ab + b^2$ et $a^2 - 2ab + b^2$

2. Dites ce qu'égal le carré d'un binôme.

Rép. : Le carré d'un binôme égale le carré du premier terme + le double produit algébrique du premier terme par le second + le carré du second terme.

3. De quels binômes les expressions suivantes sont-elles les carrés ?

a) $x^2 + 2px + p^2$

d) $x^2 + 2x + 1$

b) $x^2 + 24x + 96$

e) $x^2 + 2ax - a^2$

c) $a^2 - 12a + 36$

f) $1 - 4p + 4p^2$

Réponses : a) $x+p$, b) n'est pas un carré, c) $a-6$

d) $x+1$, e) n'est pas un carré, f) $1-2p$.

4. Complétez les expressions suivantes pour en faire des carrés.

a) $x^2 + 12x$

d) $4x + 12ax$.

b) $x^2 - 18x$

e) $9 - 18xy$

c) $16x^2 - 12x$

f) $121x^2 + 22x$

- Réponses: a) $x^2 + 12x + 36$ d) $4x^2 + 12ax + 9a^2$
 b) $x^2 - 18x + 81$ e) $9 - 18xy + 9x^2y^2$
 c) $16x^2 - 12x + \frac{9}{4}$ f) $121x^2 + 22x + 1$

5. Compléter le carré dans le premier membre et résoudre l'équation.

- a) $x^2 + 4x = 140$ c) $x^2 - 5x = 0$
 b) $x^2 - 4x = 12$ d) $x^2 - 16x = -15$

Résolution de (a):

Complétant le carré: $x^2 + 4x + 4 = 140 + 4$

Extrayant la racine carré dans chaque membre, on a:

$$x + 2 = \pm 12$$

$$x' = +12 - 2 = 10$$

$$x'' = -12 - 2 = -14$$

Autres réponses:

- b) $x = +6$ ou -2 , c) $x = 5$, d) $x = 15$ ou 1 .

LE CABINET DE L'INSTITUTEUR

LOURDES AVANT L'APPARITION ⁽¹⁾

Bien des siècles se sont écoulés depuis l'époque où Jules César, maître de l'Aquitaine, venait planter un camp sur les roches arides où des chants religieux remplacent aujourd'hui le bruit répété des batailles et les cris des mourants. Le camp du vainqueur romain devient château fort avec les Wisigoths. Les Sarrasins s'en emparent, et flanquent les fortifications d'un donjon carré. Ce mamelon rocheux, que ses aspérités protégeaient contre l'escalade, plaisait à cette race guerrière; il lui rappelait le nid inaccessible d'où l'aigle se rit de ses ennemis et plonge sur eux rapide et terrible. Cette citadelle imprenable portait encore au moyen âge le nom de Mirambal. La chronique de Froissart nous apprend que Mirambal est devenu Lourdes; il écrit: "*Lordes est un chastel impossible à prendre.*"

Il l'était en effet, car s'il changea souvent de maîtres, ce fut par surprise ou cession. Mirat, le dernier chef sarrasin qui l'occupait, le rend à Charlemagne et se fait chrétien. Le grand empereur avait fait ainsi la double conquête d'une âme et d'un château fort. Puis les destinées de Lourdes sont très variables. Hérétique avec les Albigeois, la ville passe aux comtes de Bigorre qui la cèdent aux Anglais en la personne du comte de Leicester; Charles le Bel en fait plus tard un apanage de la couronne de France, jusqu'au jour où le prince Noir, prenant possession du comté de Bigorre, confie la défense du château à Armand de Béarn. Nous ne parlerons pas des sièges qu'il eut à subir sans jamais être enlevé.

Henri IV, devenu roi de France, met à Lourdes un capitaine d'armes; Louis XV fait du château une prison d'État, la République une prison de suspects. Aujourd'hui c'est un fortin où cent hommes tiennent garnison. Avant 1858, le nuage du temps s'était étendu sur l'auréole de gloire de la vieille cité militaire; elle n'était plus qu'un point marqué sur la carte de France parmi les sous-préfectures obscures. Un événement imprévu attirant tout à coup sur Lourdes l'attention du monde entier lui a donné, comme l'eût fait une baguette magique, la célébrité et la prospérité.

DE BESANAULT.

(Lourdes avant l'Apparition.)

(1) La première apparition de la Sainte Vierge à Bernadette Soubirous eut lieu le 11 février 1858.

A LOURDES EN 1858

"Je suis l'Immaculée Conception"

Loin, loin du Canada, par delà l'Atlantique, en France, tout à fait dans le Sud, il y a une petite ville qu'on appelle Lourdes. Maintenant, beaucoup plus de monde, une magnifique basilique, de belles maisons en grand nombre; mais tout d'abord, l'endroit était peu connu. Ce qui n'a jamais varié, ce qui a grandi, c'est la dévotion à la sainte Vierge: à Lourdes on a toujours aimé Marie.

Un rocher énorme, très élevé et isolé, comme un moine, des montagnes environnantes; avec, dessus, un vieux château. Aux pieds, les maisons. A côté, un ruiseau tumultueux et couvert d'écume: c'est le Gave.

A quelques arpents, tout près du Gave, les Roches Massabielle grimpent à pic, tapissées autrefois de lierre, de buis, de mousse, de ronces et de noisetiers, piquées de quelques arbres, tout comme chez nous. C'est là que s'élève, de nos jours, la basilique de Lourdes.

Les Roches abritent, à leur base, un minuscule rocher, sauvage et désert, percé de trois trous: un grand, et deux petits, au-dessus, à droite. Un rosier sauvage, nourri par une pincée de terre, dans une des fentes de la pierre, pousse en courant, ses longues tiges, aux pieds de l'un des petits orifices, celui du centre, taillé en forme de niche. Ça c'est la Grotte de Massabielle. Elle reçoit son nom des rochers voisins: "Massabielle"; en patois de là-bas, ça veut dire "vieux rochers". Voilà la Grotte de Lourdes!

Or un jour, il y a déjà longtemps, le 25 mars 1858, une foule, une grande foule se tasse devant la Grotte, les yeux braqués sur quelqu'un.

Une petite fille de quatorze ans, pauvre, malade, ignorante, dit son chapelet, à genoux, près de la niche. C'est Bernadette Soubirous.

Soudain, de la lumière dans le trou noir, enguirlandé de vert par l'égantier... puis quelqu'un.

Tous fixent, scrutent l'orifice... sans rien voir. Mais quelqu'un est là. On le devine, on le croit: Bernadette, transfigurée, ressemble à un ange.

C'est la Dame. La Dame qui apparaît depuis le 11 février. La Dame qui a guéri des malades. Elle est belle, belle! Mais c'est bien une personne humaine. Figure ovale, blanche comme cire et d'une grâce infinie; les yeux, d'un bleu à ravir; les lèvres, d'une bonté divine; le front, d'une sagesse pénétrante. La tête, ni en arrière, ni en avant: simplement droite. Le regard fixé au ciel. C'est l'enfant dans tout son sourire et sa sérénité, c'est la Vierge dans toute son éclatante pureté.

Une robe blanche, jusqu'aux pieds. Une ceinture bleu ciel, à bouts tombant jusqu'en bas. Un voile blanc sur la tête. Deux roses sur ses pieds nus marquent la robe sans tache. Aucun bracelet, aucune montre, aucune bague, aucun collier, aucun diadème; un chapelet, aux grains de cristal et à la chaîne d'or, glisse entre ses mains jointes avec ferveur. Voilà l'Apparition de Lourdes.

Bernadette, illuminée par un reflet mystérieux, se tend toute vers l'Apparition. Son cœur parle: "Belle Dame! Votre nom?" (1) La Dame rayonne de gravité et d'humilité. Le chapelet sur son bras droit, ses mains se séparent et s'inclinent vers le sol, puis se rejoignent avec une indicible ferveur. Un regard brillant d'amour vers le ciel, mais des yeux seuls, sans un mouvement de tête. Et la Dame, se penchant doucement, répond d'une voix tremblante de gratitude: "Je suis l'Immaculée Conception"

Elle disparaît.

Et Bernadette d'ouvrir tout grand son petit cœur et de capter les paroles de sa vision. Elle se lève, à l'instant, court chez M. le Curé, répétant en elle-même, tout le long du chemin, pour ne point l'oublier: Immaculée Conception, Immaculée Conception. Voilà la Dame de Lourdes.

L'Immaculée Conception. Voilà le nom de notre mère, à nous. Voilà plus que son nom, c'est tout Elle-même, tout Marie. Ce nom, nous l'avons tant et tant répété, le long de notre vie, nous

(1) La Dame avance la tête. Un sourire... Pas une parole. "Belle Dame! Votre nom?" Même inclination. Même sourire... Même silence. "Belle Dame! Votre nom?"

le redisons encore si souvent, au cours de l'année, qu'il demeure indélébile dans nos cœurs. Cependant, Bernadette le marmottait, ce nom, sans le comprendre.

Et nous comprenons-nous mieux que la petite paysanne ?

Ce nom de Marie, de la Vierge, combien le redisent dans la colère, en blasphémant !

Combien le marmottent au long des chapelets, sans penser, sans aimer !

Et pourtant c'est un nom tout-puissant ; contre le communisme, contre le chômage, contre les violences du démon de l'impureté, rien ne vaut la puissance de la Vierge toute pure. Quand donc la prions-nous avec la certitude d'être exaucés ? C'est jusque-là qu'il faut laisser aller notre confiance.

LE BULLETIN PAROISSIAL DE LA PAROISSE ST-CHARLES BORROMÉE (Joliette).

LE VÉNÉRABLE CHAMPAGNAT

La cause de béatification du fondateur des Frères Maristes, le Vénérable Champagnat, ainsi que celle du Frère François, premier supérieur de l'Institut des Maristes, ont été introduites à Rome.

OUVRAGES REÇUS

"Il était une fois", par Marius Barbeau, prix 35c.

"Grand'Mère raconte", par Marius Barbeau, prix 35c.

"Le Marinier de Saint-Malo", par Eugène Achard, prix 50c.

Ouvrages de chez nous, fleurant tout plein le parfum du terroir.

Aussi le "Nouveau Cours de Langue anglaise selon la méthode d'Ollendorff", édition révisée, au prix de 50c, et le livre du maître de ce même ouvrage, au prix de 50c.

La "Méthode d'Ollendorff" conserve de nombreux amis, qui n'ont pas tort de lui garder leur confiance.

QUESTIONS DE FRANÇAIS

"Colombie canadienne".—On dit maintenant ainsi. Rien de plus juste et de plus exact, géographiquement et politiquement. Que signifierait désormais Colombie *britannique* ou *anglaise* ? Si le Canada n'est plus, depuis la dernière Conférence impériale, la colonie qu'on désignait sous le nom d'Amérique britannique du Nord, mais l'un des Dominions autonomes, associés à l'Angleterre par des liens moraux et économiques, il n'y a plus lieu non plus de conserver le qualificatif *britannique* ou *anglaise* à l'une de ses provinces. Province *canadienne*, comme les autres, c'est la *Colombie canadienne*, que cette désignation distinguera de la Colombie de l'Amérique du Sud.

Tournure passive.—J'en ai parlé souvent. J'y reviens encore une fois. Le passif s'emploie, en français, c'est entendu, mais pas exclusivement ; loin de là. La forme active y est beaucoup plus habituelle. Or, nos traducteurs de dépêches ou de nouvelles anglaises concervent invariablement la forme passive propre à l'anglais. Cela défigure, à la fin, le français et lui donne, comme on dit aujourd'hui, un "visage" anglais. Rien pourtant n'est plus facile, pour peu que l'habitude d'écrire vous ait donné le tour de main, que de substituer l'actif au passif. La phrase en prend tout de suite une physionomie française. Mais il faut le savoir et s'en soucier, et discerner un peu le français de l'anglais. Et à qui donc le soin en revient-il, sinon à ceux qui sont chargés de la traduction et qui, tous les jours, mettent leur prose sous les yeux du public ? Il y a du plaisir à *traduire*, à se rendre compte qu'on fait vraiment passer une langue dans une autre. Un plaisir tout littéraire, et des plus vifs assurément. Quel plaisir, au contraire, peut-on prendre à décalquer

un texte? Tâche monotone et grise, s'il en est. En tenant ce langage, j'ai conscience de vouloir rendre aux traducteurs leur travail plus agréable, s'il est un peu plus ardu, pour commencer. Qu'ils s'y essaient, ils verront bien.

Place des mots.—J'ai recueilli quelques phrases qui montrent la singulière idée qu'on s'en fait.—“Les avis et les réflexions les plus *curieux*.” Il est bien vrai que l'adjectif se met au masculin quand il se rapporte à des noms de genre différent, mais alors il faut le rapprocher du nom masculin; et, ma foi, mieux vaudrait dire, dans le cas présent: les avis et les réflexions les plus *curieuses*. La Fontaine a écrit: “Nos destins et nos mœurs *différentes*.”—“Inspecteur général des finances *honoraire*”. Outre qu'on se demande en quoi peut bien consister cette dignité-là, il saute aux yeux qu'*honoraire* devrait au moins précéder *des finances*.—Voici une tournure équivoque: “... parce que son âme a répondu aux privilèges dont Marie l'a *favorisée* (Bernadette) *par* une vie de pureté et de sacrifice.” Il était pourtant tout indiqué de dire: *a répondu, par une vie... aux privilèges...* Il y a une hiérarchie des compléments, lorsqu'ils sont plusieurs, et chacun doit occuper le rang qui lui revient selon sa nature, son importance et son étendue. Pas de règle rigide, mais le goût, le sens de l'harmonie, la clarté, doivent présider à l'économie de la phrase.—“*L'Ere nouvelle* estime une discussion dans ce *cadre dangereuse*”. L'auteur n'a pas vu l'effet plaisant de ce *cadre dangereuse*. Voici une drôlerie semblable: “Le rapport de la Commission de la *Chambre américaine*.” Et encore une équivoque: “malgré les appels à la *violence de l'Humanité*.” Je sais que la parole corrige, par le ton; mais, dans l'écrit, c'est différent.

Encore une fois, il n'y a rien, ici, d'inflexible, dès là qu'on évite l'équivoque et la bizarrerie et qu'on ne rompt point sans juste motif le rythme régulier de la phrase. Un bon écrivain ne s'y trompe pas. Veillot écrit ceci: “Les principes germent dans les tombeaux de ceux qui *pour les défendre sont morts*.” Il n'a pas dit: *sont morts pour les défendre*, parce qu'il voulait accentuer très fortement: *sont morts*.

N. DEGAGNÉ, *ptre*.

NOCES D'ARGENT D'UNE INSTITUTRICE DE MÉRITE

Les journaux de Québec ont publié le récit des fêtes dont Mlle Albertine Thibault, institutrice au couvent de Saint-Sauveur, fut l'objet le 27 novembre 1935. Pendant vingt-cinq ans, Mlle Thibault fut une fidèle et précieuse collaboratrice des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, de Saint-Sauveur, une des paroisses de la ville de Québec.

Le Surintendant de l'Instruction publique, le Père curé de Saint-Sauveur, M. l'inspecteur L.-P. Goulet, M. l'abbé Dumais, visiteur des écoles, etc., etc. assistaient à cette fête intime.

Tour à tour, l'honorable M. Delâge, le R. P. Guérin, o.m.i. et M. l'inspecteur Goulet et M. l'abbé Dumais dirent les mérites de Mlle Thibault et firent ressortir le geste généreux des Sœurs de la C. de N.-D. qui avaient organisé cette belle démonstration en l'honneur d'une institutrice laïque. Dans son adresse à M. le Surintendant, M. l'abbé Dumais dit: “Cette fête de famille prouve une fois de plus que les religieuses et les institutrices séculières de Québec vivent toujours dans l'harmonie”.

Des fleurs et une bourse furent offertes à l'heureuse jubilaire.

CHANT A L'ÉCOLE!

Solfège: deuxième année

L'unité: 15 sous, plus frais de poste, 2 sous. La douzaine: \$1.70, plus frais de poste, 14 sous. Le cent: \$13.50; en plus les frais de port. S'adresser à S. S.-Marie-Théophile, C.N.D., 3040, Sherbrooke-ouest, Montréal.

BIBLIOGRAPHIE

MONSEIGNEUR PROVENCHER ET SON TEMPS, par Donatien Frémont. Éditions de la *Liberté*, Winnipeg. M. Frémont est le directeur de la *Liberté*, journal très bien fait, et organe des Canadiens français de l'Ouest canadien. C'est un écrivain de race; il est l'auteur de plusieurs ouvrages remarquables: *Mgr Taché et la naissance du Manitoba*, *Sur le Ranch de Constantin-Weyer*, *Pierre Radisson*, *Roi des Coureurs de Bois*. *Monseigneur Provencher et son temps* ajoute une unité précieuse à cette collection historique. La lecture de ce livre de trois cents pages près, bien imprimé et abondamment illustré, offre l'intérêt du plus captivant roman. La belle figure de Mgr Provencher est fièrement dressée dans un cadre missionnaire des plus pittoresques. Le chapitre "la Colonie de la Rivière Rouge" et celui de "l'Évêque instituteur", celui des "Oblats", des "Sœurs Grises", des "Métis" sont d'un intérêt palpitant. Autour de son héros, M. Frémont a su faire revivre les belles figures de ses compagnons d'apostolat, les Taché, les Laffèche, les Belcourt. Les bibliothèques de nos maisons d'éducation ne sauraient se passer d'un ouvrage aussi intéressant qu'éducatif.

C.-J. MAGNAN.

LIVRES NOUVEAUX

Parmi les livres nouveaux que les éditeurs canadiens offrent aux lecteurs de chez nous, il convient de noter le dernier volume de Mgr Camille Roy, l'éminent Recteur de l'Université Laval. Il a pour titre: *Historiens de Chez nous*, et pour éditeur la Librairie Beauchemin, de Montréal. Ce volume est une résurrection: il est composé d'études extraites des *Essais et Nouveaux essais sur la littérature canadienne* et fait revivre plusieurs de nos historiens disparus depuis plusieurs années, en même temps qu'il rend hommage aux "vivants" qui se sont distingués dans le domaine de l'histoire. Parmi les historiens qui ne sont plus, Mgr Roy analyse les œuvres de l'abbé Henri-Raymond Casgrain, de Jacques Viger, d'Ernest Gagnon, d'Ernest Myrand, de N.-E. Dionne, d'Edmond Roy. La liste des vivants n'est pas moins intéressante: Thomas Chapais, Pierre-Georges Roy, abbés Desrosiers et Fournet, abbé Lionel Groulx. Le chapitre qui termine le volume a pour rubrique: "Notre histoire et notre littérature".

Nous n'avons pas à redire ici les qualités littéraires qui font le charme des écrits de Mgr Camille Roy.

L'ouvrage est en vente à la Librairie Beauchemin, 430, rue Saint-Gabriel, Montréal. Prix: 70c.

C.-J. M.

QUATRE MANUELS DE DICTÉES PUBLIÉS PAR LES FRÈRES DU SACRÉ-CŒUR

A la série de leurs trois manuels de "Dictées graduées et analyses", à l'usage des classes de première année jusqu'à la sixième inclusivement et approuvés par le Conseil de l'Instruction publique, les Frères du Sacré-Cœur viennent d'ajouter un quatrième manuel destiné aux élèves du Cours primaire complémentaire (7e et 8e années).

Ce livre renferme 150 dictées en texte continu, puisées chez les meilleurs prosateurs du Canada et de la France, et une dizaine d'autres dictées en phrases détachées dans lesquelles se trouvent appliquées les principales règles de grammaire et de syntaxe.

Pour que les maîtres et les maîtresses puissent choisir rapidement la dictée qui convient à leurs élèves, ils ont marqué par la lettre F, celles qui sont faciles; par la lettre M, celles qui sont de difficulté moyenne; et par la lettre D, celles qui sont difficiles.

A titre d'exemples, le plus grand nombre de ces dictées sont accompagnées d'une série de questions sur la composition et la dérivation des mots; sur les homonymes, les synonymes, les

antonymes, la signification d'un mot ou d'une expression, etc. En général, la réponse suit la question. Le maître peut multiplier ces exercices ou les varier selon les circonstances, les besoins et le degré d'avancement de ses élèves.

Chaque questionnaire comprend aussi des phrases et des mots analysés. Pour l'analyse de ces derniers, les auteurs n'en disent que la nature et la fonction. Tout ce qui fait l'objet d'une question est écrit en italique dans la dictée.

Ces manuels, bien adaptés au programme, fournissent la matière du devoir français journalier, de la dictée et de l'analyse. Ils sont en vente chez les Frères du Sacré-Cœur, 2244, rue Fullum, à Montréal, et chez les principaux libraires.

UNE PETITE MAÎTRESSE D'ÉCOLE DE CAMPAGNE

(Pour l'Enseignement Primaire)

Elle a dix-sept ans. Est-elle brune ? Est-elle blonde ? Le sait-elle elle-même ?

On ne voit que ses yeux qui m'ont paru noirs. Mais ils ne le sont peut-être pas. En tous cas, je n'ai vu que l'étincelle qui en jaillissait. Et cette étincelle était étincelante (par-don).

Elle est grande, élancée, souple, droite et fine ; je veux dire que ses attaches, ses membres, ses articulations, sont déliés. C'est un signe de bonne race.

A quoi rêve-t-elle ? A quoi rêvent les jeunes filles ? Son bon ange et elle-même sont seuls à le savoir. Je ne cherche et ne chercherai pas à le deviner. Je sais qu'elle a dix-sept ans ; ça me suffit.

Elle a quarante enfants de cinq à seize ans. Quand je dis quarante, je veux dire quarante ou trente-cinq ou trente. Cela dépend de la scarlatine, de la rougeole, des maux de gorge, des mauvais chemins, du chaud, du froid, de la neige ou de la pluie.

Cela dépend aussi des bonnes et des mauvaises nuits.

Ah ! Cette gent, cette marmaille, dont les uns savent à peine dire : "Présent, Mam'selle !" tandis que les autres, les plus âgés, savent déjà trop de mots et les disent trop mal ou en disent trop à la fois !

Car ces bambins parlent un mauvais français, tandis que les autres parlent un mauvais anglais. Ils ne savent qu'une chose : manger. Ils n'aiment qu'une chose : jouer. Ils croient dur comme fer que la vie, c'est une table bien garnie, des jeux de toutes sortes. A part cela, rien ne les intéresse.

Et c'est ce petit monde-là que la jeune maîtresse de dix-sept ans aux yeux noirs et à la taille élancée a entrepris d'élever, instruire et faire grandir en sagesse.

Et vous croyez qu'elle tremble devant une telle tâche ? Vous vous dites que c'est trop à la fois pour une jeune fille à peine sortie elle-même de la seconde enfance ?

Vous ne la connaissez pas.

Pendant que d'autres jeunes filles de son âge parlent et rient, courent de bal en soirée, de théâtre en salle de cinéma, insoucieuses et oisives ; incapables du moindre effort de la tête ou des mains ; elle relit ses livres de classe, parcourt lentement et j'oserais dire amoureusement, les "devoirs" de ses enfants.

Car elle les appelle ses enfants. Et elle est sérieuse quand elle le dit.

En classe et pendant que ses "grands" font leurs devoirs ou repassent leurs leçons, elle s'attelle aux "petits" de cinq ans.

Elle laboure et herse, légèrement, lentement, patiemment, incessamment, laborieusement, tendrement.

Elle laboure et herse ces petites intelligences embryonnaires, en pâte molle, liquides, si je puis m'exprimer ainsi. Et elle dépose, sans les jeter, en se penchant sur le sillon à peine tracé, quelques grains de semence, bien peu à la fois.

Et, le lendemain, elle recommence, et elle attend. Elle attend la fin du mois.

Et elle est heureuse quand elle voit poindre, oh ! bien timidement ! un bout de verdure, un brin d'herbe, qu'elle appelle sa moisson, sa moisson intellectuelle.

Et quand, à la fin de l'année, elle aperçoit des choses, qui n'y étaient pas auparavant, dans le cerveau de ses petits, de ses grands aussi, elle n'en demande pas davantage.

Elle est fière de ses gamins et contente d'elle-même. Elle se dit, rien qu'à soi, qu'elle n'a pas perdu son temps.

Et elle entre en vacances, fatiguée peut-être mais heureuse aussi de voir sa tâche achevée, et alerte.

Elle a fait son devoir. Elle avait promis de cultiver, labourer, herser, semer, et enfin récolter; et elle tient sa promesse.

Elle remplace le père, la mère, le curé, le catéchiste et tout.

La race a mis son espoir en elle. Et elle est fidèle à la race. Elle est une aristocrate; l'aristocrate des jeunes filles.

Elle qui comprendrait si bien, et en meublerait si volontiers son imagination et son intelligence, tous les événements artistiques, musicaux, théâtraux et sociaux, elle s'en prive douze mois sur douze! (car les vacances lui servent à refaire ses forces et non à les affaiblir par un surmenage mondain).

C'est une martyre de l'A. B. C. et des manuels; et une martyre joyeuse.

Car, et c'est là son secret, elle a le sourire. Et ce qui est étrange à un âge aussi tendre, elle sait déjà que son sourire est la clef des cœurs, et donc des intelligences, de sa grande famille lilliputienne dont le fabuliste a dit que cet âge est sans pitié.

Elle sait que pour ouvrir les portes de ces intelligences en miniature, elle doit commencer par ouvrir la porte des cœurs.

C'est une savante alors? Elle montera. Aujourd'hui, elle est maîtresse d'école dans le "Rang"; demain elle sera maîtresse d'école ailleurs et plus haut.

Et quand plus de gens la connaîtront, elle se verra confier des charges difficiles et importantes.

Et elle sera à la hauteur de ses fonctions, quelles qu'elles soient.

Ses enfants du "Rang" la regretteront mais, comme Chopin, son destin l'appellera.

Comme tout le monde l'aime, tout le monde sera heureux de la voir monter et prendre une place de plus en plus élevée dans la société.

Pour le plus grand bien de tous.

La reconnaissez-vous?

XXX.

LE CALENDRIER GRÉGORIEN

On nous a posé récemment ces deux questions: Qu'est-ce que le calendrier grégorien? Quand fut-il établi?

Voici quelques renseignements à ce sujet:

On se servit jusqu'au XVI^e siècle du calendrier Julien, établi sous Jules César; mais comme il comptait exactement tous les quatre ans une année bissextile, tandis que l'excès annuel du temps de la révolution de la terre sur 365 jours est de 5 h. 49 minutes, l'année comptée en moyenne de 365 jours 6 heures était trop longue de 11 minutes. En 130 ans, cela fit un jour et, en 1582, 10 jours, c'est-à-dire que l'équinoxe du printemps arrivait le 11 mars au lieu du 21. Comme l'équinoxe règle la date de Pâques, le pape Grégoire XIII chargea l'astronome Lilio de réformer le calendrier. On retrancha 10 jours à l'année 1582 et le lendemain du 4 octobre fut le 15, puis on décida qu'à l'avenir les années séculaires ne seraient bissextiles que lorsque le nombre des centaines serait divisible par 4. Ainsi, 1700, 1800, 1900 ne furent pas bissextiles, 2000 le sera. Le *calendrier grégorien* fut immédiatement adopté par les peuples catholiques, en 1700 par les protestants allemands, en 1752 par les Anglais. Les Russes et les Grecs, "aimant mieux rester en désaccord avec le soleil que de se trouver d'accord avec le Pape", ont conservé le calendrier julien ou vieux style, ils sont en retard de 12 jours: quand nous sommes au 13 janvier, ils ne sont qu'au premier.

Dans le calendrier grégorien, les saisons reviennent aux mêmes époques de l'année, mais il n'en est pas de même pour les *fêtes mobiles*, séparées du jour de Pâques par des intervalles fixes. La fête de Pâques est célébrée le premier dimanche après la pleine lune, qui arrive le jour de l'équinoxe de printemps, ou quelques jours plus tard; d'ailleurs, l'équinoxe ayant été fixée au 21 mars, il en résulte que le jour de Pâques devra être compris entre le 22 mars et le 25 avril.

LE CURÉ

Je relisais hier ce portrait que le poète Lamartine a tracé du Sacerdoce, particulièrement du "Curé". Ce tableau nous montre bien la vie du Curé, de tout Curé, d'une grande ou d'une petite paroisse, d'une ville ou d'un modeste village.

"Il est un homme dans chaque paroisse, qui n'a pas de famille, mais qui est de la famille de tout le monde: qui prend l'homme dès sa naissance et ne le laisse qu'à la tombe, qui bénit ou consacre le berceau, le lit de mort et le cercueil.

"Un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer et à vénérer... aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes.

"Un homme qui est le consolateur, par état, de toutes les misères de l'âme et du corps, qui voit le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte, le riche, pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir. Un homme qui a le droit de tout dire et dont la parole tombe de haut, sur les intelligences et sur les cœurs, avec l'autorité d'une mission divine...

"Cet homme c'est le Curé."

"L'AMI DE LA FAMILLE",

Publication de la Société de Saint-Vincent de Paul, Paris, 5, rue du Pré-aux-Clercs, 7^e arrondissement.

LES VIEUX ARTS DOMESTIQUES

Ce qu'était l'enseignement ménager dans les familles canadiennes d'autrefois

"Ce sont les grandes mœurs, ce sont les foyers purs qui font les grands peuples; et il n'y a de foyers purs que ceux qui sont appuyés sur l'autel".

MGR BOUGAUD.

Ah! le vieux foyer de jadis, comme il m'apparaît beau et sublime dans sa touchante simplicité! Et comme il fait bon venir s'y retremper et s'y reposer à toute heure...

L'atmosphère chaude et lumineuse qui y règne, le mobilier rustique qui l'agrément, la joyeuse nichée qui l'égaie, les mœurs patriarcales de ceux qui l'habitent, tout en fait le sanctuaire de l'amour et de la paix sans mélange.

O foyer béni, plein d'un charme suprême, pourquoi veut-on aller aujourd'hui chercher, loin de ton enceinte protectrice, d'autres bonheurs et d'autres joies?... D'où vient que l'attachement à tes berceaux, à tes souvenirs, aux trésors que tu renfermes, ne dit plus rien à notre génération?...

Ah! c'est qu'on relègue dans l'ombre tout ce qui, autrefois, était l'âme de la maison, nous attachait à elle et nous y retenait mystérieusement: tout ce qui n'a vieilli que comme vieillissent les choses qui durent, en prenant des années sans prendre les rides...

Il est maintenant oublié de tous, le fer à repasser, vieillot et lourd; on le dénicherait peut-être encore dans un coin de quelque armoire antique, mais il ne dit plus rien, il n'a rien de moderne... Et pourtant, comme il aimait jadis à visiter les plis légers des linons blancs. Comme il courait alerte et agile sur les robes des bébés, et Dieu sait s'il en connut!... Il était radieux quand une main aimante le promenait sur les longues robes baptismales; il passait comme une caresse sur les menus morceaux des layettes, sur le voile des alcôves et l'organdi des communiantes, sur les blanches collerettes et les guimpes de percaline...

Pour glacer les toiles et défriper les chiffons, il consentait à rester de longues heures dans un fourneau brûlant, semblant dire à tous: "Il faut passer par le creuset de la souffrance pour en sortir aptes à façonner les âmes; pour guérir, il faut brûler les plaies".

O vieux fer d'autrefois, supplanté par l'appareil électrique, reviens donc parler aux jeunes d'aujourd'hui; redis-leur les leçons du passé: "Si tu veux devenir fort, aimable, utile, laisse-toi polir et redresser, même s'il t'en coûte de souffrir".

Et le pauvre vieux rouet de grand'mère, comme il a raison, lui aussi, de se plaindre dans la solitude froide de sa prison. Recouvert de poussière, il repasse dans sa mémoire les claires journées où il tournait, tournait en cadence, sous le pied encore agile de l'aïeule.

Il semble entendre encore les ballades naïves que chantait la mère sur le "vieux ber d'érable" où gazouillait le dernier-né, toujours le plus beau, à son avis...

En remuant ses souvenirs, il tressaille encore à la pensée des longs écheveaux de laine qui se déroulaient lentement de sa canette; il revoit la physionomie de l'aïeule souriant sous sa coiffe blanche, heureuse et fière d'avoir accompli un devoir.

Demain, elle recommencera allègrement sa tâche en fredonnant d'autres refrains:

"Encore un coup de rouet,
Rou et rou dondaine,
L'écheveau sera filé,
Rou et rou dondé..."

Ah! cette aïeule vénérée, c'est avec des larmes dans les yeux qu'il faut la saluer. Reine accueillante et souriante, elle n'a jamais aspiré à pérorer dans les réunions féministes, à feuilleter les catalogues de modes; elle lisait plus volontiers, je pense, dans son "vieux Paroissien" aux feuilles jaunies et dans le "Guide d'une bonne ménagère". Mais ses mains rudes et gercées n'ont jamais désappris l'art de coudre, de repriser, de filer ou de tisser.

Non loin de l'antique rouet, son congénère, le vieux métier gémit doucement dans l'ombre. Fabriqué par le couteau de l'ancêtre, il avait jadis sa place bien marquée dans la famille; il trônait avec fierté près du rouet jaune ou brun de grand'Mère, et maintenant personne ne pense à lui...

Reviendront-elles ces longues heures d'hiver où la mère de jadis faisait voler la navette entre ses mains? Dans une journée, elle se glorifiait de tisser sept à huit aunes de toile du pays à grande largeur... Ah! le bon vieux temps des industries domestiques...

Et l'humble métier soupire doucement dans sa geôle froide et obscure, appelant une main amie qui le tirera de sa triste réclusion.

Parce qu'il ne travaille plus, lui, le cher métier, l'on ne verra plus dans la grande armoire "aux blancs souvenirs, aux parfums d'âmes", s'empiler les paires de draps avec une demi-douzaine de "Calville", au bord de la planche, qui jaunissent entremêlées d'oranges.

On ne verra plus la maîtresse de maison aller à sa vieille armoire même sans avoir besoin d'y rien prendre, simplement pour l'ouvrir, pour la voir, pour engager avec tout ce qui s'en échappe, et qui pourtant y demeure, le colloque muet des plus chères amours.

Aimer sa vieille armoire! semblait dire le pauvre captif, c'était aimer l'honneur de sa maison, c'était passer sa vie à travers les séries de blancheurs ininterrompues.

Aimer sa vieille armoire! Savez-vous, enfants, quelle garantie de résistance cela offrait contre les mauvaises pensées, contre les entraînements, contre les appels du dehors?...

Oui, parce qu'ils sont au rebut, eux, les vieux amis du foyer, et parce qu'elle n'a plus d'attraits la vieille armoire vide, un autre meuble antique tombera aussi bien vite dans l'oubli: le prie-Dieu du patriarche de la famille, meuble sacré entre tous qui réunissait tous les suffrages... Lui aussi mêlera bientôt ses regrets à la plainte de la vieille armoire qui lui dispensait jadis une ombre protectrice comme une ombre d'oratoire...

Et le foyer ne sera plus témoin de ces scènes délicieuses autour de "la table à bascule", rendez-vous des intimités les plus élevées comme les plus humbles, où pendant que les mets circulent, les âmes sont en contact, les vies se mêlent; car la table rit avec les enfants, elle songe avec les hommes, elle s'inquiète aux jours de soucis, elle exulte de nos bonheurs. Ah! la table de famille, elle a une âme, et cette âme c'est celle du logis.

Seront-elles à jamais évanouies ces claires visions du passé, destinées à maintenir au foyer les plus nobles traditions de beauté et de bonté?...

Seront-elles à jamais jetées "dans le gouffre dévorant du progrès moderne" ces traditions d'art domestique, qui ont marqué d'un si noble trait la race canadienne-française?...

Non, la génération des fileuses et des tisseuses n'est pas encore éteinte. Une élite se lève et se prépare à remettre en honneur les arts rustiques que le siècle du progrès est en train de faire disparaître.

A nous, femmes de demain, éducatrices au foyer ou à l'école, incombe le devoir de maintenir dans la famille canadienne les arts traditionnels, de faire en sorte que la maison redevienne l'atelier familial des anciens jours, la ruche bourdonnante d'activité.

Pour atteindre ce but, que la mère et la jeune fille sachent, comme la Femme forte de l'Évangile, occuper leurs dix doigts au service de toutes les causes familiales d'abord; comme elle encore qu'elles filent la laine et le lin et se rendent capables de confectionner elles-mêmes leurs vêtements; qu'elles se donnent complètement aux soins de leur maison, la tenant avec ordre et économie, avec cette simplicité artistique qui fut l'un des traits les plus attachants de la famille canadienne.

Et les dentelles, ces merveilles de fil créées par l'art des doigts féminins, nos mères de jadis en savaient tout le prix et la poésie: c'est qu'elles enclosent dans leur réseau ténu comme des parcelles d'âmes. Elles sont vivantes, elles parlent à celles qui les aiment et révèlent à qui comprend leur langage de prestigieux secrets. Aussi, méritent-elles de figurer parmi les arts du foyer. Outre qu'ils sont une école de goût, un entraînement au travail ingénieux, ces arts plus délicats peuvent devenir une source de revenus appréciables. Sachons donc leur redonner leur place dans la galerie des arts domestiques.

Puis, il y a la part des pauvres; les visites à l'ouvroir, les menus travaux d'aiguille pourront occuper les loisirs, seront un doux et pieux passe-temps en soulageant la misère du pauvre.

Duguesclin, ce fier Français qui connaissait si bien le cœur de son pays, s'écriait: "Il n'est pas fille ou femme de France qui ne consente à filer sa quenouille pour payer ma rançon".

Les pauvres du Christ, prisonniers eux aussi de leur lamentable misère, seraient si heureux de voir leurs petites sœurs canadiennes travailler pour couvrir leur honte et leur pauvreté!... Allons, vaillantes ouvrières, pour le pauvre, faites courir vos aiguilles dans le coton ou la laine: Dieu vous en récompensera.

D'ailleurs, n'est-ce pas là une part de notre tâche sociale: travailler de toutes nos forces à l'amélioration du sort matériel et moral de tous, surtout de ces masses déshéritées qui sont la réserve de la race et de l'Église?...

A l'école, l'enseignement doit viser aussi à développer chez les filles le goût des arts domestiques. Les programmes y ont pourvu de nos jours en faisant plus large la part de l'enseignement ménager.

L'éducatrice verra à compléter tout cela en s'inspirant des leçons du passé. Elle devra être elle-même une semeuse d'idées rurales qui imprègnent l'âme des visions de chez nous; une amie de l'aiguille, du rouet et du métier qu'elle saluera comme des instruments de notre conservation et les symboles de la vaillance de nos pères.

Ce sont ces vieux arts domestiques qui ont fait les foyers laborieux, gais, unis et prospères; c'est aussi le retour à ces traditions saines d'un glorieux passé qui nous aidera à réagir contre l'uniformité générale "des produits fabriqués en série", contre le gaspillage et l'oisiveté, et nous éloignera des frivolités et des banalités du catalogue.

Éducatrices de demain, au foyer et à l'école, revenons avec amour à ces vieux arts manuels qui ont été l'un des plus beaux attributs et des meilleurs soutiens de notre race, et avec Verme-nouze, toujours

"Nous trouverons plus beau que les plus belles odes
Le geste de bonté, ce poème vivant
Que nous aurons pu faire avec des mains d'enfant,
Avec les humbles mains qui tricotent, ravaudent..."

CHRISTINE PINAULT,

Ancienne élève de l'École normale de Rimouski.

DÉVELOPPER, RÉPRIMER, CORRIGER...

L'éducation est tout d'abord une *œuvre de développement*. Tout dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre physique, dans l'ordre naturel aussi bien que dans l'ordre surnaturel, naît ici-bas à l'état de germe et réacquiert la plénitude de son être ou de sa vie, sa destinée providentielle, qu'à la suite d'évolutions progressives.

L'enfant n'échappe pas à cette loi universelle. Quand il naît, et longtemps encore après sa naissance, tout en lui, son corps, son intelligence, son cœur, son âme tout entière, est faible, incomplet et doit croître lentement jusqu'à ce plein épanouissement qui fait ici-bas l'homme et le chrétien parfaits jusqu'à ce glorieux épanouissement qui, au ciel fait le saint et le bienheureux. Ce développement progressif de l'enfant vers la réalisation de sa destinée temporelle et céleste, est l'objet même de l'éducation, et son rôle est d'y concourir en venant en aide aux forces spontanées de la nature et de la grâce.

L'éducation n'est que l'achèvement de l'homme, selon le plan tracé par la Providence. Elle s'accomplit par le progrès élevé, libre, généreux de toutes les facultés physiques, intellectuelles, morales, religieuses, surnaturelles de l'enfant. Sans doute elle le forme en vue de son éducation sur la terre, de sa place dans la société, et le prépare à servir sa patrie dans telle ou telle profession déterminée qui répond à ses attrait et à ses aptitudes, mais, avant tout, elle le forme en vue de sa destinée supérieure et surnaturelle. En faisant de lui l'homme et le chrétien dignes de ce nom qu'il doit être ici-bas, elle le rend capable d'atteindre sa fin la plus haute et dernière, dans un monde meilleur.

C'est cette fin supérieure et surnaturelle qui doit tout dominer dans les préoccupations de l'éducateur, en sorte qu'en sauvegardant les forces physiques et en stimulant les facultés intellectuelles, il s'applique surtout à former dans l'enfant l'âme et la conscience.

Toutefois, ce serait avoir une idée bien incomplète de l'éducation que d'y voir seulement une œuvre de développement qui s'accomplirait sur une nature docile, conformément à des lois dont rien ne saurait venir troubler l'harmonie et qu'il suffirait de révéler à l'enfant pour qu'il s'y conformât avec une spontanéité joyeuse. L'éducation est aussi, elle est surtout, une *œuvre de redressement* et de correction.

La déchéance originelle n'est pas seulement un dogme de notre foi, elle est un fait qui se révèle aux regards de l'observateur même le plus superficiel. Cette illusion d'une nature intègre, bonne, et qui, par conséquent, devrait être respectée et encouragée dans toutes ses aspirations et dans tous ses instincts, peut bien bercer l'imagination de quelques sophistes, mais elle est à chaque instant démentie par l'expérience.

La sagesse antique elle-même ne s'y était pas méprise. «L'enfant qui vient de naître, écrit quelque part Platon, n'est pas bon, mais il pourra le devenir s'il est bien élevé», et l'écrivain sacré, éclairé par une lumière plus pénétrante et plus révélatrice, ne craignait pas de dire de cette âme naissante qu'elle est à la fois inscutable et mauvaise (*cor pravum et inscutable*). Certes non, l'enfant qui vient de naître n'est pas bon, et l'obstacle à son éducation, l'obstacle radical, intime, sans cesse renaissant, c'est le fond même de sa nature qui est gâtée, ce sont les défauts et les vices dont les germes funestes sont en lui par suite de la déchéance originelle, et c'est avec eux que l'éducation doit engager la lutte, car élever c'est aussi lutter. Toutefois, cette lutte demande autant de discernement que de décision, autant de prudence que d'énergie. Ces vices et ces défauts qu'il faut combattre, sont mêlés dans l'âme de l'enfant, et souvent de la manière la plus inextricable, aux qualités qu'il faut respecter et encourager.

M^{gr} CHAPON.